

CONSIDÉRATIONS
FILOSOFIQUES
SUR LA
FRANC-MAÇONNERIE.

H

H

13662

CONSIDÉRATIONS
FILOSOFIQUES
SUR LA
FRANC-MAÇONERIE.
D É D I É

A tous les **O RIENS** en France , par un
Député de Jérusalem.

Hic venit in testimonium, ut testimonium per-
hiberet de lumine. *SEC. I9 ANN.*



A H A M B O U R G,
De l'imprimerie d'ARBAS, au Temple de la Vérité.
Et se trouve A R O M E,
Chés FALAMOS, rue Fantoccini, au Cierge Pascal.

100. 10. CC. LXXVI.

Pour confondre un vain peuple & de folles rumeurs,
Des Frères outragés va publier les meurs.



CONSIDÉRATIONS
FILOSOFIQUES
SUR LA
FRANC-MAÇONERIE.



PREMIÈRE SOIRÉE.

LE FILOSOPHE. **M**ONSIEUR, j'ai
l'honneur de vous souhaiter le bon soir.
Je suis charmé de vous rencontrer tout
seul.

LE FRANC-MAÇON. Je suis sensi-
ble, Monsieur, à votre souvenir: je
ne m'attendais pas à avoir l'honneur de
vous voir aujourd'hui.

Le F. Aujourd'hui?

Le M. Pentens aussi tard.

Le F. Quelle heure est-il donc chés
vous, Monsieur?

Le M. Minuit plein.

Le F. Comment! à neuf heures?

Le M. Ah!... c'est une distraction :
je croyais être en.....

Le F. En.....? Achevés , je vous
prie ,...achevés donc ?

Le M. L'habitude....! Je me figu-
rais être en Loge.

Le F. Quelle réticence ! pour dire
en Loge. Est-ce chés votre portier ?

Le M. Vous plaifantés.

Le F. Où donc , s'il vous plait , dans
la loge de votre jardin ?

Le M. Le drôle de corps...! Vous
ignorez donc , Monsieur , que je suis
Maçon ?

Le F. Ha , ha ! Maçon en bâtimens ?

Le M. Que de propos....! Vous ne
savés donc pas , Monsieur , ce que
c'est que la Franc-Maçonerie.

Le F. Comment , Monsieur , vous
êtes aussi de ces gens-là ?

Le M. De ces gens-là ! Depuis quand
un Philosophe méprise-t'il ce qu'il ne
conait pas ?

Le F. Je ne méprise point les per-
sonnes honêtes qui font profession dans
la Maçonerie ; mais vous savés qu'en
bonne compagnie ce n'est pas un titre
de plus d'être de cette Société.

Le M. Cela se peut ; mais ce n'est
pas non plus un mérite de moins.

Le F. Peu s'en faut ; car franchement , il y a aujourd'hui une espèce d'opprobre attaché au simple nom de Franc-Maçon. On n'ose plus en parler sans scrupule ; les gens du bon ton s'en formalisent , & tournent la Franc-Maçonnerie en dérision.

Le M. Monsieur, cette façon de penser n'est pas si générale que vous le dites. D'ailleurs, les personnes sensées ne condamnent pas sans entendre. Les plaisanteries n'éludent point les difficultés ; les bons mots ne sont point des raisons. Il ne suffit pas de rire pour avoir gain de cause ; il faut prouver.

Le F. Je ne saurais en disconvenir ; quoique cela , je serai entraîné par le torrent , tant que je ne connaîtrai pas mieux ce que c'est que la Franc-Maçonnerie.

Le M. Monsieur, vous en penserez tout ce qu'il vous plaira ; je ne chercherai point à vous dissuader , & les choses n'en iront pas moins leur train.

Le F. Mais au fait , qu'est-ce que c'est donc , s'il vous plaît , que cette Société qui a fait tant de bruit ? Car il faut savoir un peu de tout.

Le M. C'est vrai , il est bon de connaître les choses avant d'en juger ; &

il est aisé, Monsieur, de vous satisfaire, en vous disant que c'est une Société de gens honêtes, liés entre eux par le sentiment de l'amitié, de la vertu & de l'égalité; c'est une Société d'hommes droits, simples, fidèles, vrais, modestes dans leurs plaisirs, décens dans leurs mœurs, essentiels dans leur amitié, fermes dans leurs engagemens, soumis à leurs règles, exacts à leurs devoirs, sincères dans leurs promesses.

Le F. Monsieur, vous me surprenez; j'étais loin d'en avoir une pareille idée. Mais sans doute que vous en rabâtrés quelque chose en faveur des Membres qui font exception à la règle?

Le M. Je ne prétens pas dire que tous les Maçons soient dignes de cette apologie: il serait même à désirer que la plupart seulement fussent revêtus de ces caractères. Je parle des principes sur lesquels est fondée la Société, des vœux qui lui ont donné naissance, des préceptes qu'elle enseigne, de la morale épurée qui constitue son essence; en un mot, l'on n'entend par là que ceux qui se rendent tels que l'exige l'institut, & non de ceux qui n'observent point ses lois.

Le F. Mais si cette association était

etablie sur une doctrine aussi parfaite ; pourquoi serait-elle tombée dans un si grand discrédit , & serait-elle en butte à une espèce de dérision ? Cela ne me paraît pas conséquent.

Le M. En effet ; cela ne l'est point ; parce que l'on ne doit pas juger de la pureté d'un culte par l'abus qu'en font la plupart de ses ministres. Le Cristianisme a été , comme la Maçonnerie , un sujet de scandale pour les payens. Si la religion , malgré la pureté de sa doctrine , malgré la sainteté de son Auteur , malgré les prodiges qui l'ont signalée , ne peut éviter d'être en butte à mille contradictions de la part des infidèles ; il n'est pas étonnant que la Société des Francs-Maçons , qui d'ailleurs ne reconait pas un Dieu pour fondateur , ait beaucoup à souffrir de la malignité de ses persécuteurs.

Le F. A merveille ; mais toujours vous voudrés bien convenir, Monsieur , que sans faire tort à votre auguste Confraternité , tous ses Membres n'exhalent pas plus d'odeur de sainteté que le reste des homes ?

Le M. D'accord ; mais pourvu qu'ils ne soient pas pires que ceux-ci , qu'avés-vous à blâmer ? Un catolique ,

malgré la pureté de la morale , est-il plus doux , plus humain , plus pieux , plus obligeant , moins vindicatif qu'un Chinois ? Encore un coup , il ne s'agit pas de ceux qui dérogent aux principes , mais seulement de ceux qui les mettent en pratique. Je conviens que quantité de Franch-Maçons ne s'assemblent que pour se divertir , faire bande à part , & s'adonner aux plaisirs de la table ; comme ceux qui entrent dans l'ordre des Bernardins , pour être libres & faire bonne chair.

Le F. J'entre assés dans vos raisons ; mais le préjugé fait loi.

Le M. J'y consens : toujours est-il bien vrai que notre Société , en général , n'offre rien de contraire à la religion , à la fidélité que l'on doit au Prince , à l'Etat , à la Patrie , rien qui répugne au bon ordre ni aux bonnes mœurs : car pour le démontrer , il suffit de dire que l'on n'a jamais vu d'exemple du contraire parmi les Franch-Maçons. De plus , c'est que si leurs règles étaient bien connues & suivies à la lettre , le cœur de bien des personnes se rectifierait , leur conduite seroit plus sage , leur vie en tout plus exemplaire , leurs propos plus ménagés.

Le F. Ah, Monsieur, quelle sottise ! vous aurés peine à persuader que les meurs puissent gagner quelque chose à la doctrine de cette Secte ; excusés-moi le terme, c'est pour changer. Je ne pense pas qu'aucune société particulière ait la prétention de mieux enseigner la vertu que la religion elle-même, & les gens habiles qui nous en expliquent les devoirs.

Le M. Pardonnés-moi, Monsieur ; tous les jours une poignée d'hommes retirés, peuvent enchaîner entre eux, par la pratique habituelle, sur des préceptes communs à tous, que l'on se contente de savoir par cœur pour les citer dans l'occasion. En effet, si les congrégations religieuses, réunies sous les différentes bannières de leurs fondateurs, nuancées des uniformes qui les distinguent, sont des asiles impénétrables au vice, des retraites sûres pour la vertu ; elles ajoutent donc à la théorie des devoirs de la religion, la pratique dévote & journalière de ces mêmes devoirs.

Le F. Sans contredit ; ces célibataires sont censés vivre d'une manière plus pure, avoir des meurs plus douces, une morale plus sainte, plus orthodoxe, plus régulière.

Le M. Eh bien ! pourquoi les Francs-Maçons seraient-ils privés d'un avantage qui dans le fait est le précis de leur union, dont l'objet positif sera toujours l'exercice détaillé des euvres d'humanité, & l'observance étroite des vertus religieuses, civiles & patriotiques ? En outre, c'est qu'ils concourent dans le grand tout, chacun pour leur part, & savent alier les obligations de l'ensemble avec leurs devoirs particuliers : rien ne contraste dans cet arrangement.

Le F. Mais pourquoi avoir recours à des lois particulières pour être gens de bien ? La morale ne suffit-elle pas pour elever bien au-dessus des Francs-Maçons ceux qui veulent la pratiquer ?

Le M. Cela est vrai ; mais cette objection, en prouvant trop, ne prouve rien. Indépendamment de la morale, nous devons suivre ce qu'elle ordonne. Elle n'a pas institué les devoirs ; elle renouvelle l'ordre de les suivre. La difficulté tombe donc d'elle-même, parce qu'on peut en dire autant de toutes les lois.

Le F. Il paraît, Monsieur, que vous êtes un zélé défenseur de Messieurs vos Confrères.

Le M. Passe pour *zèle* ; je ne puis que défendre ce qui mérite de l'être.

Je ne donne point dans l'entoufflement,
& ne fuis pas leur Dom-Quichotte.
Ce que j'ai l'honneur de vous en dire
ne m'est d'aucun intérêt ; & jamais je
ne vous aurais parlé de cette Société ,
fi vous ne m'euffiez pas engagé à m'ou-
vrir à ce fujet.

Le F. Monsieur, je vous fai bon gré
de votre complaifance ; car je vous
avoue de bonne foi , que jufqu'ici j'ai
cru que la Franc - Maçonnerie n'était
rien autre qu'une fociété de gens , qui ,
pour fe diftinguer des autres , s'affem-
blaient en fecret ; afin de pouvoir fe
livrer à l'aife à une converfation pai-
fible , & aux agrémens d'une table bien
servie ; & qui , pour fe divertir aux
dépens des dupes , affectaient de pof-
féder un fecret important , pour en-
gager le curieux à venir partager fa
bourse , & payer le traîtreur. Mais me
voilà pleinement défabusé , depuis que
j'entens que les Trônes font affermis ,
que les Etats font en fûreté , & que le
Saint-Siège devient inébranlable , par
la folidité de la Maçonnerie qui eft
enseignée dans vos ecoles patriotiques.

Le M. Monsieur , Monsieur , vous
me paraiffés de bonne humeur. Si vous
opofés la plaifanterie au-raifonnement ,

nous n'avons plus rien à dire. — Comene donc serait-il possible qu'une Société si répandue , si nombreuse , se fut conservée depuis tant de siècles , si la ruse & l'apas sensuel en eussent été les mobiles ? Est-il probable que le lien qui unit tant milliers d'hommes n'eut pas été rompu & anéanti depuis long-tems , si le mensonge , l'hipocrisie & la débauche en étaient les ressorts ?

Le F. Voilà du péremptoire , de l'irréfragable. J'aime l'évidence.

Le M. Soyons sincères. Serait-il vraisemblable que des Souverains souffrisent des Sociétés si considérables , s'il existait le moindre doute bien fondé par rapport à leur conduite & à la droiture de leurs intentions ? Serait-il même croyable que si la Maçonnerie était entée sur des principes contraires à l'honêteté , au repos & au bonheur public ; si elle avait des vues opposées au bon ordre général , & à la pureté des mœurs ; serait-il croyable que depuis son établissement , il n'y eut pas eu des réfractaires , des homes prudents & vertueux qui eussent publié ses dogmes & son dérèglement ?

Le F. Eh , Monsieur , vous m'affail-

lissés de raisonnemens. Je vous en prie ,
laissés-moi dire un mot.

Le M. Soit.

Le F. A bon vin point d'enseigne ,
dit le proverbe. Pourquoi donc s'es-
crimer pour une chose qui parait si
incontestable ? Vos démonstrations sont
sans réplique.

Le M. Je vous vois venir , Monsieur
le Philosophe ; vous n'êtes pas encore
satisfait.

Le F. En tout cas , peu s'en faut.
Mais je conviens , à ma honte , que
c'est la force du préjugé qui l'emporte
sur l'évidence.

Le M. Sincèrement ?

Le F. Vrai.

Le M. Soufrez donc , Monsieur , que
je vous mette au rang des Israélites ,
qui , par opiniâtreté & incrédulité , &
malgré les prodiges de Moïse , adoré-
rent une idole , comme vous encensés
le préjugé.

Le F. Je vous remercie du rang que
vous voulez bien m'accorder ; & peut-
être aurais-je eu aussi quelques contest-
tions avec le Législateur des Hébreux.

Le M. En ce cas-là , Monsieur , il
ne faut pas aller plus loin ; car si un
Mahométan y regardait de si près , il

y a bel âge qu'il aurait renvoyé l'Alcoran aux calendes grèques.

Le F. Est-ce ma faute de ne pas pouvoir croire, ou de n'avoir pas les lumières pour pénétrer la vérité & la solidité de vos preuves?

Le M. A coup sûr vous plaisantes...?

Le F. Vous y êtes, Monsieur : il y a trop long-tems que j'abuse de votre complaisance. Il suffit que vous me rendiez un témoignage si favorable de votre Société, pour que je sois forcé d'en concevoir une idée avantageuse. Il suffit même que vous en soyés Membre, pour que je sois persuadé que c'est une compagnie honête & qui ne s'amuse point à des bagatelles.

Le M. Monsieur, ce n'est pas tout-à-fait là une raison. Mais toujours, je puis sans fanatisme & sans enthousiasme, vous garantir l'authenticité de la Maçonnerie, sa sublimité & son utilité relative à chacun de nous. Je ne cherche point à aiguïser votre curiosité ni vos réflexions; je voudrais seulement pénétrer votre cœur de l'intime persuasion que nos emblèmes ne sont ni frivoles ni instructueux, & que notre art a un but réel, moral & philosophique.

Le F. Cela pourrait bien être.

Le M. Comment ?

Le F. Je dis que c'est possible.

Le M. Vous en doutez ?

Le F. Pas absolument.

Le M. Mais encore. . . ?

Le F. Un *but moral, réel & philosophique*....

Le M. Eh bien ?

Le F. Passe pour *moral*.

Le M. Passe pour tout.

Le F. Soit.

Le M. Mais pourquoi donc toujours ce petit esprit de contradiction ? Il est permis de ne pas savoir une chose ; mais il est modeste d'en convenir , & équitable de laisser à chacun ce qui lui appartient.

Le F. O là-dessus nous sommes parfaitement d'accord ; mais un *but réel* en Franc-Maçonerie , un *but philosophique* , son *utilité*.... Je vous avoue , Monsieur , que ce n'est pas à ma portée.

Le M. Je veux bien vous croire , Monsieur ; mais si vous connaissiez nos travaux & nos occupations , vous changeriez de façon de penser.

Le F. Vos travaux ?

Le M. Nos travaux.

Le F. Vous bâtissez , sans doute ?

Le M. Vous le dites , Monsieur.

Le F. Des châteaux en Espagne ?

Le M. Non, mais dans nos cœurs.

Le F. Des châteaux dans vos cœurs...!

Le M. C'est à dire des temples à la vertu.

Le F. En pierres sèches?

Le M. Avec le ciment de l'union & de la sagesse; les plaisirs étant nos instrumens, & les vertus nos matériaux.

Le F. Et les vices seront sans azile?

Le M. On leur creuse des cachots.

Le F. Je vous avouerai, Monsieur, que cette architecture est de la théologie pour moi. Ce n'est pas sans cause que vous maçonnes l'été & l'hiver, vos travaux sont à l'abri de la gelée.

Le M. Oui, Monsieur, le cœur d'un bon Maçon est toujours enflammé d'amour envers son Prince, de charité pour son Frère, de tendresse pour l'humanité; & qui dit un ennemi du vice, caractérise un Franc-Maçon.

Le F. Divine école!.... où l'on bâtit des vertus, où l'on bâtit des homes, où l'on bâtit des citoyens! O but réel & moral! précieuse utilité!

Le M. Vous avez beau dire, Monsieur, je n'en rabattrai rien, & vous ne connaissez encore que la superficie des principes moraux de la Société; car

Pour le Public un Franc-Maçon

Sera toujours un vrai problème.

Qu'on ne saurait résoudre à fond,

Qu'en devenant Maçon soi-même.

Le F. Ah, je vous entens; ce n'est qu'alors que je serai bien instruit; ce n'est qu'alors que mon âme sera purifiée, quand des Architectes mystiques & symboliques je connaîtrai le secret & les signes.

Le M. Leurs signes ne sont rien; pour être reconnus,

Ils n'ont d'autres signaux que ceux de leurs vertus :

& le secret des Francs-Maçons est de savoir egayer la sagesse.

Le F. Egayer la sagesse, ... O pour celui-là j'en suis; c'est en effet ce que l'on peut appeler un secret. Jamais Législateur de morale n'a donné de leçons pour apprendre à egayer la sagesse. Que votre Société, Monsieur, subsiste à jamais, puisque vous savez dépouiller la morale de sa sécheresse, & l'orner des guirlandes du plaisir. Je ne suis pas surpris que MM. les Maçons goûtent si fort leur doctrine, & qu'ils soient si à pressés se trouver ensemble. — *Egayer la sagesse.* ... Je n'en reviens pas.

Le M. N'allez pas vous imaginer, Monsieur, que nous nous assemblions pour nous épanouir la rate. On peut

s'amuser par-tout, sans se trouver dans des cercles Maçonniques : ce qui confirme encore la pureté de nos conversations & de nos amusemens ; puisque nous préférons nos assemblées paisibles aux plaisirs tumultueux & souvent corrompus du reste des sociétés.

Le F. Toujours le plaisir y entre pour quelque chose ?

Le M. Puisqu'il est inséparable de nos pratiques : mais,

*Sur les propos, l'honnêteté,
Dans nos Loges toujours domine ;
Et si nous entrons en gaieté,
C'est la sagesse qui badine.*

Le F. Cela me passe. Je ne vois pas quel peut être l'amusement qui règne dans une compagnie d'hommes isolés, renfermés, guindés ; à moins que ce ne soit le jeu, le bon vin, la bonne chair, des entretiens illicites, &c.

Le M. Rien cependant n'est plus opposé à nos réglemens que ce que vous venez de dire ; ce qui vous prouve, Monsieur, que nous trouvons notre plaisir dans la pratique même de nos maximes épurées.

Le F. Il faut convenir qu'il est admirable le talent de savoir ainsi egayer la sagesse.

Le M. Admirable tant qu'il vous plaira ; mais il est bien certain que jamais le jeu n'est entré pour quelque chose dans nos occupations ; on est même alors bien éloigné d'y penser. Les plaisirs de la table n'ont certainement pas plus de vertu dans nos Sociétés que par-tout ailleurs ; & quant à la conversation , elle ne saurait être plus réservée.

Le F. En ce cas , quel est donc le code de vos lois qui rendent votre sagesse si austère ?

Le M. Austère !... Je dis séduisante & aimable ; car le premier de nos devoirs est l'hommage légitime de respect , le juste tribut de reconnaissance , que l'homme ne peut refuser à l'Etre suprême. La seconde de nos obligations , est l'attachement inviolable au Souverain , le zèle & l'amour que tout sujet doit à son légitime maître. Notre troisième règle enfin , nous astreint aux devoirs réciproques de la Société. De-là cette défense expresse d'élever jamais en Loge aucune question sur la religion , d'agiter des matières de politique , ou d'égayer la conversation aux dépens du prochain.

Le F. Vos entretiens roulent donc sur les Arts & les Sciences

Le M. Nullement.

Le F. Vous devés mourir d'ennui.

Le M. Point-du-tout.

Le F. Votre plaisir git donc dans le silence ?

Le M. Erreur.

Le F. Il s'agit donc de spéculations, d'intérêts, de méditations profondes ?

Le M. Encore moins.

Le F. Je parie que c'est la musique ?

Le M. Abus.

Le F. O , pour le coup , tout se réduit à des festins.

Le M. Préjugé.

Le F. Cela etant , je suis au bout de mon latin.

Le M. Et nous n'en sommes pas encore au bout du nôtre.

Le F. Ma foi , Monsieur , expliqués-vous donc , s'il vous plaît ; car je ne vois dans vos assemblées , que gêne & contrainte affreuse.

Le M. Rien de tout cela ; & nos conversations n'en sont ni plus stériles ni moins récréatives. La liberté , vrai attribut d'un Franc-Maçon , préside à nos assemblées ; c'est elle qui assaisonne notre joie , qui embellit nos mystères , qui est la source de nos plaisirs ; mais toujours honête , toujours décente , toujours modérée , elle ne nous per-

met que cette volupté sage, qui, sans excès, fait jouir des biens dont les sens aiment l'usage; & les remords, enfans de la débauche, n'empoisonnent jamais nos amusemens.

Le F. Astrée, divine Astrée! je vole vers tes drapeaux, je me range sous tes étendarts; le Maçon seul est heureux, puisqu'il fait amalgamer la sagesse & le plaisir, & faire revivre l'âge d'or. Je suis ravi, Monsieur, de trouver de si bons poètes parmi des truelles & des maillets.

Le M. Eh! Monsieur, quand vous déferés-vous de cet esprit à la mode; de cet esprit éphémère, qui oppose la plaisanterie à la raison, la raillerie au bon-sens?

Le F. Voilà ce qu'on appelle des coups de maillet bien appliqués. C'est peut-être là, Messieurs les rigoristes, ce que vous nommés *atouchement*? Je vous assure que cette pratique peut aussi, dans le besoin, tenir lieu de raison.

Le M. Allons! nous voilà quittes. Cela fait toujours diversion.

Le F. Oh, quant à moi, je suis sans rancune. Je souffre seulement pour Messieurs vos Confrères, de ce qu'une morale si rigide en apparence, si fla-

teuse en effet , ait pu leur attirer la censure , le blâme , je dirais presque le mépris d'un tas d'aveugles.

Le M. Encore....!

Le F. D'honneur.... je ne plaïsante pas.

Le M. Qu'importe , après tout , l'opinion de ceux qui nous sont étrangers ? Jaloux seulement de l'estime de nos Frères , nous nous contentons de mériter leur indulgence.

Le F. Le Public , vous le comptés donc pour rien ?

Le M. Non ; notre indulgence s'étend jusqu'à ceux même qui nous oppriment & nous décrient.

Le F. C'est édifiant.

Le M. Tant mieux.

Le F. Il est vrai ; c'est toujours par les bienfaits que l'on ramène les injustes , ou que l'on confond les ingrats. Mais revenons au fait.

Le M. Au fait ?

Le F. Oui.... Laissons-la un peu se reposer cette sagesse spéculative , cette vertu héroïque de Messieurs vos Frères ; elle doit être fatiguée depuis le tems que nous la balotons.

Le M. C'est peut-être elle qui vous lasse :

Le F. Pas déjà tant; mais au vrai; les méditations dogmatiques dissipent en moi considérablement d'esprits animaux, & creusent des fondemens profonds dans mon estomac. Je pense qu'il est tems de détremper la chaux, & d'établir les fondations de ce temple spirituel.

Le M. Je n'ai pas bien compris.

Le F. Fort-bien; il faut s'exprimer en termes techniques. J'entens donc, Monsieur, qu'il est à propos de faire du coulis, de piler, broyer les matériaux, de charger & aligner la batterie.

Le M. Si j'y comprends quelque chose.....

Le F. Eh bien! comment donc égayés-vous la sagesse? car je ne vous en tiens pas quite pour la théorie.

Le M. C'est insupportable..... affoimant.

Le F. Mais, Monsieur, vous me l'avez promis....

Le M. Eh bien, Monsieur, sachez donc, je vous prie, une fois pour toutes, & soyez persuadé que dans les Loges Maçones, tout y respire la pureté, la candeur & la décence; qu'en y entrant, l'on est saisi d'une joie toute particulière, à la vue de la paix, de

l'union, de l'amitié, des prévenances ; de la droiture, de l'équité, de la douceur, de la franchise & de l'aménité qui y règnent sans fard & sans contrainte. Là, on oublie toutes ses inquiétudes, ses peines domestiques ; on abandonne tout ressentiment & tout intérêt personnel. La prévention, l'humeur, l'esprit de primatie, n'y troublent jamais la tranquillité. On y reprend les fautes sans aigreur ; on les avoue sans détour ; on en reçoit la peine sans murmure. Les chefs y sont respectés ; une seule parole rétablit le silence ; ils sont obéis sans crainte, & sans altérer le niveau. On prie sans bassesse ; on loue sans flatterie ; on reproche sans humilier. Enfin, l'âme y nage invinciblement, & comme de sa propre nature, dans une volupté tout-à-fait pure & séduisante. Et après nous être occupés de nos cérémonies, de nos emblèmes, de nos allégories, qui, par leur justesse & leur singularité nous causent un plaisir charmant ; après avoir nourri l'âme, l'esprit & le cœur des alimens qui leur conviennent, les travaux sont assés ordinairement couronnés par un banquet frugal, où règne la même décence, la même tranquillité, la même

harmonie : & voilà, Monsieur, comment nous egayons la sagesse.

Le F. Parbleu, Monsieur, il y a long-tems que je vous atendais-là. Je l'ai toujours bien dit que l'on semait des graines sur la neige pour attirer les oiseaux.

Le M. Eh bien, Monsieur, cela vous surprend ?

Le F. Oh pour cela non, car j'en etais prévenu d'avance. Mais je conviens qu'il est fort juste qu'après avoir martelé, voyagé, fatigué ; après avoir taillé la pierre brute, & redressé le cœur humain, il est juste, dis-je, de réparer ses forces ; car enfin toute peine mérite salaire.

Le M. Vous voudriés faire le docteur ; mais enfin vous serés forcé de convenir que nos banquets ne sont pas plus séduisans parmi nous, qu'ils ne le sont dans le civil ; ce qui doit vous convaincre, Monsieur, que c'est la paix & l'union qui y président, qui nous les rendent plus flatteurs. D'ailleurs, ne fut-ce qu'un apas pour attirer les homes & epurer leurs meurs, le motif en seroit toujours louable, & il en résulteroit toujours d'heureuses conséquences.

Le F. C'est bien trouvé ; & vous pourriez encore ajouter, Monsieur, pour votre justification, que....

Le M. Justification !

Le F. Oh je sens bien que ce n'est pas là justement le terme.

Le M. Mais, ni celui-là ni d'autres.

Le F. A la bonne heure ; toujours pourrait-on encore dire que ces libations, qui en elles-mêmes sont très-naturelles, servent à faire connaître à fond le caractère des convives, à resserrer davantage le lien qui les unit, & à établir une parfaite égalité ; car c'est sur-tout à table que les cœurs s'épanchent sans réserve, & que l'amitié se fortifie à l'aide des restaurans, & à l'ombre des fumées bachiques.

Le M. Toujours des expressions....

Le F. Oh, Monsieur, c'est sans conséquence.

Le M. Au surplus, ne voyons-nous pas les cérémonies publiques & particulières, toujours se terminer par des festins ? Entrons seulement chez les quatre mendiants le jour de la saint François ; nous verrons si ce n'est pas entre midi & vêpres qu'est le quart-d'heure le plus délicieux de la journée. Eh bien ! dira-t-on pour cela que ces ho-

nêtes

gens ont endossé la jaquette pour fêter leur bon Patron ?

Le F. Je ne veux pas épiloguer sur la justesse de ces comparaisons ; car peut-être me reprendriez-vous aussi, si je disais en faveur de vos dignes Confrères, que les sacrifices & les cérémonies bizarres & ridicules des anciens, étaient toujours suivies de libations somptueuses & souvent obscènes ; d'où il ne serait pas surprenant qu'on en eut conservé les rites & usages.

Le M. S'il fallait faire attention à tous ces propos. . . . Comment, Monsieur, vous vous figurez bonnement que l'on se revêt du titre de Maçon, pour s'amuser & se divertir ? Vous vous figurez que des personnes d'esprit, de qualité, de la première distinction ; que des personnes de tous les états les plus distingués, se feraient recevoir dans cette association, & fréquenteraient assiduellement les Loges, uniquement pour y trouver du plaisir & s'occuper de frivolités ? Cela ne tombe pas sous le bon-sens.

Le F. Il faut avouer que ces sortes de personnes trouveraient par-tout ailleurs des divertissemens bien plus variés & plus sensuels : c'est aussi de qui me

fait faire quelques réflexions ; car enfin ces gens de cette espèce sont bonne chère quand ils veulent ; & ce n'est point là un apas pour des âmes bien nées.

Le M. J'aime à vous entendre parler raison.

Le F. Cependant , je à voudrais bien savoir. . . .

Le M. Savoir, . . . ?

Le F. Savoir s'il y a beaucoup de ces gens de condition qui soient amateurs des mystères Francs-Maçoniques ; car je ne vois guère que la noblesse soit bien ambitieuse de porter des tabliers & de bâtir des temples.

Le M. La noblesse ! . . . Vous ignorez donc , Monsieur , que la première noblesse de l'Europe est initiée dans la Maçonnerie ?

Le F. En voilà le premier mot.

Le M. Monsieur , je ne chercherai point à vous inspirer plus d'estime pour un établissement , dont la propagation seule fait mieux l'éloge que tout ce que je pourais dire. Néanmoins je vais vous faire part d'un incident dont nos Gasetiers ont fait mention , mais dont ils ont ignoré le détail.

Le F. Ha , ha , je serais bien aise de l'entendre !

Le M. Le voici : le Prince de Saxe-Gotha desirant être Franc-Maçon, fit écrire à la Loge de Berlin, que si l'on jugeait à propos de lui députer quelques Frères pour l'initier, il ferait tous les frais du voyage, & qu'ils seraient contents de la reconnaissance.— On choisit aussi-tôt set Frères capables de faire cette réception, & on les fit accompagner du Frère *Tuileur*. Ces huit Officiers furent reçus par le Prince, avec autant de distinction qu'ils l'auraient été des Ambassadeurs des Têtes couronnées ; & bientôt il fut initié avec quelques Seigneurs de la Cour.... Il retint les députés pendant six semaines qu'ils furent magnifiquement traités à ses frais & dépens, & leur procura tous les plaisirs dignes d'un Prince.... Lorsqu'ils prirent congé de lui, il leur fit présent à chacun d'une montre & d'une tabatière d'or, donna 25 ducats d'or au Frère *Tuileur*, & remit à l'un des Frères une bourse contenant 1700 ecus d'Allemagne, pour le fond de la Loge de Berlin.

Le F. Cette générosité était digne d'un Prince ; & il est dommage que la manie de se faire initier à vos mis-

res , n'ait pas encore gagné les Grands de la France.

Le M. De la France... ! Il faut donc vous apprendre , Monsieur , que des Princes du Sang président à nos Loges... ?

Quel titre plus brillant que celui de Maçons ?

Parmi nous l'on voit des Bourbons ,

Le F. Des Bourbons ?

Le M. Oh ! que serait-ce , si vous entendiez que des rois sont Maçons & maçonnent ?

Le F. Hô ! de grâce laissez-moi rire... Des rois Maçons... maçonnans... !

Le M. Vous en êtes surpris ?

Le F. Etrangement.

Le M. Mais vous extravaguez , mon cher Monsieur...

Le F. Eh... ! que je suis simple... vous parlez sans doute d'un nommé Le-Roi , bon Maçon en chaux & sable ?

Le M. Il faut avoir une furieuse patience...

Le F. C'est donc tout-de-bon ?

Le M. J'ai l'honneur de vous dire , Monsieur , qu'outre les Stuarts & les Princes des îles Britanniques , le Héros du nord est Grand Maître & protecteur de toutes les Loges de ses Etats.

Le F. Comment ! le roi de P... est aussi F. Maçon ?

Le M. On voit bien, Monsieur, que vous n'avez pas lu ce couplet...

On a vu de tous tems

Des Monarques, des Princes,

Et quantité de Grands,

Dans toutes les Provinces ;

Pour prendre un tablier,

Quiter sans peine leurs armes guerrières,

Et toujours se glorifier

D'être connus pour Frères.

Le F. Non ; je ne l'avais pas encore entendu. Mais c'est assez bien versifié.

Le M. Il ne s'agit pas de la rime.

Le F. Mais de l'imagination poétique.

Le M. O, je vous le donne pour du réel.

Le F. Ha ! si tout ce qui s'imprime avait le droit de bourgeoisie...

Le M. Eh bien... ?

Le F. Il y aurait bien des mensonges d'accredités.

Le M. A propos de quoi ?

Le F. Ne fut-ce qu'au sujet des chansons Maçoniques qui courent les rues. Comment la Société souffre-t-elle que l'on publie ses himnes ?

Le M. Eh ! qu'importe à la Société que l'on connaisse une partie de ses cantiques ?

Le F. Ce que j'en dis, n'est que pour augmenter sa réputation.

Le M. Quel rapport cela peut-il avoir avec sa réputation ?

Le F. C'est qu'il se trouve dans ces rapsodies, des chansons si fades, si ridicules ; que cela fait vomir.

Le M. Vous les avés donc lues ?

Le F. Il y a plus de vingt ans.

Le M. Il est vrai ; il y en a de si insipides, de si maussades, de si bifares....

Le F. Et qui sentent etonnament le jus de la vendange....

Le M. Ce ne sont que des Maçons toujours altérés de *poudre rouge* qui ont pu rimailler de cette manière ; & cela n'influe pas sur la conduite des vrais Architectes.

Le F. Il en est cependant qui m'ont paru assés jolies & même spirituelles & d'un caractère singulier : mais toujours de l'encens à tour de bras.

Le M. Qu'entendés-vous par ces paroles ?

Le F. J'entens que la plupart de vos cantiques sont accompagnés de violons & de fanfares.

Le M. *Obscurum per obscurius.* Soyés plus clair.

Le F. Je veux dire que les Francs-Maçons se comblent d'éloges dans leurs chants , & que ces vaudevilles respirent un certain air de pédantisme , qui ne s'accorde guère avec leur modestie dont vous m'avez fait trofée en leur faveur ; car , puisque vous me parlez latin , vous sçavez que *propria laus sordet*.

Le M. Il n'est pas permis de conclure du particulier au général. La prévention de l'un ne nuit point à tous.

Le F. Oh , c'est que cette prévention me paraît étendre son domaine sur toute la république Maçonne.

Le M. *Per quam regulam ?*

Le F. Au nom du grand Architecte , laissons le latin à la Sorbone ; nous ne nous entendons pas déjà trop bien.

Le M. Mais encore... Pourquoi cette mauvaise opinion ?

Le F. C'est que je me rapelle toujours un certain vers de ces cantiques...

Le M. Que vous apelés... ?

Le F. Que j'apelle... apelle... un instant... Adam à la... la, la... Ha ! le voici : *Adam à sa Postérité transmit de l'Art la connaissance* , &c. Je ne sai pas les notes : mais le fait est que si vous datés de si loin , la Maçonnerie doit être noble à plus de 36 carats.

Le M. O, ce sont des contes faits à plaisir, des enfans de la fiction.

Le F. Heureusement, me disais-je, que l'Auteur du Pentateuque n'a pas poussé son calcul plus avant; car des Frères entousiastes auraient fort bien pu rapprocher leur naissance du calcul des Chinois, & antidater ainsi leurs titres d'une centaine de siècles.

Le M. Ha..... c'est pitoyable. Les *F.* Maçons datent, à la vérité, du commencement des tems; c'est-à-dire que l'ère Maçonnique comence du moment que le cahos a été débrouillé, que la lumière a été séparée des ténèbres, & que le Soleil a éclairé, pour la première fois, l'innocence & l'amitié, la liberté & la justice des premiers enfans de la terre: mais le reste est insoutenable.

Le F. Vous ne me faites donc pas un crime, Monsieur, de douter d'une origine si fatigante pour la mémoire.

Le M. Comment....!

Le F. Aussi présumais-je bien que dans une compagnie si judicieuse que celle des Francs-Maçons, il n'était pas possible qu'une telle prévention fut générale.

Le M. Il n'y a certainement que

des fots qui pourraient soutenir une pareille chimère,

Le F. Eh bien , Monsieur , il se trouve pourtant des Maçons assez complaisans pour croire qu'Adam soit le premier qui ait fait usage du maillet , mais à rebours. Ils prétendent que dans le jardin d'Eden il avait une loge bien couverte de feuillages , placée entre deux arbres qui tenaient lieu de colonnes : que là il enfermait le Récipiendaire dans un cabinet obscur , garni non d'une tenture noire ; en quoi , disent-ils , on déroge aujourd'hui à l'institut , de même que dans les voyages , que le premier Maître ne faisait faire que d'Orient en Occident , & *vice versa*. Ils prétendent encore que le premier des Frères qu'il reçut Maçon , était Cain ; & que c'est de-là que naquit l'usage du calice & de l'épreuve par le sang , ainsi que des signes , mots & atouchemens : ce qui fit eclorre , continuent-ils , le chef-d'œuvre de la Maîtrise. Ils ajoutent que leur fondateur , après s'être perfectionné dans la Maçonnerie , se fit un tablier avec des branches de figuier ; & que le Chérubin , au glaive flamboyant , officiait en qualité de Frère terrible à la

porte du jardin , ainsi que l'on en a conservé la méthode.

Le M. Vous voyés bien , Monsieur , que ce fatras est dénué de bon-sens , & qu'il n'y a que des têtes chaudes qui puissent avoir cousu ces lambeaux. Nos allégories se soutiennent d'un bout à l'autre , & leurs applications ne se laissent pas tirer par les cheveux. Y a-t'il quelque chose de plus pitoyable & de plus burlesque , que de dire que le père des homes ait tenu des Loges de F. Maçons ?

Le F. En effet , nos premiers parens se contentaient de leurs cabanes , & étaient trop modestes pour aspirer à la gloire de construire des châteaux & de bâtir des temples & des chapelles.

Le M. Des.... ?

Le F. Je veux dire des Loges.

Le M. Il n'est pas question de gloire ni d'ambition.

Le F. C'est vrai. Mais en outre , c'est qu'ils n'auraient pas pu couronner leurs travaux ; n'ayant pas encore l'art d'exprimer le suc de la treille. Il serait plus raisonnable de regarder Noé come le premier fabricant de Loges ; car il avait le talent de faire des toneaux.

Le M. Eh bien , c'est précisément en-

core là une de ces origines fantastiques, que quelques poètes ont attribuée à la Maçonnerie.

Le F. Bon. !

Le M. En conscience.

Le F. Parbleu ! je devine bien juste.

Le M. Ha, vous l'avez sans doute entendu dire quelque part ?

Le F. Non vraiment ; je n'en ai nulle idée.

Le M. Vous ne l'avez jamais lu ?

Le F. Je n'en ai point de souvenir.

Le M. Cherchés dans le recueil de cantiques.

Le F. Oh je ne crois pas. Mais. . . ha, ha ! il est dix heures passé. L'on m'attend.

Le M. Il n'est pas tard : encore un instant.

Le F. C'est que. Hé bien, en ce cas voyons. . . Dans les cantiques. . . ? Ah. . . ! je le tiens. . . Un moment. *Noé... é... é... Noé... Parbleu ! je l'ai sur le bout de la langue.*

Le M. Ha ! ha ! ha ! ...

Le F. Aidez-moi donc, je vous prie, si vous le savez. . . Ah !. . . cela me vient comme un coup de pistolet. Termes : *Noé, Maçon, gon. . . gon. . . Le voici : Noé, Maçon très-vénérable, &c.*

Le M. Je vous l'avais bien dit, Monsieur, que vous l'aviés lu....

Le F. J'aurais bien parié mille fois le contraire. Mais ; je n'en reviens pas, d'aler faire acoucher la Maçonnerie au milieu des animaux renfermés dans l'arche....

Le M. Non : c'est avant que les cataractes du ciel ne s'ouvrirent, que les poètes feignent qu'est né l'art Maçonique.

Le F. Ha, cela me paraît plus naturel ; car, s'il n'eut pas été Maçon, comment le patriarche aurait-il pu construire son bâtiment ? Au surplus, il me semble qu'il y a beaucoup de poésie dans le système de la vénérable Confrérie,

Le M. Il y a des fictions dans les vaudevilles : mais les poètes n'ont imaginé cette origine, que parce que l'arche est le symbole de l'âme agitée sur la mer des passions ; & que c'est au déluge des vices qu'il faut échaper.

Le F. Quelles frases rocailleuses ! -- Voilà donc pourquoi ils ont fait de l'arche le berceau de la Maçonnerie ?

Le M. Il y a apparence : car ceux qui prétendraient y trouver de la réalité, mériteraient au-moins le nom de visionnaires.

Le F. Il y en a pourtant qui soutiennent que ce fut à sa qualité de Maçon, que Noé dut le privilège de voir les flots vengeurs épargner son vaisseau. Quant à moi, je ne jurerais pas du contraire.

Le M. Fable toute pure.

Le F. Vous voyés bien que je plaisante... Mais en effet, quel avantage pour les Maçons, d'évoquer les ombres des anciens patriarches, & d'aller fouiller dans les premiers tombeaux de l'univers, pour donner du prix à leur origine ? Car si leur Société n'a pour but que la félicité des hommes, pourquoi chercher ailleurs que dans son propre fonds, un mérite qui fait son essence, & que ne peuvent lui communiquer les cendres les plus antiques, ni les monumens les plus obscurs ?

Le M. C'est vrai : tout ce qui est bon n'a que faire de secours étranger.

Le F. De plus ; c'est que si la Société même était quelque chose de préjudiciable à l'homme, tirerait-elle plus de lustre & d'avantage, d'avoir existé depuis des tems immémoriaux, & trouverait-elle sa justification dans un pareil témoignage ?

Le M. Non sans doute : mais toujours.

est-il vrai que l'origine des Francs-Maçons n'est pas de ces origines suspectes, & auxquelles on peut reprocher le défaut d'ancienneté; car si ce titre seul en constituait le mérite, il en est peu qui pourraient le lui disputer.

Le F. Je le crois bien; s'ils vont puiser leurs pancartes, dans les eaux du déluge, il est peu de familles qui voudraient les suivre.

Le M. Oh laissons là toutes ces sources fabuleuses, & d'Adam, & de Noé, & de Moïse, & d'Enoch, & d'Abraham: cela n'a pas le sens-commun.

Le F. A la bonne heure: enjambons, sautons à piés joints sur tous les fils de Noé; car je vois d'avance où vous voulez en venir.

Le M. Moi?... Je crois, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

Le F. Enfin, où cette Confrérie a-t'elle donc été batifée du singulier titre de *Franc-Maçonnerie*?

Le M. Singulier titre...? Cette dénomination ne saurait être plus exacte.

Le F. Mais encore...?

Le M. Eh bien, Monsieur, quand vous sauriez qu'elle est analogue à la batifée du Temple de Jérusalem...

Le F. Ne l'ai-je pas bien dit.... ?

Le M. Que.... ?

Le F. Que cela a ait en venir au fameux temple des Juifs.

Le M. Quelle conséquence, Monsieur, tirés-vous de là ?

Le F. La conséquence, que c'est en Égypte que les Francs-Maçons prétendent avoir reçu le jour.

Le M. Erreur grossière....

Le F. Vous voulés me faire un mystère, Monsieur, de ce que je sai depuis long-tems.... ?

Le M. Point-du-tout ; mais c'est qu'il n'y a rien de plus faux.

Le F. Ha ! Il y a 10 ans & plus, qu'un de mes amis m'a certifié que les Francs-Maçons croyent dur come fer, que leur Société a été engendrée dans la foughe des ouvriers du temple de Salomon.

Le M. Absurdité des plus grandes...

Le F. Ce n'est pas là l'opinion générale.... ?

Le M. Pour générale, non ; mais les trois-quarts des Maçons ont, à la vérité, la bonne foi de croire à de pareilles chimères.

Le F. Mais si c'est en Loge qu'ils sustent ces principes.... ?

Le M. Mais s'ils prennent le crépus-

cule pour le soleil; les allégories pour la réalité : à qui la faute ?

Le F. C'est la vôtre, si vous bercés les prosélites de ces histoires controuvées.

Le M. Fide, sed cui vide.

Le F. C'est juste ; il faut connaître avant de se livrer : mais pourquoi tant de précautions, quand l'on n'a rien d'important à dire ?

Le M. Que fait-on, quand l'écolier veut en savoir plus que le maître ?

Le F. On lui donne un petit coup de maillet pour le mettre à la raison.

Le M. Eh bien, Monsieur, c'est la monnaie de votre pièce.

Le F. C'est bien fait : mais tout en battant, nous nous écartons du sujet ; & il n'est pas encore décidé d'où provient le nom original de Franc-Maçonnerie.

Le M. Original.... ?

Le F. Je veux dire, originairement : & au vrai c'est un substantif bien grossier, une épithète bien vague.

Le M. Pas tant, Monsieur, que vous le pensés. Elever un édifice, n'est-ce pas l'attribut de cette espèce d'artisans connus sous le nom de Maçons ? Or, nous en élevons un moral ; nous ba-

tissons un temple à l'amitié : c'est donc une allégorie , & le titre de Maçon exprime notre ouvrage.

Le F. J'ai toujours bien pensé que cette dénomination ne pouvoit être qu'allégorique.

Le M. Vous aviez raison , Monsieur ; & chés nous , tout est emblématique , jusqu'au nom même que nous portons , lequel ne doit pas être pris dans un sens littéral , mécanique , grossier & matériel : il désigne proprement des *Ouvriers de paix* , des Architectes symboliques , qui sur les débris des vices , dressent , bâtissent , construisent des autels à la vertu.

Le F. En effet , il me semble que tout est emblématique chés eux. Ils savent à merveille donner du prix & de l'éclat à ce qui en parait le moins susceptible. . . . Cependant cette architecture me plairait assés , en ce qu'elle n'est pas fort-dispendieuse : & c'est peut-être là la raison pour laquelle ils se qualifient de Maçons *Francs* ?

Le M. Monsieur :

*Chés nous l'Architecture
Se borne au cœur humain ,
Et la simple nature
En fournit le dessein ;*

*L'honneur, le sentiment,
En font le fondement.*

Cette qualification de *Françs* que se donnent les Maçons, est très-juste, puisqu'ils leurs travaux sont purement théoriques, & que leur mécanique n'est qu'un ouvrage de spéculation ; attendu qu'ils rétablissent sans frais & en liberté.

Le F. C'est assurément très-pénible de leur part de travailler à si bon compte ; & je vois clairement que le corps d'une pareille maîtrise n'a besoin ni de jurés ni de syndics. Mais toujours, pourquoi cet attirail grotesque d'ustensiles & d'outils de manœuvres ?

Le M. Ces instrumens que nous portons pour devise, sont l'emblème de la simplicité de notre état ; ils sont le symbole de l'architecte qui travaille à la construction spirituelle du sanctuaire de la vertu & de la paix, pour être parfaitement unis.

Le F. Moi, j'ai cru qu'ils vous servaient pour bâtir des petites-maisons aux vétérans de la respectable compagnie ?

Le M. Si cela avoit lieu, on feroit trop équitable, Monsieur, pour ne pas vous en accorder la préférence.

Le F. Voilà du *franc-parler*, de la *Franche-Maçonerie*. Mais pardon, Monsieur; je n'entens par là que des maisons peu spacieuses, & analogues à la modestie de Messieurs vos Frères: d'ailleurs, la préférence de l'un ne nuirait point aux droits des autres.

Le M. Il paraît, Monsieur, que la vérité vous blesse; mais vous voudrés bien savoir que les Maçons, en décorant leur nom de l'adjectif *Franç*, annoncent que dans tous les cas ils sont voués à la vérité, & que la sincérité & la droiture doivent être leurs premières vertus.

Le F. Je suis persuadé, Monsieur, & bien mieux, convaincu de cette franchise: mais quant à toutes ces vertus, je fais aussi que le faste & l'etirage sont souvent près du néant.

Le M. J'en demeure d'accord: toujours est-il indubitable que les qualités caractéristiques du bon Maçon, sont essentiellement celles de tout homme vrai, exempt de préjugés & de prévention.

Le F. Cela me paraît un peu hasardé.

Le M. Hasardé....?

Le F. Oui; car j'ai peine à me figurer que la prévention & le préjugé soient sans empire sur leur esprit.

Le M. Pour quelle raison, s'il vous plaît ?

Le F. Hé, Monsieur, vous la savez mieux que moi, la raison. Est-il probable que la prévention & le préjugé ne se jouent point des Maçons ; eux qui croient descendre en ligne directe des ouvriers du temple, & qui se glorifient d'une généalogie si chimérique ?

Le M. Comment, Monsieur, vous en êtes encore logé là ? N'ai-je pas eu l'honneur de vous dire que cette opinion n'est qu'un fantôme, & qu'elle doit subir le sort des autres hipotèses.

Le F. Enfin, si la naissance de cette société est si equivoque ; il sera permis au-moins de révoquer en doute la réalité de ses travaux.

Le M. Inconséquence. Une montre peut être excellente, sans que l'on sache si elle a été fabriquée à Paris ou à Londres.

Le F. Toutefois, ce système touchant l'origine de la Maçonnerie, ne doit pas exister sans quelque fondement ?

Le M. Il est vrai que, l'on a pu être induit à cette méprise, en donnant pour source à la Maçonnerie, l'époque de la bâtisse du Temple, par la constante observance de tous les actes relatifs à cette opération, & que les

Maçons continuent de maintenir par une perpétuité d'emblèmes, en substituant seulement les spéculations théoriques aux usages mécaniques.

Le F. Je ne suis guère plus avancé que tout-à-l'heure; car je n'entens goutte aux paraboles.

Le M. Je crois cependant que je ne suis pas énigmatique; mais enfin je ne me fais pas un scrupule de vous dire, Monsieur, que le Temple de Jérusalem, ayant été un chef-d'œuvre dans son tems, est l'emblème de la Maçonnerie, le voile dont elle couvre ses mystères; que la liturgie & le costume des inaugurations symboliques, furent rédigés toujours dans l'analogie de ce Temple & de ses ouvriers; & que tout ce qui se pratique en Loge, a trait à ce fameux edifice.

Le F. Salomon n'était-il pas peut-être aussi Franc-Maçon?

Le M. Il était assés sage pour l'être, & assés bon architecte pour eriger un sanctuaire au vrai Dieu: mais celui qui a dit que

*Le pacifique Salomon
Avait, de son tems; l'avantage
D'être des homes le plus sage
Et le plus excellent Maçon;*

N'entendait pas , sans doute , que ce grand roi eut jamais porté de tablier , ni tenu Loge avec ses ouvriers ; quoiqu'en dise encore un poëte plus hardi :

Salomon bâissant son Temple ,

Institua les Francs-Maçons :

Nous sommes donc ses nourissons ,

Puisque nous suivons son exemple.

Le F. Je suis assés de votre sentiment : mais sans être vénérable de Loge , le fils de David aurait fort-bien pu mettre la main à l'œuvre ; puisque le grand Architecte n'a pas fait difficulté de se joindre aux Maçons de l'ancienne Loi.

Le M. Comment entendés-vous cela , Monsieur ?

Le F. Dieu , dans les Livres sacrés , n'est-il pas désigné une truelle à la main , commandant du haut des murs de la sainte Sion , présidant aux ouvrages , assemblant les pierres , & les liant avec le ciment destiné à les unir ?

Le M. Eh bien , Monsieur , ces expressions métaphoriques sont par rapport au sens qu'elles renferment , ce qu'est le Temple de Jérusalem relativement à l'essence de l'Art-Royal.

Le F. De l'Art-Royal . . . ?

Le M. Ou de la Maçonnerie.

Le F. Voilà du nouveau : depuis

quand, s'il vous plait, le métier de la Maçonnerie est-il patenté d'art royal ?

Le M. C'est un surnom, Monsieur, qui lui est annexé depuis sa tendre naissance.

Le F. Possessio valet, dit la Loi : & il serait trop dangereux de fouiller dans la poussière des archives Franc-Maçonniques, pour vérifier ses chartres & ses qualités.

Le M. Vous avez raison, Monsieur ; car vous y perdriez trop vite votre latin.

Le F. Surtout, si les diplômes remontent aux tems d'Israël.

Le M. Effectivement, ils pourraient fort bien y remonter ; car le Temple ayant été imaginé & construit sous un très-grand roi qui présidait aux travaux, les dirigeait, & déployait en cette occasion toute sa magnificence ; l'architecture dont on ne cite aucun monument avant cette époque, pourrait bien lui avoir, de ce fait, acquis le nom d'Art-Royal.

Le F. Cela me paraît vraisemblable.

Le M. Toujours est-il vrai, que si l'on envisage les Maçons comme une société d'hommes protégés par différens Souverains, & sous plusieurs régnes, leur Art n'en pourra pas moins être

appelé *Royal*; d'après la faveur particulière accordée par des têtes couronnées, à ceux qui en observaient les pratiques & les allégories.

Le F. En ce cas, passe donc pour Art-Royal; car au bout du compte, il est naturel que les gens qui ont différens pères, portent différens noms.

Le M. Toutes ces sources hipotétiques ne sont rien moins que raisonnables; il n'y a que le Temple & ce qui avait rapport à sa bâtisse, qui figure dans la science Maçonnique; tout le reste est absurde.

Le F. Cela posé, il me semble qu'il n'y aurait qu'à ouvrir le livre des Rois, & y lire la construction de cet antique edifice, pour être un bon architecte symbolique: & alors que deviendront les cérémonies d'inauguration?

Le M. Ainsi raisonnaient ceux qui n'aperçoivent que les surfaces, & qui se figurent qu'il suffit d'avoir des instrumens & un bon modèle pour être bon ouvrier.

Le F. Rétorquer n'est pas répondre; & pourquoi du mystère dans des choses que chacun est à même de lire à son aise, s'il était curieux de connaître les dimensions d'un antique monument ruiné?

Le M.

Le M. Chacun, à la vérité, peut ouvrir l'ancien Testament ; mais il n'y trouvera qu'une petite partie de la charpente de l'Art-Royal ; attendu que tout ce qui était nécessaire pour achever l'épure de la Franc-Maçonnerie a été suppléé par les Instituteurs, au Temple de Jérusalem, pour en former une alégorie complète & suivie.

Le F. Quelle idée pittoresque, d'aller déterrer dans les décombres d'une vieille église, l'emblème d'une architecture moderne !

Le M. Le coloris de la fiction prête des grâces à la vérité ; & aparemment que les détails de cet edifice étaient analogues ou susceptibles d'être appliqués aux différens objets, qui devaient composer le système Maçonique.

Le F. Il faut convenir que cette analogie s'est rencontrée fort-heureusement ; & je ne suis plus surpris que les trois-quarts des Maçons soient induits en erreur sur leur origine, par l'exakte ressemblance des pratiques de leur Art avec le Temple de la sainte Cité.

Le M. Il n'y a pas non plus lieu d'en être étonné ; puisqu'ils n'ont que la routine des préceptes Maçoniques, &

qu'ils n'ont point l'intelligence des emblèmes, quoiqu'ils les aient journellement sous les yeux. Ils ressemblent en cela à ces peintres qui copient un tableau sans en connaître le sujet historique ; ou à ces enfans qui récitent des fables de la Fontaine, sans en saisir l'application ni la finesse.

Le F. Vous jugés donc, Monsieur, en dernier ressort, que le sage Salomon n'est pas le fondateur de l'Art-Royal ?

Le M. La plaisante demande ! Y a-t'il la moindre probabilité pour soutenir une pareille assertion ?

Le F. Mais ce raport constant de vos emblèmes avec ce Temple superbe, n'est-il pas une probabilité bien grande que vos chers Confrères sont les dépositaires des plans, devis, détails & décomptes de ce respectable monument, & qu'ils travaillent aux moyens de le reconstruire ?

Le M. Froide faillie ; mauvaise Logique, à laquelle, Monsieur, vous voudrés bien me dispenser de répondre.

Le F. Oh, volontiers : mais j'ai peine de voir rayer des fastes de la Maçonnerie une origine si respectable ; & ce ,

en faveur de votre décision , & contre l'opinion presque générale.

Le M. Je vous suis très-redevable , Monsieur, de la part que vous y prenez ; mais laissons toutes ces origines factices se morfondre dans la rouille des tems.

Le F. C'est cependant b'en dommage d'être obligé de récuser un roi si versé dans les sciences occultes , pour auteur de l'Art-Royal.

Le M. En effet , il est très-douloureux d'être forcé de se restreindre à une époque plus moderne.

Le F. Rien de plus vrai ; car la vanité établit pour maxime que plus on date de loin , plus l'on prouve de grandeur & de mérite.

Le M. La vertu s'anoblit par elle-même , & la science des Maçons n'a que faire de parchemins pour paraître avec éclat.

Le F. Toujours de froides épisodes. Quand il faut se parfumer si souvent , il y a lieu de craindre que l'on n'exhale pas une trop bonne odeur.

Le M. Si vous jugés des autres par vous-même , cela n'est point équitable.

Le F. Équitable , Monsieur , tant qu'il vous plaira ; mais l'on dirait qu'il n'y

a que les Maçons qui ayent le privilège exclusif de sermoner au genre-humain.

Le M. Non pas, s'il vous plaît ; ce talent est réservé aux *Bourdaloue* & aux *Massillon* ; & les autres prêchent d'exemple.

Le F. C'est-à-dire que les F. Maçons seuls ont le secret d'atacher, de persuader, d'épurer le cœur, de corriger les homes, & de les instruire sans les ennuyer ?

Le M. Pourquoi pas ? s'ils joignent à leurs instructions la sage volupté... De tout tems, sans contredit, des homes ont prêché les homes, sans succès ; mais avant de haranguer les autres, étaient-ils homes eux-mêmes ?

Le F. Oh ! Monsieur, vous en demandés trop : cette marchandise était déjà rare du tems de *Diogène*,

Le M. Puisqu'il en cherchait en plein midi : mais aujourd'hui il en trouverait à nuit fermée.

Le F. Voilà du mystique.

Le M. Faites-moi la grâce d'écouter cette apostrophe ; & le mystère disparaîtra. . . .

La lanterne à la main,

En plein jour dans Athènes,

Tu cherchais un humain,

Sévère Diogène.

*De tous tant que nous sommes
 Visite les maisons ;
 Tu trouveras des homes
 Dans les vrais Francs-Maçons.*

Le F. Ha, ha ! voilà qui groupe à merveille. J'ai bien fait de mettre en jeu le philosophe cinique.

Le M. Ce couplet m'est venu en mémoire fort à propos.

Le F. Oui ; car il est bon pour le discours.

Le M. Attendu qu'il est fait d'après nature.

Le F. Et d'après les règles de la poésie.

Le M. Tant qu'il vous plaira, Monsieur ; je ne veux pas être un froid apologiste.

Le F. Vous terminés, Monsieur, fort à point ; car vous favés qu'en philosophie, l'autorité ne fait pas loi.

Le M. D'acord.

Le F. Oui. . . . Mais je remarque come la conversation est proluxe & divergeante. Il n'y a qu'un demi-quart-d'heure que nous etions à Jérusalem ; & voilà que la vertu nous a egarés dans les rues d'Athène.

Le M. Je vous reprocherai à mon tour, Monsieur, d'être parabolique ;

car il ne me souvient pas d'avoir jamais été à Jérusalem.

Le F. N'étions-nous pas sur l'emplacement du Temple, pour y déterrer la source de l'Art trois fois Royal?

Le M. Hé ! laissons-là les *Salomonites*, & leurs trifayeux dix fois trifayeux.

Le F. Mais, Monsieur, si vous les congédiés ainsi ; la Société Maçonne n'aurait donc ni père ni mère :

Le M. Oh, si les enfans de la veuve cherchent leur Maître dans le paradis terrestre, dans le déluge universel, & dans les décombres du Nord, ils auront de quoi fouiller, pour ariver entre les deux bras de la Seine.

Le F. Voilà un stile bien Maçonique... O pauvres *Adamites*, pauvres *Noachistes*, pauvres *Salomonites* ; vous voici rangés dans la même catégorie !

Le M. Hélas, oui ; & rangés bien loin des cendres de leur auguste Père.

Le F. Voilà donc trois nobles origines de la Maçonerie, sublimées dans le creuset de la philosophie...

Le M. Ha, ha, ha !

Le F. Qu'y a-t'il là, s'il vous plait, de risible ?

Le M. C'est que si l'on purgeait de même toutes les grandes maisons par

la sublimation philosophique , il se volatiliserait bien des exploits d'ancêtres au foyer de l'alambic , avant d'arriver au plus pur métal.

Le F. Vous me prénez , sans doute , Monsieur , pour un habile chimiste ; mais c'est me parler Siriac par hiéroglyphes.

Le M. Je n'avais donc pas tort de rire ; car vous n'auriez su , tout-à-l'heure , rencontrer d'expression plus heureuse relativement au sujet dont il s'agit.

Le F. Eh , comment l'entendés-vous , Monsieur ?

Le M. Je veux dire par là , que quantité de Maçons prétendent que leur Art dérive en effet des premiers Scrutateurs , des opérations secrètes de la nature ; & que leurs travaux consistent dans l'extraction & la combinaison du sel , du soufre & du mercure , pour arriver , au moyen du feu central , à la découverte de la terre précieuse & incorruptible.

Le F. Il ne manquait plus que cela pour m'alambiquer l'esprit. Voilà une explication qui certainement m'avance beaucoup....

Le M. On ne peut cependant rien de

plus clair ; sur-tout si j'y ajoute ces quatre lignes....

*A l'Art Royal, pleins d'une noble ar-
deur,
Ainsi qu'à ses secrets rendons hommage :
Tout bon Maçon les garde dans le cœur ;
Et de l'ancienne Loge il est le gage.*

Le F. Encore de la versification.... !
Il ne fallait plus que l'apocalipse aux rêveries de *Mallebranche* ; car les poètes & les peintres figurent très-bien ensemble : il ne manquerait plus qu'un musicien.

Le M. Hé , Monsieur , votre embarras tient bien lieu de musique ; & prenez garde de faire vous-même le *trio* , si vous ne séparés pas mieux le *pur* d'avec l'*impur* , en saisissant l'esprit spécifique renfermé dans l'humide radical.

Le F. En vérité , il me faudrait la *clavicule* de Salomon , pour comprendre cette cabale. Nous avons donc juré de ne pas nous entendre ?

Le M. Puisque vous me poussez si fort à bout , je vous dirai naïvement , Monsieur , que nombre de Francs-Maçons se persuadent que l'Art-Royal a pour auteurs les Philosophes inconnus , & que leurs spéculations roulent sur la science Hermétique.

Le F. C'est-à-dire aparamment, qu'ils cachent hermétiquement leur secret aux yeux du Public ?

Le M. Point-du-tout : cela signifie qu'ils marchent sur les traces du Philosophe Hermès, en s'appliquant à la découverte du grand-œuvre.

Le F. Oh ! celui-là est impayable.... Voilà donc des Maçons devenus alchimistes.

Le M. Oui ; & c'est assurément là une origine, sinon la vraie, du-moins une des plus vraisemblables de la Maçonnerie.

Le F. Il faut avouer que l'on prête bien des généalogies fabuleuses à la célèbre Congrégation Maçonique ; car en voilà déjà je ne sai combien, que vous placés au rang des métamorphoses d'Ovide.

Le M. Il faut avouer aussi que le berceau des sociétés est environé de bien des hipotèses obscures ; sur-tout quand l'époque de leur origine reporte à des tems dont les vestiges sont presque-efacés.

Le F. Voilà ce que c'est de vouloir porter plus haut que son état ; on est souvent obligé de remonter sur l'âne.

Le M. Cependant on ne saurait dis-

convenir de la probabilité de la science occulte relativement à l'origine de la Franc-Maçonnerie : & si c'était là le but réel de la Société , il est sûr qu'il en résulterait aussi des avantages considérables pour le genre-humain.

Le F. Certainement Por vaut au moins les débris d'une vieille église : mais je crains fort que toute la science des Francs-Maçons ne se réduise à fondre du plomb , & à transmuier leur bourse en fumée & en vapeur.

Le M. Monsieur , vous avez toujours des craintes mal fondées.

Le F. Hélas ! c'est que l'on m'a pris en Fisque que le premier soin des chercheurs de pierre filosofale , était de *laborare* , qu'en second lieu c'était de *mentiri* , & que pour récompense ils avaient droit à l'hôpital.

Le M. Les découvertes que l'on a faites depuis quelque tems , previennent aujourd'hui sur ce préjugé ; car quoique la transmutation des métaux soit peut-être encore un problème , toujours n'est-elle plus une equivoque.

Le F. Je conviens que l'on en est un peu revenu sur le compte de MM. les alchimistes ; mais je présume qu'il reste encore bien du charbon à brûler.

Le M. Pas un bouffeu , dit-on : le problème est réduit en equation ; l'on a dégagé l'inconnue ; il ne s'agit plus que d'en extraire la racine.

Le F. En ce cas , *algebrifons* d'ici à ce que l'on voye eclorre cette poudre divine dans le sein de l'Art-Royal.

Le M. Je ne prétens pas fixer inviolablement cette opinion : mais par un examen sérieux de tous les objets de détail morcelés dans les diverses pratiques de la Maçonnerie , & par l'exposé d'une partie de ses emblèmes , on aura pu soupçonner que la science d'Hermès est l'origine & le but des Francs-Maçons.

Le F. Je voudrais bien savoir pourquoi l'on prête toujours des visions à une Société si judicieuse , dont l'unique objet est de faire des homes , plutôt que de transmuier l'étain & le cuivre.

Le M. Ce préjugé n'existe pourtant pas sans quelque fondement ; attendu que la marche des premiers grades , la forme des Loges , la distribution intérieure du Temple , les calculs mystérieux , les vœux de l'association , les réglemens généraux , la pratique de la vertu , & le secret si fort recommandé ,

ont concouru à faire soupçonner que les premiers homes qui s'assemblerent , sous le titre de Maçons , méditaient une œuvre analogue à la sagesse & à l'habileté du pieux Monarque si versé dans les combinaisons occultes de la nature.

Le F. Il y a donc aussi une confédération entre les alchimistes ?

Le M. Oui , Monsieur ; & leurs cérémonies d'initiation ont beaucoup de rapport avec celles de la Maçonnerie.

Le F. Mais s'il y a tant d'analogie , que ne vous mariés-vous ensemble ? L'un purifierait les mœurs , l'autre les métaux ; & cela ferait , à mon avis , une bonne succession pour les héritiers de votre famille.

Le M. Les travaux réciproques sont trop incompatibles ; & d'ailleurs le but d'une association n'est pas celui de l'autre.

Le F. Il ne s'agirait donc plus que de savoir qui des deux sectaires a calqué sur l'autre ses formules d'inauguration ?

Le M. Ceux qui ont appris à saisir l'esprit des emblèmes Maçonniques , peuvent juger avec évidence , que les pratiques de l'Art-Royal appartiennent en propre aux Francs-Maçons.

Le F. Mais pourquoi des homes dé-

voués à la recherche des vérités naturelles, vont-ils créer une société mystérieuse & faire des réceptions symboliques, pour couvrir des vues qui n'ont rien de répréhensible? car vous sâvez, Monsieur, que les énigmes sont les armes des fourbes, & l'apas des simples.

Le M. La raison en est peut-être, que ces philosophes sentirent le besoin de secours & celui de l'amitié; mais qu'ils sentirent encore plus la nécessité de cacher leur travail sous des emblèmes, dont les relations extérieures n'offrant que des idées religieuses, servissent d'esfais au genre d'esprit, de capacité & d'aptitude dont il falait que les enfans de la science fussent pourvus.

Le F. Ils craignaient peut-être encore davantage d'être l'objet de la plaisanterie du public, qui couvre d'un vernis de ridicule les entoufiâtes qui cherchent la recette pour composer de l'or.

Le M. Ils peuvent avoir eu bien des motifs pour éviter d'être en butte aux ataqués du préjugé: car combien de fois, victimes de leurs laborieuses études, ne firent-ils pas immolés à l'envie & à la jalousie de leurs persécuteurs....!

Le F. Il est aisé de concevoir qu'il ne serait pas à propos de se glorifier d'une pareille découverte ; car je crois que l'on serait dispensé de faire usage de sa composition.

Le M. Cela vous prouve donc , Monsieur , combien il est prudent d'étudier en secret la marche de la nature , & de se mettre en garde contre la surprise dans l'admission des candidats.

Le F. A la bonne heure : mais toujours est-ce une vanité bien dangereuse de vouloir trouver cette pierre ; car de quel avantage serait-elle pour l'humanité. Au-contraire , une pareille découverte serait un fléau pour le genre-humain : il dissoudrait les liens de la société & bouleverserait tous les Etats.

Le M. Il est vrai que les choses n'ont de valeur qu'à proportion de leur rareté : & si tout le monde avait des tonnes d'or , ils ne seraient pas si riches que le paysan qui a un sac de farine.

Le F. Cependant , il faut convenir que l'ambition de découvrir ce mystère de la nature , a occasionné des recherches , qui en chemin faisant , ont beaucoup contribué à la perfection des arts : & peut-être les Francs-Maçons gagneraient-ils à justifier aux yeux du Public,

que l'objet de leur association est l'étude de la physique occulte.

Le M. L'Art-Royal ne cherche ni à gagner ni à perdre, ni à donner l'échange au Public. Les Maçons se contentent de la paix & de l'amitié qui font leur apanage, & ils se disent avec une joie secrète :

*Le monde est curieux
De savoir nos ouvrages ;
Mais tous nos envieux
N'en seront pas plus sages.*

Le F. Oui, oui, vous chassés les mouches ; mais toujours estimerait-on beaucoup plus des homes que l'on saurait appliqués à des spéculations savantes, fussent-elles même fausses, que de les voir livrés à des cérémonies, qui font regarder les Loges plutot come une assemblée de gens oisifs, que come un laboratoire de citoyens utiles, dévoués à la recherche des trésors de la nature.

Le M. Abus, erreur. Les Maçons font beaucoup de cas de l'estime du Public ; mais ils ne l'acheteront pas au prix du mensonge, & au détriment de leur tranquillité. Pourquoi vouloir persuader au Public une chose qui n'est pas ? La pureté des mœurs n'est-elle pas

préférable aux méditations savantes ?
 & une emulation ambitieuse vaut-elle
 les douceurs de la fraternité , & ne cor-
 romprait-elle pas les règles du niveau ?
 D'ailleurs , nos cérémonies sont utiles
 & nous récréent ; & ce n'est point être
 oisif , que d'apprendre à unir les homes.
 Bien mieux , loin de chercher des tré-
 sors , nous nous dépouillons de tous
 métaux : & enfin une académie de
 science ne vaut pas une ecole de vertu ,
 une Loge de Franks-Maçons ; car

*C'est ici que de fleurs
 La sagesse partée ,
 Rapelle les douceurs
 De l'empire d'Astée.*

Le F. Heureusement que j'ai de la
 patience ; car voilà un panégirique qui
 dure depuis un gros quart-d'heure.
 Mais j'admire , Monsieur , combien
 vous êtes fertile en citations poétiques...

Le M. Ce qui abonde ne vicie pas :
 quand l'on a des armes , il faut s'en
 servir.

Le F. Tant il est vrai de dire que
 vous ne voulés point d'alchimistes dans
 votre compagnie ?

Le M. Hé ! la réflexion est bonne.
 Pourquoi ne voudrions-nous point d'al-
 chimistes ?

Le F. Puisque vous ne vous souciez pas d'avoir Hermès, le fameux Hermès, à la tête des fastes de la Maçonnerie.

Le M. Eh ! come s'il dépendait de moi que ce philosophe fut l'auteur de notre Société....

Le F. Mais, il n'y point d'effet sans cause. Pourquoi donc aurait-on attribué cette origine aux Francs-Maçons, si elle n'étoit étayée d'aucun principe de vraisemblance ?

Le M. S'il falait rendre compte de tous les caprices de l'imagination ; ce serait un emploi bien onéreux.

Le F. Enfin, j'en reviens à mon axiôme, & les Maçons instruits doivent connaître les anaes de leur illustre Société.

Le M. Il est vrai que ce n'est pas sans une espèce de raison, que beaucoup s'imaginent que la science des Maçons est la science des vérités ocultes. Cette opinion vient peut-être de ce que les Philosophes inconnus, pour voiler leur secret & trouver des homes affidés, se sont joints aux Maçons, & leur ont communiqué leur travaux.

Le F. Si cela est ainsi, je n'en suis plus étonné. Mais de cette manière, il y aurait donc des Loges où les opéra-

tions rouleraient sur le règne métallique ?

Le M. On prétend qu'il y a des téa-tres alchimiques dans différentes provinces, & sur-tout dans les Etats d'Hollande.

Le F. Ce n'est donc pas sans cause que l'on estime tant les ducats ; s'ils doivent leur pureté à l'or philosophique. Il faut que je fasse connaissance avec un de ces marchands de fromages, pour avoir une pincée de ce germe *transmutatif*.

Le M. Je doute qu'il y ait beaucoup d'apothicaires de pareille drogue à Amsterdam ni ailleurs.

Le F. Laissions les drogues aux arsenaux du corps humain ; & convenons que *la pierre philosophale* vaudrait bien la *pierre brute* des Francs-Maçons.

Le M. Non, je n'en conviens pas ; & nous en avons dit les raisons il n'y a pas long-tems.

Le F. Toujours est-il vrai que si les Maçons s'appliquaient à la découverte du grain fixe de l'or, ils justifieraient encore davantage le nom d'Art-Royal dont ils ont intitulé leur confrairie.

Le M. Je n'en vois guère la raison ; & nous avons déjà vu que ce titre leur

convient à bien des egards, sans autre appendice.

Le F. C'est qu'il n'appartient guère qu'aux rois de récompenser les philosophes, d'apprécier leur travail, d'estimer leur science, & de protéger leurs recherches; & qu'il ne convient peut-être aussi qu'aux Souverains de se livrer à l'art d'Hermès.

Le M. Faible raison pour homologuer la dénomination d'Art-Royal. La Maçonnerie a eu la faveur d'être protégée par des rois en différens siècles: & les essais de l'art Hermétique ne sont pas, ainsi qu'on l'affiure, essentiellement dispendieux par eux-mêmes; à moins que l'on ne dise que cette recherche induit à tant d'autres opérations, qu'il faut un revenu royal pour y fournir.

Le F. Hé bien!... précisément; cette tournure servirait d'apui à l'intitulé *Art-Royal*.

Le M. Oh, cette qualification est déjà assez authentique, sans avoir besoin de nouveaux décrets: & peut-être les fondateurs de la Maçonnerie étaient-ils eux-mêmes dans le cas d'autoriser cette dénomination.

Le F. C'étaient sûrement de grands seigneurs, des princes, des monarques...

Le M. La chose ne serait pas si impossible.

Le F. Ah, ah, ah ! Des rois se feraient amuser à instituer une société de Maçons. ... Cela se conçoit-il ?

Le M. Je n'en affirme point la réalité ; mais il y a des partisans de cette opinion.

Le F. Sincèrement ? Il y en qui prétendent que l'Art-Royal a des rois pour auteurs ?

Le M. Rien de plus positif parmi les prétendus savans de la Société.

Le F. L'imagination est sublime ! Mais puis-je sans indiscrétion vous demander, Monsieur, quel est le souverain à qui l'on attribue l'établissement d'une société d'architectes moralistes ?

Le M. Oh, sans la moindre indiscrétion ; car voici tout le mystère : ceux d'entre les Maçons qui s'imaginent être les plus instruits, ceux qui se figurent avoir atteint le *nec plus ultra* des connaissances de l'Art-Royal, & qui ont blanchi sous les drapeaux Maçonniques, soutiennent avec vigueur que la Société a été établie dans la Palestine par Godefroi de Bouillon, un des chefs des premières Croisades, puis élu Roi de Jérusalem.

Le F. Alons, courage : voilà encore une origine de la respectable Compagnie de débrouillée du cahos des hipotèses. . . Quelle litanie d'arbres généalogiques ! — Cependant , si l'on y prend garde , cette source aurait quelque vraisemblance ; car les croisés avaient certainement besoin de Maçons pour leur bâtir des forterefles & des cimetières.

Le M. Ho , il y a de meilleures raisons que cela sur le tapis. Nos prétendus Docteurs de la Loi Maçonnique allèguent qu'après la décadence des armées chrétiennes , les croisés étant obligés de rester confondus parmi les Sarrasins ; pour se mettre à l'abri des cruautés de ces infidèles , & pour se reconaitre entre eux & pratiquer les devoirs de la religion chrétienne , imaginèrent de couvrir les mystères de la foi sous des emblèmes & des allégories ; qu'en conséquence , cherchant ainsi à edifier , à promulguer la religion , ils cachèrent le mystère de l'edification de l'Eglise , sous celui de la construction du Temple de Salomon , qu'ils choisirent pour base figurative de cette architecture , come étant le symbole de l'Eglise chrétienne ; & que de là ces croisés prirent le nom de Ma-

cons ou d'architectes.... Ils prétendent donc que la Maçonnerie n'est autre chose que l'emblème de la religion chrétienne ; & que les trois premiers grades n'y ayant point de rapport , n'ont été inventés que pour éprouver ceux à qui l'on voulait confier les mystères de la foi , de crainte d'être trahi.

Le F. Voilà qui au premier aspect me paraîtrait assez séduisant. Cependant si cela étoit ainsi , il me semble que la chose aurait été assez remarquable pour être consignée dans l'histoire ; qu'en second lieu les personnes lettrées en auraient quelque conaissance , & qu'enfin il n'y aurait pas sujet d'en faire aujourd'hui un mystère , sur-tout à ceux qui sont Maçons.

Le M. Monsieur , vos observations sont justes : mais j'y ajouterai encore que ceux qui soutiennent cette fausse opinion , se persuadent que c'est Godefroi de Bouillon lui-même qui a imaginé les allégories & les cérémonies Maçonniques , & ce au commencement du quatorzième siècle ; tandis que l'histoire rapporte qu'il mourut dans les premières années du douzième siècle.

Le F. Quant à cela , la différence n'est que de 200 ans ; & vous sçavez , Mon-

fiEUR, qu'erreur ne fait pas compte.

Le M. N'en parlons donc plus ; mais le fait est que les trois premiers grades seulement ont raport à la vraie Maçonnerie , auxquels on en ajoute un quatrième pour complément & explication générale : les autres grades ne sont que des pièces rapportées.

Le F. Ces raisons-ci ne suffiraient peut-être pas pour convaincre les incrédules ; mais moi qui n'ai pas l'honneur d'être des vôtres , je m'en contente aisément.

Le M. A la vérité , Monsieur , je ne puis vous en donner d'autres ; à-moins de vous dire que l'on aperçoit aisément en Maçonnerie que les deux premiers grades ont été faits dans les vues du troisième ; que celui-ci a un raport essentiel avec les deux autres ; & que les trois ensemble anoncent des objets sérieux , & bien distincts du sens forcé qu'il faut leur prêter dans toute autre application que celle qui leur convient. Or , le troisième grade étant une suite nécessaire des deux premiers , & n'ayant aucun raport direct ni indirect avec des pratiques religieuses ; il suit évidemment que la vraie Maçonnerie n'a pas pris sa source parmi les croisés ré-

pandus dans les Lieux-Saints du tems des guerres de la Palestine.

Le F. Quant à moi , cela ne me paraît nullement vraisemblable ; & pour le démontrer , je ne ferais que ce dilemme : le peuple crétien confondu parmi les barbares dans le tems des guerres saintes , aurait inventé la Maçonnerie , ou pour pouvoir exercer en sûreté les pratiques de la religion , ou pour engager les infidèles à embrasser le cristianisme. Dans le premier cas , à quoi auraient servi des grades , des cérémonies étrangères à celles de l'Eglise , des épreuves , des formules de réception , & tout ce que je ne fais pas ? Les croisés pouvaient pratiquer entre eux les devoirs de la religion , sans un semblable attirail. Ils pouvaient prier Dieu , entendre la messe , faire des processions clandestines & prêcher , sans avoir recours aux formulaires de la Maçonnerie , que je ne pense pas avoir beaucoup d'analogie avec les préceptes de l'Eglise romaine. D'ailleurs les assemblées mystérieuses de ces architectes spiriuels , auraient toujours paru suspectes aux yeux de la nation hérétique , dont ils n'auraient pas laissé que d'encourir la fureur. Mais , pourrait-on dire ,

dire, c'était pour éviter la surprise & la trahison. Spécieux prétexte : cet échafaudage de grades Maçonniques n'aurait point garanti les Loges de l'incursion des barbares qui certainement étaient les plus forts. — Dans la seconde hypothèse, les fidèles croisés cherchaient-ils à convertir les Sarasins ? A quoi encore auraient servi les inaugurations symboliques ? Je n'en sais rien : mais je crois que cet étalage ne les aurait pas disposés à renoncer à leur culte, ni rendus plus indulgens envers les catholiques, dont tôt ou tard ils auraient aperçu le prestige, les auraient vendus & sacrifiés à leur cruauté. Il n'est donc pas probable que l'Art-Royal ait pris naissance dans les troubles de la guerre, parmi des chrétiens dispersés dans tous les coins de l'Asie.

Le M. Monsieur, je suis de votre sentiment ; & tous ceux qui voudront y réfléchir, seront convaincus de l'inconséquence & du ridicule de cette opinion erronée & ilusoire. Il serait même futile de répliquer que les croisés imaginèrent des signes, mots & atouchemens pour se reconnaître dans les combats, & que de là fut formée

la Société des Maçons : attendu que la F. Maçonerie n'est pas fondée uniquement sur des signes & des mots ; & que les croisés come tous les autres peuples , ont fort bien pu imaginer des signes de raliement , des mots du guet , des mots d'ordre , sans que pour cela il en résulte la moindre conséquence par rapport à l'établissement ni à l'origine de la Maçonerie.

Le F. Mais à quoi sert toute cette discussion ? Ceux qui connaissent toutes les différentes interprétations que l'on donne à vos emblèmes , doivent pouvoir juger avec certitude du vrai sens qui leur convient , & peuvent en rendre compte avec plus de vérité que ceux qui n'en ont que des notions vagues & allégoriques.

Le M. Cela n'est pas douteux ; & en outre , c'est que toute fausse exposition des principes de la Maçonerie , ne souffre ni examen rigoureux , ni une explication exacte & suivie de ses procédés ; tandis que sa vraie nature démontre , d'une manière satisfaisante , la cohérence & l'analogie de toutes ses pratiques , & développe au naturel l'esprit de tous ses emblèmes , jus-

qu'aux moindres circonstances du cérémonial.

Le F. Assurément, Monsieur, toutes ces raisons, indépendamment de celles que vous y ajouteriez peut-être encore, si j'étais un de vos sages Confrères, sont plus que suffisantes pour me convaincre de la fausseté de cette origine de la Maçonnerie. Malgré cela, je conseillerais volontiers à ses sectateurs de soutenir cette hypothèse.

Le M. Pour quelle raison, je vous prie ?

Le F. C'est que la source étant pieuse, & paraissant fondée sur un motif de dévotion, je croirais que l'architecture F. Maçonnique, venant à être regardée comme un pivot de la religion, serait protégée & cimentée par les puissances laïques & séculières.

Le M. Si cela arrivait ainsi, comme des causes contraires il résulte des effets opposés ; il s'en suivrait que les Maçons auraient beaucoup à redouter de la part de ces deux puissances ; si le principe & les fins de la Maçonnerie étaient divulgués.

Le F. Comment ! encore une origine... ?
Ho, nous ne finirions pas d'ici à demain d'agiter des hypothèses natales : en

voilà je crois une doufaine d'expédiées ;
sans que j'en sois plus savant.

Le M. Oh, pour une doufaine c'est
un peu violent : mais je n'en vois plus
au-de là de celle à laquelle vous venés
de me faire penser.

Le F. Eh bien, gardons-la pour une
autre fois ; car il est près de minuit : je
pars.... Cependant, si c'était la véri-
table origine.....

Le M. Je vous la donne pour la plus
avérée.

Le F. En ce cas, écoutons.

Le M. Néanmoins, Monsieur, si cela
vous gênait....?

Le F. Non, non, non, non :
je suis trop curieux de savoir qui est-
ce qui a posé la première pierre de
cet edifice fraternel.

Le M. Mais à condition que vous se-
rés discret.

Le F. Je vous le promets.

Le M. Je puis y compter....?

Le F. En toute assurance.

Le M. Vous m'en donnés votre pa-
role....?

Le F. Parole d'honneur.

Le M. Vous n'en parlerés jamais ?

Le F. Puisque vous l'exigés, . . .

Le M. Pas même à de vos amis... ?

Le F. A persone.

Le M. Cependant je n'ose m'ouvrir...

Le F. Comment ! après tant de formalités.... ?

Le M. C'est que je crains que l'on ne nous entende.

Le F. Pas un chat ne nous avoisine.

Le M. Nous ne risquons rien de passer dans ce cabinet.

Le F. Eh bien oui.

Le M. Voilà le système. La F. Maçonnerie a été créée par un très-habile politique ; & tous ses préceptes en dérivent.

Le F. C'est là tout le système ?

Le M. Je crains toujours... Cependant , vous m'avez donné votre parole d'honneur.... ?

Le F. Bon Dieu ! je vous la donne encore : mais au fait , je vous en prie.

Le M. Tenés : il n'est pas que vous n'ayés entendu parler de ce savant politique , de ce profond génie du dix-huitième siècle ; c'est lui , c'est le fameux *Cromwel* qui est l'auteur de la Franc-Maçonnerie.

Le F. *Cromwel*.... ?

Le M. Oui , Monsieur.

Le F. Qui vivait il y a passé un siècle ?

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Voilà, à tous égards, bien des quartiers de noblesse de rabatus.

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Ce serait ce législateur anglais ?

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Cet ennemi des rois ?

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Ce fléau du genre-humain ?

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Et vous osés le dire ?

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Mais vous courés des risques immenses....!

Le M. Non, Monsieur.

Le F. Mais le but de votre Société fait frémir.

Le M. Non, Monsieur.

Le F. Votre doctrine n'est pas révoltante ?

Le M. Non, Monsieur.

Le F. Elle n'est pas contraire au bon ordre ?

Le M. Non, Monsieur.

Le F. Elle ne répugne pas aux lois divines & humaines ?

Le M. Non, Monsieur.

Le F. O sacrilège ! ô blasphème !

Le M. Point-du-tout.

Le F. Quel contraſte !

Le M. Point-du-tout.

Le F. Je n'y entends plus rien.

Le M. Vous ne voyés donc pas, Monsieur, que c'est le ſiſtème le plus pitoyable, l'opinion la plus deſtituée de fondement qui ait jamais pu entrer dans la cervelle des viſionnaires, de prétendre que des homes, que des Maçons, marchent ſur les traces d'un ſectaire ambitieux & criminel ?

Le F. Et il falait tant de précautions pour en venir à ce début ? *Parturiunt montes.....*

Le M. C'était, Monsieur, pour vous en faire mieux ſentir le ridicule & l'abſurdité.

Le F. Mais ce préjugé impie ne ſaurait avoir d'empire ſur perſone : car quant à la mienne, ſans être fortement dévoué à la Confrérie, je ne lui ſuſpecterais pas d'avoir des vues aſſés profondes, pour la croire capable de viſer au projet d'une république univerſelle.

Le M. D'autant plus que ce projet répugnerait à tous les engagemens, à tous les vœux Maçonniques ; & que les vertueux citoyens, les eccléſiaſtiques,

les princes qui abordent la personne sacrée des rois , & qui connaissent les principes de la Maçonnerie , auraient depuis long-tems levé le bandeau des mystères sacrilèges , s'il en existait aucun sous les emblèmes de la Société.

Le F. Il n'est pas nécessaire , Monsieur , de déployer votre rhétorique , pour repousser un pareil attentat contre la pureté de vos préceptes. Moi , je dis tout uniment , qu'un édifice bâti sur le sable s'écroule de lui-même , & que ceux qui le bâtissent sont communément enfouis dans ses ruines.

Le M. D'accord : mais il y a des personnes charitables qui aiment si fort à s'aveugler sur le mérite de leur prochain , qu'il faut quasi leur brûler les paupières avec le flambeau de la raison , pour leur faire ouvrir les yeux.

Le F. Je vois bien , Monsieur , que vous ne voulés point avoir le dessous : mais pourquoi monter sur les toits pour terrasser un vain fantôme ? Ne suffit-il pas de dire , que s'il était probable qu'il existât depuis tant d'années , la moindre petite nuance de rébellion & de dessein attentatoire à la sûreté des Etats , il y a bel âge que

vosre Maçonerie, quelque hermétique-ment *couverte* & quelque solidement cimentée qu'elle soit, a arait sauté en éclats par la violence de *Roger-Bacon*.

Le M. Cela n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait des gens assez simples, pour ne pas dire imbéciles, qui embrassent une opinion aussi blâmable qu'elle est extravagante.

Le F. Vous me surprendriez, Monsieur, si cela était.

Le M. Je vous assure, Monsieur ; qu'il y a plus d'une demi-douzaine de Maçons qui se repaissent l'esprit de cette illusion, & qui suivant machinalement & par instinct les cérémonies Maçonniques, croient apercevoir à chaque pas les leçons séditionnelles du redoutable Cromwel.

Le F. S'il n'y en a encore qu'une demi-douzaine, il y a apparence que le poison ne gagnera pas le reste du troupeau, je veux dire les innocentes brebis.

Le M. En tout cas ; gare qu'ils ne vous broutent en guise d'antidote.

Le F. Il paraît qu'il ne faut pas approcher de si près MM. les Maçons ; ils vous empâtent la bouche au parfait avec une truelle de mortier. Mais

toute eclaboussure à part , d'où a pu venir ce parallèle de la politique de notre anglais , & des leçons d'architecture de votre Compagnie ?

Le M. Il y a lieu de croire qu'elle a été machinée par un certain auteur famélique , qui pour débiter ses rêveries , a cru leur donner du poids , en les faisant précéder d'un discours éloquent & décousu , où après s'être mis l'esprit à la torture , il prétend trouver une exacte ressemblance de la morale des Maçons avec les maximes détestables de son dangereux politique : mais

*En vain l'on veut nous acabler ,
En vain la plus noire imposture
Contre nous arme le parjure ;
Rien ne saurait nous ébranler :
Le Ciel , par sa bonté suprême ,
Nous garantira de leurs coups ;
De l'Envie au teint pâle & blême ,
Nous bravons l'injuste courroux.*

Le F. Eh , Monsieur , pourquoi vous mettre en colère ? Il est souvent plus généreux de mépriser , qu'il n'y a de gloire à combattre ; & si cette interprétation de votre doctrine est sortie d'une plume insidieuse ou ignorante , il faut croire qu'elle n'a pas eu grand

crédit , puisque l'Art-Royal subsiste encore. Voilà , Monsieur , les armes les plus victorieuses dont on puisse se servir , pour déraciner jusques dans ses fondemens l'edifice de cette calomnie.

Le M. Aussi ne vous ennuyerez point à vous détailler les différens objets de rapport que le premier débiteur de cette marchandise a voulu apercevoir entre Cromwel & les F. Maçons ; car ce serait nous donner l'émétique.

Le F. Je m'en passerai bien ; mais cependant je serais curieux de voir avec quelles couleurs l'on a revêtu ce système.

Le M. Si cela vous fait plaisir, le voici en quatre mots. On a voulu insinuer que le Temple de Jérusalem si fameux en F. Maçonnerie , est la figure de l'état primitif de l'homme ; que les cérémonies de piété qui s'y exerçaient , ne sont autre chose que cette loi commune gravée dans tous les cœurs , qui trouve son principe dans les idées d'équité & de charité ; que la destruction de ce Temple , l'esclavage de ses adorateurs , sont l'orgueil & l'ambition , qui ont introduit la dépendance parmi les ho-

mes ; que les Assiriens qui l'ont détruit , représentent les Puissances qui ont fait fléchir les sujets ; que le peuple d'élection choisi par la main de Dieu pour reconstruire ce sanctuaire , est la Société des F. Maçons ; & qu'enfin leur but est de bâtir en liberté un nouvel edifice , c'est-à-dire , de réformer le genre-humain , de faire revivre l'égalité & la liberté , en secouant le joug de la subordination , en ne suivant plus que les lois de la nature , en se soustrayant à toute autorité , en se signalant par une révolte universelle , & exterminant les rois & les puissances dont l'usurpateur Cromwel était le fléau.

Le F. J'admire encore l'exactitude des comparaisons : le parallèle est frappant. — Et vous dites , Monsieur , que ces interprétations ont eu cours ?

Le M. Lorsqu'un magasin à poudre s'enflamme , il est rare qu'il n'y ait personne de blessé ; & il y a toujours quelque poisson imbécile & gourmand qui mord à l'hameçon.

Le F. De manière donc que ce serait un Cromwel qui aurait formé un corps de Francs-Maçons ?

Le M. Oui, Monsieur, à en croire quelques cerveaux fêlés.

Le F. Mais encore, en ont-ils des preuves ?

Le M. Je n'en vois point d'autre ; si-non qu'ils prétendent que ce conquérant a fait usage de beaucoup d'emblèmes Maçonniques pour établir son autorité.

Le F. C'est-à-dire que parce que Calvin s'est servi de passages de l'Écriture pour former des hérésies ; c'est lui qui a composé la bible & la bible renferme des hérésies ?

Le M. Eh, Monsieur, si les choses les plus sacrées ne sont pas à l'abri des equivoques, qu'en sera-t'il du reste ? Tout est susceptible de double entente, & l'araignée pompe du venin de la même fleur, d'où l'abeille laborieuse suce le miel. En outre, quand même Cromwel aurait donné de son tems un nouvel essor à la Maçonnerie, quand même il en aurait emprunté les cérémonies & les préceptes, pour parvenir à ses fins ; quelle conséquence en résulterait-il par rapport à la Société Maçonnique ?

Le F. Voilà ce qui s'appelle faire la

guerre aux papillons. Il ne valait pas la peine de dialoguer si long-tems, pour conclure que j'ignore encore la source de l'association Franc-Maçone.

Le M. A la vérité, le sujet est trop stérile, le paradoxe est trop insoutenable, pour vous avoir engagé, Monsieur, à différer votre départ : aussi terminerons-nous là nos origines ; car nous n'en sortirions point.

Le F. Mais il faut espérer qu'il n'en reste plus sur votre catalogue....?

Le M. Quant à celle qui reste, je ne vous en parlerai jamais ; elle est beaucoup trop révoltante.

Le F. Révoltante....!

Le M. Et qui fait frémir.

Le F. Ha, cela me paraît bien fort. On aurait donc toujours attribué à la Maçonnerie tout ce qu'il y a de plus monstrueux ?

Le M. Certainement l'on ne saurait la rendre plus odieuse, qu'en la faisant descendre d'hommes aussi coupables que ceux que l'ignorance de quelques-uns lui donne pour auteurs.

Le F. Puis-je savoir quels sont ces hommes....?

Le M. Ce sont des sectaires abominables.

Le F. Mais encore....?

Le M. Tenés.... je ne vous le cacherai point : voici le fait. On^d raconte que des homes, echapés anciennement à la persécution de leurs ennemis, furent se réfugier dans des pays inconnus dans le fond du nord; *qu'une partie* de ces malheureux, dont le désespoir s'empara, fut habiter les déserts de la Thébaïde, de la Scythie & de la Syrie; que là ils erigèrent une secte épouvantable, fondée sur tout ce que la vengeance peut inspirer de plus atroce, & où le crime, le sacrilège & le blasphème étaient portés à leur comble. Mais l'on prétend que cette secte s'éteignit bientôt, faute de sujets qui voulussent la suivre, & qu'il n'en reste plus qu'une affective mémoire, dont le nom seul fait frissonner la nature. Or, c'est de cette souche que quelques faux savans s'imaginent qu'a été tirée la F. Maçonerie; & d'autres se figurent que c'est seulement un grade qui fait partie de l'Art-Royal.

Le F. Mais ceux qui ont cette opinion, devraient, ce me semble, abdiquer la Société Maçonnique; car tel qui suit des pratiques honnêtes, est par cela même blâmable, s'il les croit illégitimes.

Le M. Aussi, des gens faussement instruits, se sont-ils retirés de la Maçonnerie; & ceux qui y restent avec ce préjugé, n'entendent parler qu'avec une horreur aveugle de cette détestable origine; parce qu'ignorant la vraie source, ils confondent des homes corrompus avec ceux qui conservèrent la pureté des mœurs, & qui eux-mêmes eurent les autres en abomination.

Le F. Enfin, d'où vient donc cette pépinière de schismes sur l'origine de la F. Maçonnerie? si vos Frères ne s'accordent pas mieux sur le reste que sur le nom de leur père, cela doit faire un pauvre Maçonage.

Le M. Cette diversité d'opinions sur les vrais Fondateurs de l'Art-Royal, vient de ce qu'ignorant ses principes & voulant toujours en pénétrer le secret, on a rapproché différens traits d'histoire; on a interprété, comparé, supposé; & après quelques idées de rapport, sur certaines probabilités & quelque vraisemblance mal aperçues, l'on est parvenu, en aidant à la lettre, à forger des systèmes, qui ayant été adoptés par la foule, protégés par la plupart des Maîtres,

& débités avec emfase par les Orateurs qui les ont assaisonés de mystère, ont enfin aquis de la réputation, & qui se prennent aujourd'hui pour argent comptant par les trois-quarts & demi des Maçons.

Le F. Il paraît que la vérité est bien rare en Maçonnerie.

Le M. Il y a de certaines vérités qu'il faut conférer avec économie, & que tous les Maçons ne sont point faits pour connaître. Vous sâvez, Monsieur, que

*La chute bien souvent des plus puissans
Etats,*

*Ne vient que d'un secret quz l'on ne garde
pas.*

Le F. Oui, Mais je ne savais pas que vous saisiés des vers en parlant.

Le M. Oh, je les savais par cœur. Vous me supposés beaucoup trop de talent.

Le F. Mais enfin, pour conclusion, qui est-ce qui a donc eu le bonheur de bâtir l'édifice de la Franc-Maçonnerie?

Le M. La demande est un peu téméraire. Ne voudriés-vous pas trouver en un jour, ce que tant d'hommes cherchent depuis tant d'années...?

Le F. Il faut qu'ils ayent bien du

tems de reste. Et moi, je comptais que la chose ne souffrait point de difficulté.

Le M. Vous comptiez sans votre hôte.

Le F. C'est-à-dire que je m'en irai, sans savoir d'où est venue la Maçonnerie....?

Le M. Monsieur, quand vous serez Maçon vous-même, vous pourés parvenir à cette conaissance, si l'on n'y trouve point d'obstacles; & alors vous serés aussi circonspect à cet égard, que le sont ceux qui y sont parvenus.

Le F. Il faut donc absolument, pour cet effet, devenir Franc-Maçon?

Le M. De toute nécessité; car sans cela,

C'est vouloir de ses dens

Prendre la Lune dans sa course altière.

Nous-mêmes serions ignorans,

Sans le titre de Frère.

Le F. Puisque c'est un si profond mystère, il serait indiscret de vous faire plus d'instances pour l'apprendre; mais je crois qu'il n'en serait pas de même à l'égard des Souverains, lesquels sont en droit de connaître l'objet de toutes les associations établies dans leurs Etats.

Le M. Si les Puissances , à l'exemple de LOUIS XV , exigeaient qu'on leur révélât le secret de notre Société , les Maçons connaissent trop bien leurs devoirs pour se soustraire à l'obéissance qui leur est due , & il est certain que tout mystère disparaîtrait devant elles.

Le F. En ce cas, je patienterai d'ici à ce que je devienne Roi ou Maçon ; mais en attendant , je vais vous souhaiter le bon soir.

Le M. Absolument. . . ?

Le F. O , très-décidément , & même sans vous avoir parlé de différentes affaires que je m'étais proposé de vous communiquer aujourd'hui.

Le M. Je crois que la séance n'a pour cela pas été stérile.

Le F. Monsieur , il s'en faut que je m'en plaigne ; & grâce à vos lumières , je ne suis plus si neuf sur le fait de la Franche-Maçonnerie.

Le M. Mes lumières , Monsieur , ne font rien : vous avés contribué autant que moi aux frais de la soirée ; & si jamais vous êtes fait Maçon , vous verrez par vous-même que c'est une Société aussi agréable qu'elle est utile &

honête : alors vous vous joindrés à nous
pour dire :

*Tous de concert chantons
A l'honneur de nos Maîtres ;
A l'envi , célébrons
Les faits de leurs Ancêtres :
Que l'écho de leurs noms
Frape la terre & l'onde ,
Et que l'art des Maçons
Vole par tout le monde.*

FIN DE LA PREMIÈRE SOIRÉE.





SECONDE SOIRÉE,

LE FILOSOPHE. J'ACOURS, Monsieur, pour vous apprendre une nouvelle des plus intéressantes. On me mande aujourd'hui de Naples que le St. Père travaille à réformer nombre de monastères de l'un & de l'autre sexe, & qu'entre autres, il est beaucoup question d'abolir l'ordre des Bernardins, des Bénédictins & Prémontrés.

LE MAÇON. Ha, ha ! voilà du nouveau : & pensés-vous, Monsieur, que cela pourra avoir lieu ?

Le F. On m'assure qu'il va être convoqué un Concile à Vienne pour traiter de ces matières.

Le M. Pour ma part, je serais fâché de l'abolition de ces trois ordres ; ce sont pour la plupart des gens fort-honnêtes, & il s'y en trouve même qui ne sont pas fots.

Le F. Oui, & sur-tout chés les Bernardins, tous gens robustes & de bon appétit, qui feraient d'excellens guerriers.

Le M. Il est vrai qu'il ne sont point

endormis à la chasse, à la pêche ni aux jeux, & qu'ils sont sans cesse la guerre à la mélancolie & au scrupule: aussi voit-on toujours bonne compagnie chés eux, & tout le monde y est traité grandement.

Le F. On m'a même assuré que dans certaines provinces, ces MM. avaient des gouvernantes...?

Le M. Calomnie toute pure. A la vérité, les dames y sont bien reçues. Ils ont des blanchisseuses, des couturières assés drolettes; parce que ce sont des choses de première nécessité: mais toujours la plus grande décence, la plus grande honnêteté.

Le F. Ignore pourquoi l'on s'occupe à réformer des ordres si respectables; mais si aujourd'hui l'on y regarde de si près, c'est à mon avis, un mauvais augure pour la Confrérie Maçonique.

Le M. Quelle relation y a-t'il entre des ordres monastiques & l'ordre de la Maçonnerie? Les Maçons ne sont-ils pas des citoyens utiles à la société, qui contribuent chacun pour leur part aux besoins de l'Etat? Lui sont-ils à charge ou nuisibles? Sont-ils moins scrupuleux dans leur conduite que les autres hommes?... Eh bien pourquoi trou-

blerait-on leurs assemblées, & romprait-on le lien qui les unit ? Il me semble au-contraire qu'un ordre come celui de la Maçonnerie, ne peut être qu'utile à l'humanité.

Le F. Un ordre come celui de la Maçonnerie ?

Le M. Ou la Société des F. Maçons.

Le F. A la bonne heure ; car l'on est un peu difficile sur le choix des termes, sur-tout quand ils sont *qualificatifs*.

Le M. Vous voudriés donc dire, Monsieur, que le titre *d'ordre* ne convient point à la Maçonnerie ?

Le F. Je serais tenté de le croire : mais cependant la modestie si renommée parmi vos chers Frères, ne me permet pas de croire qu'ils se soient arrogé un nom qui ne soit à l'épreuve de la réflexion.

Le M. Toujours des difficultés scolastiques, des chicanes de procureur ; come si la modestie empêchait que l'on ne put s'appeler par son nom, lorsqu'il emporte quelque caractère distinctif.

Le F. Ce n'est pas là mon argument : mon doute s'arrête sur la légitimité du titre *d'ordre* que vous venés de substituer à la juste dénomination de *Société*.

Le M. Eh bien, Monsieur, ce titre,

ne vous en déplaît, est précisément celui qui est toujours en usage en Maçonnerie: il lui est dévolu par droit d'ancienneté, & l'habitude prévaut.

Le F. Mais vous savez, Monsieur, qu'un ordre est un corps dont la source est connue, les pratiques à découvert, les réglemens fixes, le but décidé, & l'utilité prouvée.

Le M. Voilà justement ce qui nous faut. La source de la Maçonnerie est connue de tous ceux qui se sont rendus dignes de la connaître; & cela peut suffire: ses pratiques sont à découvert à tous ceux qui peuvent en être témoins; & d'ailleurs, qui osera dire que les pratiques de tous les ordres soient à découvert....? Les réglemens de la Maçonnerie sont fixes, & l'on peut dire très-fixes, ou ils doivent être tels suivant l'institut, l'infraction de ses lois ne devant point être la mesure de leur stabilité; & d'ailleurs encore, les différens établissemens formés sous la dénomination d'un même corps, ne peuvent-ils pas, pour des raisons légitimes, enfreindre l'uniformité des réglemens, sans être déchus du titre d'ordre?... Le but est décidé; puisque c'est la réunion de gens honêtes sous

le même étendard, pour que l'amitié les porte à se prêter des secours & des agrémens mutuels. Enfin son utilité est prouvée, en ce que par l'apaisement de l'amusement, elle purifie le caractère des homes, qui au-lieu de s'adonner aux plaisirs ordinaires de la vie, négliger leurs devoirs, faire souffrir leurs familles, viennent goûter entre eux les douceurs de la paix, & apprendre à devenir meilleurs citoyens, meilleurs sujets & bons frères. Que d'anecdotes intéressantes, de secours donnés, de services rendus, d'inimitiés éteintes au seul titre de F. Maçon !

Le F. Voilà qui est à merveille ; mais tous les ordres en général, religieux, militaires, hospitaliers, ont des lois stables, permanentes, réfléchies, & scrupuleusement maintenues. En est-il de même de l'Art-Royal ?

Le M. Bien certainement, sauf les contraventions ; mais quel est l'ordre qui ne souffre point cette exception ?

Le F. Je m'en raporte à votre parole ; mais toujours est-il vrai qu'un ordre est un corps dont le crédit tire sa force de la protection directe du Souverain, des diplômes de confirmation, de la convention explicite entre les

E



Princes, d'avouer réciproquement tel ou tel établissement particulier, sous telle dénomination, à telles conditions, pour telle fin, & de lui accorder un degré de considération, qui soit la mesure de celle que devra le Public. Il n'est donc point d'ordre qui n'ait reçu immédiatement l'institution de son fondateur, ou n'ait obtenu postérieurement des rois, des patriarches, des papes, une règle absolue.

Le M. Je sais très-bien que le premier caractère d'un corps erigé sur le pié d'ordre, est l'émanation d'un pouvoir législatif, qui fonde ou qui autorise, ainsi que la détermination de lois précises pour la régie & le code des obligations. Mais tout cela se réduit à dire qu'un ordre ne peut être appelé tel, sans y être autorisé par quelque puissance souveraine. A la vérité, la Maçonnerie ne se prévaut point de cette autorité : elle ne revendique le mot d'ordre que parce que dès le berceau, elle a été soutenue & singulièrement favorisée des plus puissans Seigneurs de l'Allemagne, où elle a vu le jour pour la première fois ; & que de tout tems elle a été & est encore protégée par les rois de Prusse, de Suède, d'Ecosse,

d'Irlande, d'Angleterre, & de la plupart des grands Princes de l'Europe.

Le F. Mais enfin, tous les états de la vie ont un noviciat particulier, soit pour le civil, soit pour le moral: les ordres epluchent un peu la qualité des personnes; ou exige des preuves; le tableau des devoirs passé sous leurs yeux; & je ne crois pas que personne, avant de s'y faire agréer, ignore ni la nature du lien qu'il va prendre, ni l'objet des pratiques qu'il embrasse, ni l'espèce de lois auxquelles il va s'astreindre. Si Messieurs les Maçons peuvent justifier de toutes ces choses, je leur demande pardon de m'être erigé en censeur.

Le M. C'est beaucoup exiger d'un corps qui ne demande rien à personne; mais cependant il est possible de satisfaire à toutes ces conditions. D'abord, il y a une espèce de noviciat en Maçonnerie; car dans les tems primitifs il y avait une postulence triennale qui précédait l'admission dans l'Ordre, pendant lequel espace de tems il fallait être trouvé irréprochable; & si l'on a mitigé cette ancienne rigueur, on en a toujours conservé l'équivalent. — Les Maçons examinent aussi les qualités des aspi-

rans , mais plus particulièrement celles du cœur. Au surplus , cette exigence n'est pas si générale ; car un Savetier est fait chartreux aussi bien que M. le Baron ; & une bourse plus ou moins pesante , forme la dose des qualités qu'il faut pour entrer dans la plupart des ordres. — Le tableau des devoirs passe aussi sous les yeux du postulant ; puisqu'il fait d'avance que ces devoirs consistent dans la pratique de la vertu & de la charité , dans un attachement inviolable à tous les Frères , & dans la docilité & l'obéissance pour toutes les choses honêtes qui lui seront prescrites & qui ne sauraient le gêner en aucune façon. Il n'ignore pas non plus la nature du lien qu'il va prendre ; puisqu'il sait que c'est celui de l'amitié & de la parfaite union. Il connaît aussi l'objet des pratiques qu'il embrasse ; puisqu'il sait qu'elles ont pour but de réunir des homes sages dans le sein de l'égalité , & de les récréer d'une manière utile , agréable & décente. Quant aux lois auxquelles il va s'astreindre , elles ne sont autres que celles qu'exige la fraternité , & celles qui concernent les réglemens pour la police & le bon ordre des assemblées. Ainsi , Monsieur ,

laissés-nous jouir paisiblement du titre d'ordre.

Le F. Il y aurait beaucoup à redire à toutes ces raisons ; mais pour ne point vétiler , je me bornerai à dire que dans chaque ordre l'on exige des preuves : le Chevalier de Malte , par exemple , est examiné sur ses ancêtres , on essaie son courage & la force de son tempérament ; le père de la Trappe & la sœur capucine , sont également éprouvés sur l'obéissance , la piété , la résignation , l'exactitude , &c. avant d'être admis ; enfin point d'ordre sans épreuves : voilà encore ce qui confute l'invalidité & l'ilégitimité de la prétention du soi-disant ordre.

Le M. Les grands mots ne disent pas toujours de grandes choses ; & dans le fond , que ce soit abus , que ce soit usage , ce titre est acquis aux Maçons par droit d'ancienneté ; & pour toutes les raisons que j'ai dites maintes fois , & nonobstant clameur de haro & charte normande , leur Société s'appellera par dessus le marché , *Ordre Royal de la Franc-Maçonerie* ; car s'il ne faut plus que des épreuves & des cérémonies extérieures pour homologuer cette qualification , notre procès est gagné sans appel.

Le F. Elles doivent être comiques ces épreuves. Ne faut-il pas être de la race de David, pour entrer dans votre Ordre Royal ?

Le M. Non, mais il y a des siècles qu'il falait être gentil-homme pour y être admis : & pourquoi prétendre que nos épreuves sont comiques, puisque vous n'y avés jamais passé ? Il pourrait bien se faire cependant qu'il y en eut de ridicules dans la gradation de la Maçonnerie ; il est certain que quantité de Maîtres les rendent telles, parce que dérogeant à l'institut, ils suivent les règles de leurs caprices & de leur fantaisie bizarre : mais excepté cela, les épreuves que l'on subit en Maçonnerie, ne sont pas plus singulières que celles des autres ordres. On essaye l'esprit, l'humour, le caractère, les sentimens, la discrétion & la vertu de ceux qui se présentent : je n'aperçois rien de comique dans ces procédés ; au contraire, rien de plus sérieux ni de plus raisonnable, si le tout est administré avec la sagesse & l'exactitude qui sont dues.

Le F. Quant à cela, je suis obligé de m'en tenir à votre décision ; mais pour ce qui regarde les cérémonies qui se pratiquent dans l'intérieur de vos apar-

temens, l'histoire raporte qu'elles tiennent un peu de la pantalonade, que l'on epouvante les pauvres aveugles, & que les Maçons, en général, s'occupent à des amusemens frivoles, burlesques & découfus. Je vous fais des excuses, Monsieur, d'être si malhonête; mais vous voudrés bien avoir un peu d'indulgence pour ma trop grande franchise.

Le M. Monsieur, vous êtes tout excusé; l'erreur où vous êtes parle en votre faveur: mais enfin pourquoi toujours vouloir critiquer ce qui concerne la Maçonerie? Serait-ce un effet de la curiosité qui ne pouvant être satisfaite, se dédomage en donnant des ridicules à ce qui porte l'empreinte du mystère?... On serait en droit de le penser; car le cérémonial Maçonique ne me parait pas plus risible ni plus frivole que celui qui s'observe dans tous les cas de la vie civile. D'abord l'on ne peut pas disconvenir que l'appareil ne soit nécessaire pour une installation quelconque; puisque les choses tirent leur lustre, en plus grande partie, des formes extérieures qui les accompagnent, & qui servent à les rendre plus augustes, plus mémorables,

plus méritoires : retranche-t'on les cérémonies , la chose perd la moitié de son prix ; elle devient froide , monotone , languissante. Le novice , à la prise d'habit , ira tout simplement faire vœu au pied de l'autel , & après sa prestation de serment , il s'en retournera fort tranquillement dans sa cellule. Un autre est nommé chevalier de St. Michel ; eh bien , il restera dans le fond de sa province , s'achètera une croix avec une aune de ruban , & tout sera dit. Faut-il un pape ; on va l'élire aujourd'hui ; demain il ira mettre la tiare sur sa tête & commandera à toute la chrétienté. Veut on créer un parlement ; on nommera les membres ; ils se rendront au lieu de la résidence ; & à la première convocation , ils entameront un procès ; & adieu la pompe , adieu le cérémonial. Vous voyez donc bien , Monsieur , que si l'on dépouillait les choses de tout ce qui frappe les sens , elles deviendraient beaucoup moins conséquentes & authentiques.

Le F. Je n'ai jamais dit le contraire ; mais tout cela ne détruit point les idées plaisantes que l'on attache communément aux cérémonies de votre mystérieuse Société.

Le M. Hé, qu'importe l'opinion d'autrui ? Pourquoi donc nos cérémonies seraient-elles plus plaisantes que celles des autres ordres ? A y prendre garde , elles sont bien plus raisonnables ; puisqu'elles sont toutes emblématiques ; tandis que les autres ne sont que des formalités qui ne s'observent purement & simplement que pour donner un *decorum* à la chose principale , & qui en elles-mêmes sont vides de sens. Soyons de bonne foi ; le costume & la liturgie des anciens sont-ils moins judicieux que les nôtres ? Cependant aujourd'hui cela nous paraît ridicule..... Aprofondissons les choses : entrons dans la Sinagogue des Juifs ; assistons au couronnement des rois , à l'admission dans les ordres ; examinons toutes les pratiques religieuses ; suivons les enterremens , les processions , les cérémonies publiques ; & voyons ce que toutes ces choses sont en elles-mêmes , & si ce n'est pas l'opinion & l'habitude qui nous en cachent le ridicule , en nous les faisant envisager come très-sensées & même indispensables. Mais sans aller si loin pour rencontrer des cérémonies bouffones & futiles , entrons seulement au bal , examinons avec quelle gravité

on danse un mènuet, avec quelle efronterie on danse une contredanse, avec quelle extase & quelle folie on danse une allemande; & disons qu'il faut que des êtres raisonnables soient bien légers, pour que le trémouffement d'une corde de violon les fasse sauter jusqu'au plafond. Enfin, si nous y prenons garde, nous faisons à chaque instant les cérémonies les plus comiques; come de porter la main au chapeau, rendre le bras long du corps, & se courber jusqu'à terre, en traînant le pié droit derrière le gauche; & le tout pour se donner le bon jour. Or, je vous demande, Monsieur, si toutes les cérémonies du monde, mises sur la balance de la raison, présentent deux gros de bon sens, & si indépendamment des idées que le préjugé y atache, il en est de plus ridicules les unes que les autres? D'après cela jugeons si celles qui se pratiquent dans nos Loges, & qui sont toutes allégoriques, sont plus burlesques que celles de tous les états imaginables.

Le F. L'épître était de longue haleine. Voilà come chacun prêche pour sa paroisse, & vous, Monsieur, vous avez toujours raison: mais l'on ne m'ottera pas de l'esprit qu'à la réception des aspirans, il se passe des procédés

enfantesques, & que vous leur faites des charges & des peurs terribles.

Le M. Des peurs terribles....! Eh qui, je vous prie, vous a imbu de ces faux principes?

Le F. Oh, je les tiens de bonne part; je les tiens de quelqu'un à qui l'on en a tant fait, qu'il n'est jamais rentré en Loge depuis la première fois.

Le M. Mal à propos, tant d'une part que de l'autre; car tel qui voudrait se faire Cordelier, serait inconséquent s'il renonçait à sa vocation, sous prétexte qu'il connaîtrait un de ces couvens où les moines seroient adonnés au vin, & convertiroient des pénitentes dans leurs chambres. D'un autre côté, si l'on a effrayé le récipiendaire, l'on a eu grand tort; parce que cela ne doit jamais se faire, & que c'est aller contre les vrais principes de la Maçonnerie. Si l'on a comis des enfantillages, on a eu également tort; & cela n'a pu être fait que par des homes qui étant mal instruits, n'aportent pas toute la circonspection & la prudence qu'exige un lieu aussi respectable que celui d'une Loge; car,

Par la tranquille innocence

Ce séjour est habité;

E vj

Du poison de la licence

Jamais il n'est infecté ;

Et c'est toujours la décence

Qui règle la volupté.

Le F. Mais puisque c'est un sanctuaire si auguste & si vénérable , pourquoi les Maçons , pour exprimer ce lieu , ont-ils été choisir le mot de *Loge* qui , comme vous le savez très-bien , Monsieur , a dans notre langue des synonymes si singuliers & si peu dignes du respect qui est dû aux Loges Maçones ?

Le M. Le nom ne fait rien à la chose. Toute société de personnes qui vivent collectivement sous les mêmes lois , doit avoir un mot distinctif & significatif , pour déterminer le lieu de réunion & l'atelier des ouvriers. Les F. Maçons occupés aux représentations allégoriques de leur instruit , dans des séances régulièrement dirigées par un chef & des officiers adjoints , pour les objets de détail , ont également adopté un nom : leurs assemblées s'appellent *Loge* , & c'est une convention reçue dans tous les pays , & exprimée par toutes les langues.

Le F. J'en suis charmé pour eux ; car si cette habitude n'était avouée qu'en France , elle occasionerait trop de plai-

santeries. Le génie de la nation n'échappe guère les textes qui peuvent faire jouer à l'équivoque, en saisissant le ridicule & les similitudes.

Le M. Je fais bien que le mot de *Loge* a des significations imensément : il est synonyme avec hute, cabane, chaumine, cahute, &c. ; il sert aux laboureurs, aux bergers, aux oiseleurs, aux chasseurs ; il s'emploie encore dans les salles de spectacles, dans les ménageries d'animaux, & dans mille circonstances.

Le F. Il va même jusqu'à signifier les cabinets des visionnaires, ces petits rendés-vous aux petites-maisons.

Le M. Eh bien oui ; là où l'on fait des pensions aux pauvres d'esprit.

Le F. Juste, Monsieur ; vous y êtes : mais malheureusement l'on n'en fait pas à tous ceux qui sont araqués de cette maladie.

Le M. Non ; car je conais dans mon voisinage quelqu'un de votre taille qui aurait bien besoin de ce secours.

Le F. Je doute qu'il y entre de sitôt ; car l'on assure que les Maçons y occupent tant de places, à maçonner, réparer, réédifier, qu'on a de la peine aujourd'hui à y obtenir une retraite honorable.

Le M. Monsieur, étant si instruit de ces détails, on croirait que vous y avés été chef d'atelier.

Le F. Ho ! je n'ai pas encore passé maître : cette qualité, Monsieur, vous appartient de droit.

Le M. Le plus raisonnable cède ; en conséquence, Monsieur, je vous ramène à notre *Loge* pour remettre ce qui pourrait être dérangé ; & je dis que ce mot signifiait, dans son principe, logis, logement, demeure, domicile, maison, résidence, habitation, &c. ; & que les F. Maçons l'ont apparemment adopté, parce que leurs premières congrégations se faisaient sans-doute dans le logement du chef qui présidait & que l'on s'était choisi.

Le F. Cela pourrait bien être. Les langues vivantes sont sujettes à des vicissitudes singulières. Tous les jours des mots perdent de leurs idées primitives, pour en acquérir de nouvelles, & souvent de toutes contradictoires. *Manant* signifiait autrefois, en stile de cour, un bourgeois de village ; aujourd'hui c'est une injure : *Tiran* était un nom de qualité ; il est devenu un titre odieux : d'autres enfin qui à présent sont du stile poli, se donnaient anciennement pour des sottises.

Le M. Rien de plus vrai ; mais outre cela, on peut encore penser que les Maçons ont pris le nom de *Loge* par une suite de relations avec le Temple de Jérusalem, autour duquel régnaient plusieurs salles, plusieurs galeries, qui servaient de logemens : & come ces emplacements s'apelaient, dans la langue originaire, d'un nom qui revient à celui de *Loge* dans la nôtre, ils l'ont pris pour exprimer le lieu de leurs assemblées, ce lieu pur & lumineux, à jamais inaccessible aux profanes.

Le F. Ho, ho !... est-ce ainsi, Monsieur, que vous nous intitulez ?

Le M. Oui, Monsieur, c'est ainsi que nous apelons tous ceux qui ne sont pas envoyés de la part de St. Jean.

Le F. De la part de St. Jean... ?

Le M. Tous ceux qui n'ont pas reçu la lumière dans le lieu fort.

Le F. J'ai beau ecouter, je n'y entens rien : mais je présume que vous qualifiés ainsi tous les Maçons de pratique... ?

Le M. Et ceux qui se promènent dans le parvis, devant l'escalier en forme de vis.

Le F. Que je suis fâché de ne pas avoir appris l'Architecture ! Malheureux-

fement je ne fais que le nom des 5 ordres ; & voici qui m'a tout l'air d'être du *composite*.

Le M. Point-du-tout, Monsieur ; ce n'est que de l'ordre J , avec des chapiteaux ornés de fleurs-de-lis & de pommes de grenade.

Le F. Hébreu tout pur. Je vois bien qu'il faut avoir reçu la lumière , pour entendre quelque chose à ce jargon.

Le M. Monsieur , vous avés beau dire ; vous n'en êtes pas moins un profane , ainsi que tous ceux qui ne sont pas initiés à nos mystères.

Le F. Ha , ha... ; c'est donc à dire que tout ce qui n'a pas l'honneur d'être F. Maçon , est impur , est profane ? ... Mais croyés-vous , Monsieur , que l'ivraie ne croit pas aussi bien dans les campagnes de Jérusalem come dans le champ de Samarie.

Le M. Aussi , cet adjectif s'adresse-r'il également à tous les Maçons qui , par ignorance ou inconduite , profanent l'enceinte de nos travaux ; car cessant d'être homes de bien , ils cessent d'être Maçons.

Le F. Mais savés-vous , Monsieur , que cette épithète est injurieuse , & qu'il n'y a que l'Eglise qui a le droit de prononcer des anatèmes,

Le M. Il fallait cependant vous donner un nom distinctif : par celui de *profane* que nos ancêtres ont choisi , nous ne prétendons point vous anathématiser ; nous n'y atachons que la seule idée d'exclusion. D'ailleurs, tous les peuples n'ont-ils pas un terme propre , pour caractériser les nations leurs antagonistes ? N'apelait-on pas *gentil* tout ce qui n'était pas Juif ? N'apelons-nous pas *payens* , Socrate , Cicéron , Virgile ? Toutes les religions ne taxent-elles pas d'*infidèles* ceux qui ne sont point de leur croyance ? Et même dans Rome , tout ce qui ne baise point la pantoufle du Pape , ne passe-t'il pas pour *hérétique*.

Le F. Il n'y a cependant pas là grand mystère. . . .

Le M. Toujours est-il vrai qu'en tout pays , en toute société qui craint ce qui ne tient point à elle , il faut une expression décidée pour noter ceux qui lui sont étrangers. Un home qui s'applique , a besoin de se recueillir dans le silence & la paix : tout ce qui trouble l'attention , l'étude du savant , du sage ou du philosophe , souille , profane le sanctuaire de la science.

Le F. A tout cela je ne vois que de

l'entousiasme ; il vous faisait un mot pour l'exprimer ; vous avés choisi celui de *profane* , soit : mais il m'aurait paru plus charitable de nous assigner un attribut moins foudroyant , plus canonique. Ce n'est pas que je prétende brusquement au titre de Frère ; il n'est dû qu'à des Maçons , à des homes *sacrés* par leur sagesse & la rectitude de leurs amusemens.

Le M. Vous ne sauriés mieux dire ; car en effet ,

*Jusques sur nos plaisirs
De la vertu nous appliquons l'Equière ;
Et l'art de régler ses desirs
Donne le nom de Frère.*

Le F. Que le nombre en serait petit , si le poëte était véridique ! Aussi me paraît-il que les vers sont *libres* , ou que ce sont des vers *négligés*.

Le M. Il semblerait , Monsieur , que vous êtes jaloux du titre que nous portons.... ?

Le F. A Dieu ne plaise.... ! Cela sent trop la moinerie.... , la crasse du froc.

Le M. Il est vrai que le nom de *Frère* a bien moisi dans les cloîtres , où il se morfond dans les corridors , & n'y est presque plus qu'en peinture.

Le F. Sans doute que les originaux en sont dans vos Loges...?

Le M. Hé, Monsieur, vous n'y êtes jamais entré....

Le F. Non : mais je crois que je rirais bien d'entendre résonner depuis l'*Orient* jusqu'à l'*Occident*, le mot de *FRATRE* ; car dans le profane cela a un certain ton trivial, & en bonne conscience, cela sent toujours un peu le relent, la cotte, le capuchon, la besace, je ne fais quoi...

Le M. Encore un coup, ce n'est pas dans le monachisme qu'il faut chercher la vraie signification du mot de *Frère* ; il n'y est presque plus qu'un titre de servitude, de bassesse & de dépendance : mais en Maçonerie, où l'orgueil des rangs, la prétention des charges, & la distinction des classes, sont anéantis, ce reste précieux des premiers titres de l'humanité, y conserve encore sa même force, ses mêmes attraits, ses mêmes conséquences.

Le F. Je vois bien qu'il n'y a que les Francs-Maçons qui sachent bien définir ce terme, lui rendre son énergie, & le remettre en vigueur.

Le M. Je ne veux pas soutenir qu'ils soient tous exactement fidèles à tout

ce que ce mot leur impose ; & même dans les plus étroits liens de la consanguinité , cette expression , hélas ! n'est pas toujours le témoignage de l'attachement : les bons Maçons seuls semblent en bien connaître les droits , la valeur & les devoirs.

Le F. A cela il ne manque plus que la pratique , ou je me tromperais fort.

Le M. Chés les vrais Maçons elle précède toujours la théorie : pour eux le nom de *Frère* est en même tems le symbole & la conséquence du juste niveau qu'ils ont établi , & une leçon continue de leurs obligations respectives : chés eux il signifie une liaison plus puissante que la parenté , une intimité plus forte que l'amitié , un lien plus précieux que l'alliance la plus solennelle , une confraternité plus durable que les contrats les plus authentiques , un pacte plus solide & aussi sacré que la sanction des Lois.

Le F. En vérité , Monsieur , vous aviez bien raison de nous appeler *profanes* : nous ne sommes en effet , que des Samaritains , des Pharisiens , des Publicains , des Saducéens , en comparaison du peuple Maçonique , de ce peuple d'élection ; Je vois maintenant dans la

divine perfection que le dépôt du titre sacré de *Frère*, s'est conservé chés vous dans toute sa pureté, dans son ancien éclat, & je me garderai bien d'en rire dorénavant lorsqu'il en fera question.

Le M. Si le nom de *Frère*, hors de la parenté & du ton monacal, a quelque chose de risible, cela ne fait point honneur à l'humanité, Enfans d'une mère commune, tous les hommes sont frères entre eux, c'est le vœu de la nature : mais comme ce titre porte avec lui une idée de candeur, d'amitié, de franchise ; & que l'on est si habitué à la dissimulation, à l'aféterie, au déguisement, on ne s'imagine pas qu'il y a des hommes qui s'entre-apellent *Frères* avec sincérité ; & voilà peut-être ce qui mal-à-propos occasionne la dérision. Mais n'importe, les F. Maçons se décoreront toujours de ce titre, c'est celui dont ils usent journellement entre eux, tout autre nom est méconu, toute autre qualification interdite & même punie ; & si leur cœur n'est pas toujours pénétré de tout ce que ce mot renferme, au-moins, dans leurs principes, il signifie amitié, union, zèle, secours, égalité, & il indique que les Maçons cherchent à s'unir

par tout ce qu'il y a de plus vif & de plus naturel.

Le F. Il est vrai, la douceur qui est attachée au titre dont les Maçons s'honnorent, porte invinciblement dans les âmes la sensation d'une amitié tendre; & il faut convenir que de ceux à qui nous appartenons par les liens du sang, personne, après les auteurs de nos jours, n'a de droits plus légitimes à notre affection que des frères: aussi comencé-je à m'acoutumer à ce nom.

Le M. Le choix en est d'autant plus juste, que tous les homes étant paitris d'un même limon & rameaux d'une même tige, étaient & sont effectivement frères: la religion depuis les a encore només tels; elle s'accorde donc avec la nature pour établir cette consanguinité. Les Maçons secondent l'une & l'autre en l'établissant entre eux; & mieux que qui que ce soit, ils en ont aperçu le rapport & le prix, puisqu'ils ont l'amitié & une égalité parfaite sont la base de leur union.

Le F. Mais par cette parfaite égalité, vous confondriez tous les rangs?

Le M. En effet, Monsieur, les faveurs de la fortune, les présens du hasard, les distinctions du sort, n'ay

tèrent point le niveau qui subsiste parmi nous. Le riche n'a point d'ascendant sur le pauvre, le noble sur le plébéien ; le Prince n'exige de respect & d'hommage, qu'autant qu'il en rend ; le savant est égal à l'ignorant ; & le docteur de Sorbone n'est pas assés fat de croire, qu'un amas de distinctions scolastiques & la lecture de Somes, lui donnent la supériorité sur un commerçant qui enrichit sa patrie. Enfin, Monsieur,

*Des titres la froide chimère
Chés nous le cède au nom de Frère.*

Le F. Comment ! la Noblesse, le Clergé, le Tiers-Etat ; tout serait pêle-mêle... ?

Le M. Tous ces mots disparaissent en Loge ; l'homme y quite les livrées de l'orgueil, les distinctions du hasard, les parures de la fortune : la vertu seule sert d'ornement ; & encore un coup,

*Une parfaite égalité
Est le sceau de nos mystères :
Une parfaite égalité
Fait notre félicité.*

Le F. Je suis le très-humble serviteur de votre félicité : on peut être frères à meilleur compte, & sans

faire un salmigondis pareil de tous les états.

Le M. Il est pourtant indubitable qu'il n'y a point d'amitié sincère ni de bonheur accompli, où règne l'inégalité des conditions, qui engendre nécessairement la gêne & la contrainte : un subalterne n'est pas libre avec ses chefs ; il n'est content qu'avec ses égaux. Or, les Maçons cherchant à s'unir de la manière la plus étroite & la moins équivoque, ils ne pouvaient mieux s'y prendre qu'en se rapprochant de l'état de nature, & qu'en établissant entre eux le principe de l'égalité & de la liberté, qui sont la pierre angulaire de leur association.

Le F. Mais en secondant les intentions de la nature, si toutefois l'égalité & la liberté sont de l'essence de l'homme, ce qui est encore un problème pour bien du monde ; si, dis-je, vous vous conformés à ses lois, vous enfreignez celles de la Société, lesquelles exigent la subordination & l'obéissance.

Le M. Ho, ho, Monsieur, voilà ce qu'il se nome vulgairement, une fausse réchaufée. Il y a long-tems que cette difficulté est coulée à fond. Bien des gens

gens ont bâti des systèmes par raport à ce principe d'égalité & de liberté établi entre nous ; bien des gens en ont interjetté apel come d'abus , en prêtant aux Maçons les intentions les plus séditieuses , les plus contraires à leurs engagemens & à leurs vœux patriotiques. On a voulu insinuer d'un ton emphatique & persuasif , que cette égalité adoptée come principe en Maçonnerie , était un mauvais présage pour les Etats ; & l'on a imaginé que nous fomentions le projet le plus monstrueux , le plus gigantesque & le plus chimérique ; celui de détroner les rois , d'excommunier les papes , de bouleverser les empires , & d'envahir l'univers entier.

Le F. Les pauvres Maçons... , que de guerres ils ont à soutenir ! Chacun leur intente des procès criminels ; & en vérité , il faut avoir un courage de fer pour résister aux atakes du profane.

Le M. En vain la calomnie
Cherche à nous ataquier ;
Des efforts de l'envie
Q'ayons-nous à risquer ?

Beauté, Force, Sagesse ,
Voilà les traits vainqueurs ,
Dont nous pourons sans cesse
Repousser leurs fureurs.

Le F. Voilà aussi qui irait bien sur
l'air : *Dans les gardes françaises...* Mais,
je vous prie , qu'entendez-vous par
ces trois traits vainqueurs ? ... La sa-
gesse, la beauté ne me semblent pas
être d'un caractère fort-belliqueux.

Le M. Il ne faut pas prendre ces cho-
ses au pié de la lettre. Sagesse , Force
& Beauté , sont les termes sacramen-
taux de l'Ordre.

Le F. Sacramentaux !...

Le M. C'est-à-dire , que ce sont les
trois pivots, les trois grands piliers qui
soutiennent ce Temple respecté par les
sages, les passions, les préjugés ; ce
Temple de la Maçonnerie sublime.

Le F. Ha ! ha ! ha ! Si vous repoussés
l'envie à coups de pilier, elle aura peine
à prévaloir.

Le M. En effet ; tant que la hiérar-
chie harmonique sera soutenue par la
Force, instruite par la Sagesse , & ornée
par la Beauté ; tant que nous entre-
prendrons avec Force tout ce qui con-
duit au bien, que nous nous condui-

rons avec Sagesse dans toutes les actions de la vie, la Beauté de l'Art-Royal sera invulnérable aux traits de l'envie & de la critique.

Le F. C'est un peu trop métaphisique pour moi ; je n'aime pas les mets si épicés : j'entendrais mieux le principe de l'égalité & de la liberté ; & pour y revenir, je ne vous le cacherai point, ce principe me paraîtrait un peu préjudiciable à l'autorité des Souverains.

Le M. Hé ! quel remords de conscience vous prend... ! N'êtes-vous pas déjà dans les transes pour les Potentats ?

Le F. Oh, je n'ai nulle appréhension à cet égard ; j'ai voulu plaisanter : mais toujours est-il convenable de réfuter des conjectures, qui toutes extravagantes qu'elles soient en elles-mêmes, ne laissent pas que d'ébranler quelquefois les esprits faibles, ou incapables de tirer de justes conséquences des choses.

Le M. Ces soupçons de mauvais dessein contre les Puissances, se réfutent assez d'eux-mêmes par leur atrocité. Aujourd'hui il n'y a point d'homme de bon-sens qui oserait insister davantage sur des soupçons si odieux : la conduite universelle de l'Ordre, & celle de tant de personnes respectables qui s'y trou-

vent initiées , sont des considérations plus que suffisantes , pour fermer la bouche à la calomnie : & voilà come s'exprime la Déesse Maçone au sujet de notre principe.

*LIBERTÉ qui n'a rien d'une injuste licence,
Qui des Rois & des Dieux fait respecter les droits;
Mon règne a consacré la juste dépendance,
Qu'impose le pouvoir & des Dieux & des Rois.*

Le F. C'est un peu mieux rimé qu'à l'ordinaire ; mais sans vouloir vous faire un crime de votre système d'égalité , je trouverai toujours baroque de confondre , en Maçonerie , toutes les conditions dans ce cahos de fraternité.

Le M. Vous nous faites bien de la grâce , Monsieur , de ne pas nous faire un crime de notre maxime : les Théologiens ne sont pas si indulgens à notre égard.

Le F. Comment ! vous avés aussi des démêlés avec ces Messieurs. . . ?

Le M. Oh ! des subtilités inextricables. Il y a toujours eu , disent-ils , come il y aura toujours , différens états , différentes conditions : le genre

humain a toujours été composé de grands & de petits, de riches & de pauvres, de maitres & de serviteurs, de princes & de sujets, de libres & d'esclaves, d'heureux & de malheureux : & établir un système d'égalité, c'est nier le péché originel & les chatimens.

Le F. Parbleu ! je ne m'attendais guère à ce début... Sont-ce-là les subtilités en question ?

Le M. Ne voudriés-vous pas les apeler une balourdise ?

Le F. Non ; mais un argument *in Baroco*.

Le M. A la vérité, je ne vois pas qu'il y ait grande connexion entre la pomme d'Adam & l'égalité Maçonnique. Mais comment pouvoir nier les chatimens que nous a attirés la défobéissance du premier homme ? La sentence que l'Eternel a prononcée, ne s'accomplit-elle pas sur chacun de nous ? *In sudore vultus tui. . . TU MANGERAS TON PAIN A LA SUEUR DE TON FRONT.*

Le F. Mais il y aurait une chose fort-simple à répondre à cela. Le Seigneur ne nous a-t'il pas dit : *Si vous ne devenés petits comé des enfans, vous n'en-*

Arrêts point dans le royaume des cieux...
 Hé bien , votre principe d'égalité n'est-il pas conforme à ce conseil divin ? Cette égalité n'abaisse-t-elle pas les titres & les honneurs ? ne détruit-elle pas le prestige des rangs , en ramenant les homes sous les lois du niveau & de l'humilité ?

Le M. En ce cas , je m'écrie avec le Profète Roi : *Filii hominum* , enfans de ténèbres , *usque quod gravi corde* ? jusqu'à quand notre établissement vous fera-t-il peine ? *Ut quid diligitis vanitatem* ? pourquoi aimez-vous à nous acabler de vains sophismes ? & *quæritis mendacium* ? & courés-vous après le mensonge & l'iniquité , pour noircir notre innocence ? — Enfin quel serait l'intolérant assés bourru , pour condamner les maximes de notre Déesse , qui parlant de ses enfans , dit avec un noble enthousiasme :

Au tumulte des Cours Ils préfèrent mes fêtes.

C'est ici que l'on voit les plus superbes sêtes,

Déposer leurs grands noms aux pîs de mes autels ;

Et malgré la fierté qu'inspire la fortune,

*Ses favoris rangés sous une loi commune,
Donner le nom de Frère au moindre des
mortels.*

Le F. Ce précepte est trop évangelique, pour mériter la censure.

Le M. Et d'ailleurs, quel inconvénient y a-t-il que ce principe d'égalité subsiste parmi nous ? Des homes de différens étages qui veulent se voir en société, ne leur est-il pas libre de s'imposer cette loi, en se mettant à l'unisson de tout le monde ?

Le F. Je ne vois pas que cela répugne aux lois civiles.

Le M. D'autant moins encore, que cet esprit d'égalité n'est admis que dans nos Loges, & que passé l'enceinte de nos assemblées, tout rentre dans sa sphère, chacun reprend les livrées de sa condition, toute égalité est abolie, & nul Maçon ne cherche à s'en prévaloir.

Le F. Hé, Monsieur, que ne parliez-vous plutôt de cette distinction ? il y a long-tems que vous auriez fait cesser toute alarme.

Le M. Je ne croyais pas qu'on put l'entendre autrement. Voici une anecdote à ce sujet qui répond bien à cette distinction. Un Président du Parle-

ment de Metz , montant un jour les degrés du palais , fut abordé par un client qui s'était trouvé avec lui différentes fois en Loge , & qui lui dit : « Mon Frère , je vous prie d'a-
 » voir égard à ma cause qui se plaide
 » aujourd'hui , & de me juger favorable-
 » ment. — Je vous rendrai justice , ré-
 » pondit avec bonté le Président ; mais
 » souvenez-vous qu'en Loge je suis vo-
 » tre Frère , & qu'ici je deviens vo-
 » tre juge ».

Le F. O. , que j'aime ces juges ! On a bien raison de dire que la rareté des choses en augmente le prix.

Le M. Mais au fait , y aurait-il du bon-sens de vouloir prétendre à une parfaite égalité dans l'état civil ? Elle ne peut être tout-au plus qu'accidentelle & momentanée ; & la nature humaine , ainsi que le système du monde entier , contredisent visiblement à la possibilité d'une telle prétention. Notre Ordre fait , à la vérité , des grands & des petits autant de Frères ; il rapproche les uns des autres , mais sans confondre , dans le civil , ni bien ni rang : en quoi il a su éviter l'écueil dans lequel sont tombés quelques chrétiens des derniers siècles , qui ont prétendu éta-

blir une communauté de biens entre tous les homes , ou au-moins entre tous ceux de leur sentiment ; chose absolument impraticable , si leur corps devenait nombreux. Mais des gens peu réfléchis ou mal intentionés , qui savaient ou ne voulaient pas savoir comment il falait entendre notre principe , l'ont interprété malignement , & ont prétendu que nous couvions le projet archi-fou d'introduire une licence & une indépendance universelle. ... Non , Monsieur , notre principe d'égalité a des bornes ; hors des Loges tout Maçon respecte & révère les droits & l'autorité de chacun : mais dans l'intérieur de nos Temples , cette égalité précieuse est illimitée ; elle est le ciment solide de notre union , & la base inébranlable de tout l'édifice.

Oui ,

Nous sommes sans entraves ;

Ici le Prince admis

Ne trouve point d'esclaves ,

Mais bien de vrais amis :

Il doit à notre cœur ,

Et rien à la grandeur.

Où est le crime ? où est le péché ?

Le F. Oh ! Messieurs , je vous absous

de bon cœur. Je sens très-bien que votre principe d'égalité ne signifie pas une égalité de principe , mais une égalité de convention , & qui n'est étayée qu'en Loge. Cependant... vous admettez des Chefs , des Maîtres ; vous créez des charges , des emplois , des dignités : tout cela s'accorde-t'il bien avec votre inaltérable niveau. Eh quoi ! il y a en Maçonnerie différens degrés de connaissance ; il y a des grades ; par conséquent des titres plus ou moins distinctifs. Or , point de titre sans prérogative , point de prérogative sans disparité ; point de disparité sans préférence , point de préférence sans honneur , point d'honneur sans condescendance , & point de condescendance sans inégalité.

Le M. La série n'est pas mathématiquement juste : mais vous voudriez conclure , sans doute , que nous sommes en contradiction avec nous-mêmes...

Le F. Pas tout-à-fait en contradiction ; mais je pense que quoique l'on puisse concilier vos principes avec ce que je viens de dire , il reste toujours une petite nuance de disproportion qui fait pancher le niveau , en le faisant sortir de son à-plomb.

Le M. A tout cela on pourrait répondre, que, lorsque nous disons que tous les homes sont egaux dans nos ateliers, nous entendons que tous les rangs, toutes les dignités, sont oubliés & méconus, & qu'il n'y règne d'autres titres ni d'autre prééminence que celle qu'accordent les différens grades Maçonniques : par ce moyen notre égalité ne serait toujours lésée dans aucun de ses droits. Mais indépendamment de cette considération, l'on peut dire que notre Ordre, quoique théocratique, reconait des chefs visibles sur la terre ; mais dont la dépendance volontaire est aussi libre qu'elle est agréable. ... Nos assemblées sont toujours anarchiques. Les membres qui officient, come *primi inter pares*, agissant au nom & du consentement de tous, & n'étant que les représentans d'une volonté libre & unanime, ne peuvent vouloir que ce qui est du gré de chacun ; & en conséquence, leur autorité n'a rien qui gêne. D'ailleurs, ces officiers, ce ne sont point des ordres qu'ils donnent mais des avertissemens ; & l'on ne s'y conforme, que parce que soi-même l'on en établit la loi ; le sentiment seul devant contenir dans des règles qui

sont aussi de pur sentiment, des hommes liés en effet & subordonnés, mais qui ne sont liés & subordonnés que par le sentiment lui-même. Cela ne peut donc porter aucun échec à notre égalité ni à notre liberté, qui conservant toute la plénitude de leurs privilèges, cimenteront à jamais notre union & notre force.

Le F. P'appelle tout cela, abuser du privilège des Théologiens.

Le M. Est-ce que j'embrouille les matières ?

Le F. Je ne dis pas cela.

Le M. Est-ce que je cite de longs passages ?

Le F. Je ne dis pas cela.

Le M. Eh bien, Monsieur, heureux encore si sans trop de soin, je suis un peu raisonnable & intelligible.

Le F. J'entens assez bien tout ce que vous voulés dire ; mais cependant, plus j'y réfléchis, moins je me familiarise avec l'idée de ce mélange monstrueux de toutes les conditions, avec ce dédale tortueux ; où votre égalité maçonnique engloutit la noblesse & la roture, le sceptre & la houlette. Il me semble qu'en donnant moins d'extension à ce principe, & si l'on était plus

réfervé fur le choix des fujets , votre architecture ne fe sentirait point de ce goût gotique qui infecte loin à la ronde , & l'Art-Royal ne ferait pas devenu le métier du porte-faix.

Le M. Le bien ne faurait être affés généralement répandu. Ce ferait fortir des principes qui conflituent notre effence , que de ne point faire participer tous les homes au même avantage. Ici le grand veut bien s'humilier jufqu'à devenir le frère du petit , & l'honorer de ce titre ; il l'aime & le protège dans tous les cas juftes & compatibles avec les règles de la charité. Mais fi le grand veut bien s'abaisser jufqu'au moindre , celui-ci apprend de bonne heure à ne jamais s'enorgueillir ni abuser d'une confraternité fi glorieufe pour lui , & fi capable de le confoler de la médiocrité de fon état ; à ne point s'oublier dans ce qu'il doit à celui qui lui eft fupérieur en rang , en naiffance , en moyens. Il s'emploie avec d'autant plus de zèle & de fidélité dans les fervices juftes & raifonnables que le grand exige de lui , qu'il fait qu'il agit pour un frère , & pour un frère reconaiffant. Enfin , Monsieur , chacun eft apte à devenir

Maçon ; l'état civil des personnes , la naissance , le rang , ne sont ni un mérite ni un obstacle.

*Par un éclat faux & trompeur ,
Loin que notre âme soit séduite ;
Chés nous l'on pèse la grandeur
A la balance du mérite.*

Le F. C'est fort-bien fait , très-bien rimé. Pacorde que l'on distingue le mérite réel d'avec celui de convention ; mais toujours n'est-il pas décent qu'un Art si noble soit prostitué par un tas de gens de la lie du peuple , qui ne sont pas nés pour penser , encore moins pour être jamais les apuis d'une institution utile ; car la finesse du tact & la noblesse des idées ne vont guère qu'avec celle du sang & de l'éducation.

Le M. L'âme d'un roturier vaut souvent mieux que celle du gentilhomme ; & ce serait au détriment de l'humanité , que l'on banirait de l'Ordre des personnes d'une médiocre naissance , vu principalement que ces sortes de personnes sont d'ordinaire plus portées à la pratique des vertus , que celles qui sont les plus constituées en dignité. Il est cependant vrai que les discordes de religion qui embarrassent & qui déchi-

rèrent l'Europe dans le seizième siècle ; firent beaucoup dégénérer la Maçonnerie de la noblesse de son origine & de son éclat primordial : mais le principe d'égalité ne fut pas moins , de tout tems , la base fondamentale de notre association. Tous ces ordres si illustres , institués par des Souverains , sont le partage de la grandeur , & hors de la portée des petits : le nôtre rend ceux-ci égaux au reste des hommes , en les admettant indifféremment avec les personnes les plus distinguées.

Le F. A. la bonne heure ; le motif était juste ; il fallait inspirer du liant & de l'aménité , exclure l'orgueil , proscrire sur-tout la gêne des titres ; mais aussi , c'est qu'en y donnant trop d'extension , on a peuplé le monde de Maçons vils qui vous deshonnorent ; obligés par état à penser servilement , à avoir des vues basses , gens sans éducation , sans lumières , sans sentimens ; leur rencontre doit humilier , leur intimité avilit , leurs actions nous donnent , à nous autres profanes , une idée défavorable de la Maçonnerie. Telle est la fatalité , que l'usage des meilleures choses rendu trop commun & trop général , en dégrade l'essence ,

en aténue la valeur : raison pour laquelle il faudrait rétrécir le cercle de vos chantiers ; & devenant plus rigides & plus scrupuleux sur l'admission des ouvriers, ne faire régner cette extrême égalité que dans une espèce d'hommes, que leur état & leurs moyens ne rendent pas si prodigieusement étrangers les uns aux autres.

Le M. Je ne puis dissimuler que le titre de Frère , trop prodigué , trop avili , tourne depuis quelque tems à la confusion de ceux qui le porte & qui en font le plus de cas : triste fatalité , qui des mêmes sources fait couler à la fois le lait & le poison... ! Mais que dis-je ? cette confusion n'est-elle pas un effet de la vanité ? Si le savoyard du coin de la rue fait fortune , ne sera-t'il pas admis à votre table ? Eh pourquoi fermer le temple de la vertu à celui qui n'a que la sagesse & l'honêteté pour apanage ? ... Injustice ! C'est les âmes qu'il faut appareiller , & non les qualités civiles.

Le F. Mais comment les appareiller , si les distances d'état sont si fortes ? L'âme du frère le savetier est rarement celle du frère le comte , & l'indécence de se mêler choquera toujours ma dé-

licatesse. L'idée du niveau présente, à la vérité, une allégorie flatteuse : les petits sont comblés de voir disparaître l'espace qui les éloignait des grands ; ceux-ci sont forcés de renoncer à leur marque, à l'inhumaine habitude de faire sentir le poids du crédit & de l'autorité ; mais au détail, les conséquences sont fâcheuses, une âme vile s'apivoise trop aisément, & pense d'autrui d'après son propre cœur.

Le M. A la bonne heure, une âme vile, cela pourrait tirer à conséquence ; mais ce que vous dites-là, Monsieur, est une pétition de principe. Il faut qu'un homme de ce qu'on appelle du commun ; fasse équilibre, quant aux qualités intrinsèques, avec celui d'une naissance plus illustre ; autrement l'accès lui est interdit, si ce n'est que le contraire n'arrive par un criant abus de nos maximes.

Le F. Toujours, cette extrême égalité demande encore certaines précautions : sans applaudir à la perversité, il faut respecter les convenances d'usage ; car si, en Loge, je me trouvais assis entre mon perruquier & mon cordonnier, j'aurais peine à oublier que l'un m'a démêlé les cheveux le matin, &

que l'autre m'essayera des foullets le lendemain. ... Sans plaisanterie , ce tableau est mal colorié ; un peintre habile ménager mieux les teintes : il faut une dégradation insensible , un ton de couleur ; il faut qu'elles soient mieux fondues : ceci tranche trop.

Le M. Sans contredit , & je ne vous désapprouve point en cela. Mais qui vous a dit , Monsieur , qu'il falait vous trouver en société précisément avec vos ouvriers ? Quand on va quelque part , on sait où l'on entre ; & n'y trouve-t'on pas son compte , l'on se retire. Désapprouvera-t'on les bals honnêtes , & se privera-t'on d'y aller , parce qu'il y en a de malhonnêtes , & que le peuple danse aux porcherons & aux guinguettes ? Non sans doute.

Le F. La raison n'est pas mauvaise ; mais tel que je viens d'appeler mon frère dans une courte enceinte , où personne n'a dû critiquer cette familiarité , me fera rougir à quatre pas de la Loge , s'il me salue d'un air de connaissance ; cela n'est pas proposable , & je suis persuadé que cet inconvénient a fait retirer bien des gens d'une certaine étouffe de ce gousfre fraternel , où tout est confondu sans miséricorde. Co-

tiennent, en effet, concevoir que tel qui de sa vie n'a dû bâtir que des barriques, songe à reconstruire le Temple de Salomon, & puisse y être propre.

Le M. Cette difficulté est renfermée en partie dans la précédente. Mais je réponds encore que l'on peut ne s'associer qu'avec des personnes dont le caractère civil ne soit pas dans le cas de faire rougir. En outre, c'est que le droit d'égalité ne passe pas le seuil de nos Loges; & quiconque voudrait s'en prévaloir ailleurs, aurait fort-mauvaise grâce. Et pour ce qui est des personnes qui auraient pu renoncer à la Maçonnerie, sous prétexte que tous les honnêtes gens y sont reçus, cela ne saurait donner aucune atteinte à la pureté de notre institution; cela prouve seulement qu'elles n'en connaissent point les principes, ni qu'elles savaient faire un choix judicieux des Loges décentes & régulières. Enfin, pourquoi tout le monde ne serait-il pas propre à participer à nos travaux? Tous les hommes ont les mêmes privilèges, les seules qualités du cœur & de l'esprit les distinguent réellement; & mille ecus de rente de plus ou de moins, ne rendent la porte de nos Temples ni plus facile ni plus sévère.

Le F. Tout ceci ne fait pas mon compte ; & je suis persuadé que chacun conviendra avec moi que des cordons noirs , des cordons rouges , des cordons bleus , entremêlés de perruques , d'habits , de fouliers , &c. , doivent faire ensemble un très-mauvais ragoût & un bariolage des plus déplaisans. Or , je voudrais , sauf meilleur avis , que l'on distinguât les vrais architectes ; qu'une classe supérieure , fidèle à son institut , restât sévère sur le choix des sujets ; que cette analogie plus sublime , plus directe , plus conséquente au vrai but des Maçons , devint exclusivement le taux des personnes honêtes ; je ne dis pas précisément pour les meurs , ce point est absolu , mais honêtes dans toute l'étendue du terme , pour le genre , la qualité , l'état ; & que dans les Loges on assortit les êtres , si l'on veut réellement rapprocher les esprits & lier les cœurs.

Le M. Monsieur , vous êtes trop rigide. Vous voudriez restreindre un bien général à un bien particulier , & exclure les simples citoyens d'une société fraternelle , uniquement parce qu'ils ne seraient point favorisés de la for-

tune. Ne sont-ils pas déjà assez petits aux yeux du noble préjugé, sans encore les priver de l'avantage de jouir des agrémens que notre Ordre procure, & d'apprendre l'art de se récréer dans le sein de la paix, de l'innocence & de la vertu?... Non, non, Monsieur, jamais les considérations de la fortune ne nous feront empiéter sur les droits de l'égalité, notre caractère inéfaçable. Un état décent, de bonnes mœurs, un caractère social, une humeur douce, un esprit bien fait, une conduite réglée, seront à jamais les seuls titres de noblesse qui prévaudront contre les portes les mieux gardées de nos Temples; un sage vertueux étant préférable, parmi nous, au faste de la naissance que le seul hasard a produit.... Que l'on soit à l'avenir plus sévère sur l'admission des candidats, à la bonne heure; & que ceux qui, avec quelque justice, craignent de se méfaillir ou de se compromettre, ne fréquentent que des Loges décentes & régulières, parce qu'il y a du choix en tout, *benefit*: mais vouloir qu'un particulier, qu'un bourgeois intègre & humain ne soit point admis aussi-bien que le procureur, le greffier, le financier, c'est insoutenable.

Le F. Oh !... c'est aussi d'une extrémité à l'autre.

Le M. Pourquoi donc.... ?

Le F. Cela se demande-t'il ?

Le M. Si cela se demande... !

Le F. Eh bien, depuis quand met-on en parallèle l'intégrité bourgeoise avec finance, timbre & contrôle ? En bon calcul, les unités hétérogènes ne se marient point ensemble.

Le M. Je connais cependant des receveurs qui sont d'une probité irréprochable.

Le F. O, sans contredit. J'en connais bien aussi (tant il est vrai que la science se niche par-tout) qui savent l'Aritmétique sur le bout des doigts, & qui ne comptent jamais que depuis le pouce jusqu'à l'auriculaire.

Le M. C'est donc pour épargner l'encre & le papier ?

Le F. Ils ne sont pas si vilains ; mais c'est que les chiffres arabiques ne sont point encore parvenus jusqu'à eux.

Le M. En ce cas, ma grand'mère en a autant à leur service.

Le F. Je n'ai pas de peine à le croire. Mais enfin, ce calcul nous a jetés dans des *fractions* qui m'ont fait perdre le fil du discours... Où en étions-nous, je vous prie ?

Le M. Toujours sur les privilèges de l'égalité.

Le F. Ha , ha , oui . . . Et vous ne voulés point en démordre ?

Le M. N'en ai-je pas donné assés de raisons plausibles ?

Le F. C'est donc à dire que les arts-libéraux & les arts-mécaniques travailleront de concert aux cachots pour les vices :

Le M. Bien entendu.

Le F. Pas tant que de merveille.

Le M. Avés-vous encore imaginé quelque nouvel inconvenient à la généralité de notre principe.

Le F. Aucun ; si-non que j'aimerais que chacun restât dans sa sîsère.

Le M. Quelle inflexibilité !

Le F. Soit ; c'est peut-être vanité de ma part ; mais je ne puis révenir de ce mélange indécent . . . Eh , que chacun reste sur son établi , dans son etau , sa boutique , son comptoir , sa cuisine. A quoi bon , en Architecture , des formes , des aiguilles , des papillotes ? C'est avilir la noblesse de l'Art Maçonique.

Le M. Hé , Monsieur , j'ai répondu maintes fois à tout ceci. Rapelés-vous ce que j'ai eu l'honneur de vous dire , & vous aprouverés avec moi que l'ho-

nécessité, de quelque état & condition qu'elle puisse être, reçoive des gages dans nos ateliers.

Le F. C'est me parler fébus ; mais n'importe, je comprends assez ce que cela veut dire, pour répliquer que ce n'est point votre maxime en elle-même que je désapprouve, mais les inconvéniens qui en résultent.

Le M. Ces inconvéniens sont trop minces pour contrevenir à la loi de l'égalité & usurper ses droits : ainsi, Monsieur....

Le F. Vous en penserez ce qu'il vous plaira : mais toujours est-il tems que je m'en retourne.

Le M. Déjà.... ?

Le F. Vous savez que je pars demain de grand matin.

Le M. Pour faire 25 lieues... ?

Le F. On compte 15 postes. Il n'y a pas une minute à perdre.

Le M. Mais à propos.... ? Et le mariage du Marquis de Gabaon... ?

Le F. Je trouve que c'est un parti fort-avantageux.

Le M. Oui certainement ; mais quand donc aura-t'il lieu ?

Le F. On n'attend plus que des dépenses de la Cour de Rome.

Le M.

Le M. Sans doute que le Marquis...
n'aura pas envoyé toutes ses qualités
en Italie?

Le F. Pour quelle raison?

Le M. C'est qu'au-lieu de cent ecus,
par duplicata sa dépense pourrait reve-
nir à 25 louis.

Le F. A cause...? Il n'y a point de *co-
pula carnalis*.

Le M. C'est qu'il aurait réveillé la
cendre de Clément XII & de Benoît
XIV.

Le F. Comment! il aurait eu la vertu
de faire ressusciter ces SS. Pères....?

Le M. Hé! n'est-il pas F. Maçon?

Le F. Ha, ha... il s'en mêle aussi...?

Le M. Il en est archi-fou.

Le F. Les Francs-Maçons ont donc
le secret de ranimer la poussière des
morts?

Le M. Ho, ho!... nous ne sommes plus
au tems des miracles.

Le F. Eh bien, qu'est-ce que c'est
donc que tout ce galimatias?

Le M. Je vous le dirai, si vous voulez
être discret.

Le F. C'est peut-être encore le secret
de Polichinél....?

Le M. Non pas; c'est quelque chose
de très-sérieux.

Le F. Monsieur, vous conaiffés ma discrétion.

Le M. Sachés donc, Monsieur, que le Marquis de Gabaon, ainfi que tous fes adhérens & complices, font excommuniés come des hérétiques.

Le F. Juste Dieu ! excommuniés come des hérétiques.... Les bras m'en tombent.... Oh, c'est fans doute un conte ?

Le M. Point-du-tout ; il est excommunié dans le for interne & externe, *in modo & figurâ.*

Le F. Mais s'il est brouillé avec l'Eglise, voilà un mariage rompu. Point de dispense, point de salut, danation éternelle.... Je friffone....

Le M. Confolés-vous, Monsieur, il peut racheter son âme.

Le F. Oui, Gabaon est riche. Mais enfin qu'est-ce qui a pu lui atirer les foudres du Vatican ?

Le M. Eh, n'en foyés point emu ; les rois, les empereurs même n'ont pas été à l'abri du glaive de St. Pierre.

Le F. Oh, Monsieur, vous parlés-là de siècles reculés.

Le M. Il n'y a pas encore fi longtemps qu'on en a vu un exemple.

Le F. Ho, depuis ce tems, les homes ont appris à vivre. Pour aler si avant dans les ténèbres, autant rétrograder encore

de quelques siècles, nous y trouverons des catastrophes bien plus terribles; une, entre autres, au sujet du pape Formose....

Le M. Du pape Formose....?

Le F. Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé?

Le M. Je l'ignore absolument.

Le F. Parbleu, sous le règne d'Eudes, il se passa à Rome une chose extraordinaire & sans exemple, en la condamnation de ce pape après sa mort.

Le M. Je n'ai cependant jamais entendu cette histoire-là.

Le F. Voici le fait en peu de mots...

Ce pape avait d'abord été fort-régulé dans ses mœurs & dans toute sa conduite, & avait gouverné l'Eglise avec beaucoup de sagesse. Quand il fut élu pape, il était évêque de Porto, ville d'Italie sur l'embouchure du Tibre....

Les lois ecclésiastiques défendaient aux évêques de quitter un évêché pour en prendre un autre. Formose étant élu pape par les voies légitimes, quitta son évêché pour prendre celui de Rome.

Le pape Etienne VII, son successeur & son ennemi particulier, prit de-là occasion de le traiter ignominieusement après sa mort. Il fit déterrer son corps;

& Payant assis dans la chaire papale, vêtu des habits pontificaux, en présence du peuple & du clergé, il lui reprocha qu'il avait violé les règles de l'Eglise, en quittant son épouse pour en prendre une autre, le condana comme s'il eut été vivant, le dépouilla de ses habits pontificaux, lui fit couper les doigts dont il avait donné la bénédiction, & fit jeter son corps dans le Tibre avec une pierre au cou.

Le M. Voilà du dernier tragique. Je ne croyais pas encore que l'homme fut capable de se porter à des excès si affreux ; & je dis avec St. Augustin : *Pudet me humani generis....*

Le F. Oui, c'est une des anecdotes les plus honteuses qu'ait fournies notre sainte religion. Mais au fait, le Marquis de Gabaon, pourquoi a-t'il encouru la colère du St. Siège ?

Le M. Hélas, Monsieur, le Marquis est vertueux, il a un secret, il a promis de ne point le divulguer, il est Franc-Maçon ; & voilà son crime, voilà ce qui lui a attiré la censure ecclésiastique.

Le F. Comment ! ... condané à la mort spirituelle, parce qu'il est F. Maçon ?

Le M. Lui, moi & tous nos Frères.

Le F. Plaisanterie.....

Le M. Non vraiment , les bules ont été lancées ; elles existent.

Le F. La Maçonnerie est excommuniée !

Le M. Anathème sur l'Ordre entier.

Le F. L'étrange nouvelle que vous m'apprenés-là !

Le M. Pas déjà si étrange. Il a bien plu au pape Zacharie d'excommunier tous ceux qui parleraient des Antipodes , ou qui soutiendraient qu'ils existent : *Si quis dixerit dari Antipodas , anathema sit.*

Le F. C'est donc aussi lui qui a... ?

Le M. Il n'aurait plus manqué que cela pour sa réputation.

Le F. C'est donc arrivé sous le pontificat d'Etienne VII ?

Le M. Ho , c'est bien plus nouveau. Nous avons obtenu un parchemin de Ste. Marie-majeure en 1738 , & un autre en 51.

Le F. Deux bules ! ... Ah ! que c'est généreux... Les Maçons ont donc armé contre eux le ciel & tous les Saints ?

Le M. Hélas ! nous sommes maudits en dièse & en bémole , de la manière la plus téologale.

Le F. Mais encore , êtes-vous bien sûr du fait ?

Le M. Puisque j'ai là les Bules toutes signées , contrôlées , parafées. G iiij

Le F. Bon ! ah, parbleu, je serais curieux de les voir ; je n'ai jamais lu de stile apostolique-romain.

Le M. Bien volontiers, Monsieur ; je vous les passerai un de ces quatre matins.

Le F. Oh, faites-moi le plaisir de me les communiquer ce soir.

Le M. C'est que.... je ne saurais pas au juste où les trouver. Elles sont quelque part là-bas.... dans un de ces cartons....

Le F. Ah, je vous en prie, donnez-vous la peine d'y jeter un coup d'œil....

Le M. En ce cas, je m'en vais voir s'il est possible.... Je les avais encore sous la main il n'y a pas... trois semaines.

Le F. Ne se trouveraient-elles pas plutôt par-ici.... ?

Le M. Cela peut être.... Voyons.... Effectivement, j'ai quelque idée.... Je crois que les voici.... Juste : avec tous leurs tenans & aboutissans.... Tenés, Monsieur, amusez-vous....

Le F. Monsieur, bien des remerciemens. J'aurai l'honneur de vous les remettre aussi-tôt mon retour de campagne.....

**CONSTITUTIONS APOSTOLI-
QUES , ET MANDEMENS
CONTRE LA SOCIÉTÉ DES
FRANCS-MAÇONS.**

LA BULE DE CLÉMENT XII.

Condemnatio Societatis seu conven-
ticulorum DE LIBERI MURATORI,
seu DES FRANCS - MAÇONS ; sub
penâ excommunicationis *ipso facto*
incurrendâ ; ejus absolutione , excepto
mortis articulo , summo pontifici
reservatâ.

CLEMENS Episcopus , servus servo-
rum Dei , universis Christi fidelibus sa-
lutem & apostolicam benedictionem. In
eminenti apostolatus speculâ , meritis li-
cèt imparibus , divinâ disponente clemen-
tiâ constituti , juxta creditum nobis pas-

Votulis providentiæ debitum jugi (quantùm ex alto conceditur) sollicitudinis studio iis intendimus, per quæ erroribus, vitiisque aditu intercluso, orthodoxæ religionis potissimum servetur integritas, atque ab universo catholico orbe difficillimis hisce temporibus perturbationum pericula propellantur.

Sanè, vel ipso rumore publico nunciante nobis innotuit, longè latèque progredi, atque in dies invalescere nonnullas societates, cætus, conventus collectiones, aggregationes, seu conventicula, vulgò. — De Liberi Muratori, seu Francs-Maçons, aut aliâ quâvis nomenclaturâ, pro idiomatum varietate, nuncupata; in quibus cujuscumque religionis & sectæ homines, affectatâ quâdam contenti honestatis naturalis specie, arcto aequè ac impervio fœdere, secundùm leges & statuta sibi condita, invicem consociantur; quæque simul clàm operantur, tum districto jurejurando ad sacra biblia interposita;

tum gravium pœnarum exaggeratione, hinc violabili silentio obtegere adstringuntur.

Verum, cum ea sit sceleris natura, ut se ipsum prodas, & clamorem edas sui indicem; hinc societates seu conventicula prædicta vehementem aded fidelium mentibus suspicionem ingesserunt; ut iisdem aggregationibus nomen dare, apud prudentes & probos idem omnino fit, ac pravitatis & perversionis notam incurrere; nisi enim male agerent, tanto nequaquam odio lucem haberent. Qui quidem tumor eo usque percrebuit, ut in plurimis regionibus memorata Societates per sæculi potestates, tamquam regnorum securitati adversantes, proscripta ac providè olim nata jam pridem existerint.

Nos itaque animo volentes gravissima damna, quæ ut plurimum ex hujusmodi societatibus seu conventiculis, ne dum temporalis reipublicæ tranquillitati, verum etiam spiritali animarum salutem inferuntur, atque idcirco, tum civilibus tum

canonicis minimè coherere sanctionibus, cum divino eloquio doceamur, diù nocu-
tūque, more servi fidelis & prudentis do-
minicæ familiæ præpositi vigilandum esse,
ne hujusmodi hominum genus, veluti fur-
res domum perfodiant, atque instar vul-
pium vineam demoliri nitantur; ne vi-
delicet simplicium corda pervertant, atque
innoxios sagittent in occultis; ad latissi-
mam, quæ iniquitatibus impunè patran-
dis inde aperiri possit, viam obstruendam,
aliisque de justis ac rationalibus causis
nobis notis, easdem societates, cætus,
conventus, collectiones, aggregationes seu
conventicula de Liberi Muratori, seu
Francs-Maçons, aut aliò quocumque no-
mine appellata, de nonnullorum venera-
bilium fratrum nostrorum S. R. E. Cardi-
nalianum consilio, ac etiam motu proprio,
& ex certâ scientiâ & maturâ delibera-
tione nostris, deque apostolicæ potestatis
plenitudine, damnanda & prohibenda esse
statuimus & decrevimus, prout præsentis

*nostrâ perpetuâ valiturâ constitutione dam-
namus & prohibemus.*

*Quocirca omnibus & singulis Christi
fidelibus cujuscumque status, gradus,
conditionis, ordinis, dignitatis & præmi-
nentia, sive laicis vel clericis tam secula-
ribus quam regularibus, etiam specifiâ &
individua mentione & expressione dignis,
districte & in virtute sanctæ obedientia
præcipimus, ne quis sub quovis prætextu
aut quæsito colore, audeat vel presumat
prædictas societates de Liberi Muratori,
seu Francs-Maçons, aut alias nuncupa-
tas, inire vel propagare, consovere, ac
in suis ædibus seu domibus vel alibi re-
ceptare atque occultare; iis adscribi,
aggregari aut interesse, vel potestatem
seu commoditatem facere, ut alicubi
convocentur; iisdem aliquid ministrare,
sive aliàs consilium, auxilium vel favo-
rem, palam aut in occulto, directe vel
indirecte, per se vel per alios quoquo
modo præstare; nec non alios hospiti,*

Adducere, provocare aut suadere, ut huiusmodi societatibus adscribantur, annumerentur, seu intersint, vel ipsas quomodolibet jubent ac foveant; sed omnino ab iisdem societatibus, cœtibus, conventibus, collectionibus, aggregationibus seu conventiculis, prorsus abstinere se debeant, sub pena excommunicationis per omnes, ut supra, contrafacientes, ipso facto, absque ulla declaratione incurrendâ; à quâ nemo per quemquam, nisi per nos, seu romanum pontificem pro tempore existentem, præterquàm in articulo mortis constitutus, absolutionis beneficium valeat obtinere.

Volumus insuper & mandamus, ut tam episcopi & prælati superiores, aliique locorum Ordinarii, quàm hæreticæ pravitatis ubique locorum deputati inquisitores, adversus transgressores; cuiuscumque sint statûs, gradûs, conditionis, ordinis, dignitatis vel præminentie, procedant & inquirent, eosque tamquàm de hæresi vehementer suspectos condignis pæ-

nis puniant atque coercant: iis enim
& eorum cuilibet, contra eosdem trans-
gressores procedendi & inquirendi, ac con-
dignis pœnis coercendi & puniendi, in-
vocato etiam ad hoc, si opus fuerit, bra-
chii secularis auxilio, liberam faculta-
tem tribuimus & impertimur.

Volumus autem ut earundem præsen-
tium transumptis etiam impressis, manu
alicujus notarii publici subscriptis, & si-
gillo personæ in dignitate ecclesiasticâ con-
stituta munitis, eadem fides prorsus adhi-
beatur, quæ ipsis originalibus litteris
adhiberetur, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Nulli ergo hominum liceat hanc pagi-
nam nostræ declarationis, damnationis,
mandati, prohibitionis & interdictionis
infringere, vel ei ausu temerario contraire.
Si quis autem hoc attentare præsumpserit,
indignationem omnipotentis Dei, ac bea-
torum Petri & Pauli apostolorum ejus se-
noverit incursum.

Datum Romæ apud sanctam Mariam

(158)

majorem, anno incarnationis Domi-
nica millesimo septingentesimo tri-
gesimo-octavo, quarto kalendas Maii,
Pontificatûs nostri anno octavo.

A. Card. Prodat.

C. Amat. Profecret.

Visa de Curia.

N. Antonellus.

Loco † plumbi.

J. B. Eugen.

*Registrata in secretariâ brevium, &c.,
die, mense & anno quibus supra, &c.
Publicata fuit ad valvas basilica prin-
cipis apostolorum, ac aliis locis solitis &
consuetis, &c.*



CONDANATION de la Société appelée DE LIBERI MURATORI ou FRANCS-MAÇONS, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait ; & dont l'absolution est réservée au souverain pontife, si ce n'est à l'article de la mort.

CLEMENT XII, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles, salut & bénédiction apostolique.

La divine Providence nous ayant placé, malgré notre indignité, dans la chaire la plus élevée de l'apostolat, pour y veiller sans cesse à la sûreté du troupeau qui nous est confié ; nous avons donné tous nos soins, autant que le secours d'en haut nous l'a permis, & toute notre application, à opposer au vice & à l'erreur une barrière qui

En arête le progrès, à conserver spécialement l'intégrité de la religion orthodoxe, & à éloigner des fidèles, dans ces tems difficiles, tout ce qui pourrait être pour eux une occasion de trouble.

Nous avons appris, & le bruit public ne nous a pas permis de douter qu'il s'était formé une certaine société, assemblée ou association, sous le nom de *Francs-Maçons* ou *Liberi Muratori*, ou sous une appellation équivalente, suivant la diversité des langues, dans laquelle sont admises indifféremment des personnes de toute religion & de toute secte, qui sous les dehors affectés d'une probité naturelle qu'on y exige & dont on se contente, se sont établi certaines lois, certains statuts qui les lient les uns les autres; & qui en particulier les obligent, sous les plus grièves peines, en vertu d'un serment prêté sur les saintes Ecritures, de garder un secret inviolable sur tout ce qui se passe dans leurs assemblées.

Mais come le crime se découvre lui-même, & que malgré les précautions qu'il prend pour se cacher, il se trahit par l'éclat qu'il ne peut arêter ; cette Société, ces assemblées sont devenues si suspectes aux fidèles, que tout homme de bien regarde aujourd'hui come un signe peu equivoque de perversion, qui-conque s'y fait adopter. Si leurs actions etaient irréprochables, ils ne se déroberaient pas avec tant de soin à la lumière. De-là vient que depuis long-tems la plupart des Princes les ont sagement prosrites, ces Sociétés, de leurs Etats. Ils ont regardé ces sortes de gens come ennemis de la sûreté publique.

Ayant donc mûrement réfléchi sur les grands maux qui naissent pour l'ordinaire de ces associations, toujours nuisibles à la tranquillité de l'Etat & au salut des âmes, & qui à ce titre ne peuvent s'accorder avec les lois civiles & canoniques ; instruit d'ailleurs par

la parole de Dieu même, qu'en qualité de serviteur prudent & fidèle, choisi pour gouverner le troupeau du Seigneur, nous devons être continuellement en garde contre des gens de ce caractère; de peur qu'à l'exemple du voleur, ils ne percent la maison, & que come autant de renards, ils ne se jettent dans la vigne, & ne portent par-tout la désolation; c'est-à-dire, de peur qu'ils ne séduisent les simples & ne blessent en secret, de leurs flèches, les âmes innocentes.

Enfin voulant arrêter le cours de cette perversion, & interdire une voie qui donnerait lieu de se laisser aler impunément à bien des iniquités, & pour plusieurs autres raisons à nous connues, & qui sont également justes & bien fondées; après en avoir délibéré avec nos vénérables Frères les Cardinaux de la Ste. Eglise romaine, & de leur avis; & même aussi de notre propre mouvement & connaissance certaine, &

de toute la plénitude de notre puissance apostolique , nous avons résolu de condamner & de défendre , come de fait nous condanons & défendons par notre présente constitution & à perpétuité, les susdites Sociétés , assemblées des Francs-Maçons , ou désignées sous un autre nom quel qu'il soit.

C'est pourquoi nous défendons très-expressément , & en vertu de Ste. obéissance , à tous les fidèles , soit laïques , soit clercs séculiers ou réguliers , y compris ceux qui doivent être spécialement nommés , de quelque etat , grade , condition , dignité & prééminence qu'ils soient , d'entrer pour quelque cause & sous quelque prétexte que ce soit , dans les Sociétés ci-dessus mentionnées de Francs-Maçons , de favoriser leur accroissement , de les recevoir ou cacher chez soi ou ailleurs , de s'y faire associer , d'y assister , de faciliter leurs assemblées , de leur fournir quoique ce soit , de les aider de conseil , de leur prêter secours

& faveur en public ou en secret , d'agir directement ou indirectement par soi ou par autrui , d'exhorter , de solliciter , d'induire , d'engager quelqu'un à se faire adopter dans ces Sociétés , à y assister , à les aider de quelque manière que ce puisse être , & à les fomenter. Nous leur ordonnons au contraire , de s'interdire entièrement ces associations ou assemblées , sous peine d'excommunication qui sera encourue par le seul fait & sans autre déclaration , par les contrevenans dont nous avons fait mention ; de laquelle excommunication ils ne pourront être absous que par nous ou par le souverain pontife pour lors régnant , si ce n'est à l'article de la mort.

Voulons de plus & ordonnons que les évêques , prélats , supérieurs & autres ordinaires des lieux , de même que les inquisiteurs , procèdent contre les contrevenans , de quelque grade , condition , ordre , dignité & prééminence qu'ils soient ; qu'ils travaillent

à les réprimer , & qu'ils les punissent des peines qu'ils méritent , à titre de gens très-suspects d'hérésie.

A cet effet , nous donons à tous & à chacun d'eux , le pouvoir de les poursuivre & de les punir selon les voies du droit , & d'avoir recours , s'il en est besoin , au bras séculier.

Voulons aussi que les copies de la présente constitution aient la même force que l'original , dès qu'elles seront munies de la souscription d'un notaire public , & du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique.

Que personne , au reste , ne soit assez téméraire , pour oser attaquer ou contredire la présente déclaration , condamnation , défense & interdiction. Si quelqu'un portait jusqu'à ce point la hardiesse , qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu , & de ses bienheureux apôtres S. Pierre & S. Paul.

D O N N É à Rome , à Ste. Marie-majeure , l'an depuis l'incarnation de

(166)

Jésus-Christ 1738, le 4 des Calendes
de Mai, de notre Pontificat le huitième.

A. Card. *Prodataire.*

C. AMAT. *Vice-Secrétaire.*

La place † du sceau.

J. B. EUGÈNE.

*Enregistré à la secrétairie des brefs,
le jour, le mois & l'année ci-dessus, &
publié aux lieux acoutumés de Ro-
me, &c.*



LA BULE DE BENOIT XIV.

*Sanctissimi in Christo Patris & Domini
nostri Domini Benedicti, divinâ
Providentiâ Papæ XIV.*

CONSTITUTIO

QUA nonnullæ Societates seu conven-
ticula, de LIBERI MURATORI,
seu DES FRANCS-MAÇONS, vel ali-
ter nuncupata, iterum damnantur
& prohibentur.

C U M

Invocatione brachii & auxilii sæcula-
rium Principum & Potestatum.

BENEDICTUS Episcopus, servus
Servorum Dei, AD PERPETUAM
REI MEMORIAM.

PROVIDAS Romanorum Pontificum
prædecessorum nostrorum leges atque

Sanctiones , non solum eas , quarum vigorem vel temporum lapsu , vel hominum neglectu labefactari aut extinguì posse veremur ; sed eas etiam quæ recentem vim , plenumque obtinent robur , iustis gravibusque id exigentibus causis , novo auctoritatis nostræ munimine roborandas confirmandasque censemus.

Sanè felicitis recordationis prædecessor noster , Clemens Papa XII , per suas apostolicas litteras , anno incarnationis dominicæ M. DCC. XXXVIII. IV. Kalend. Maii , pontificatus sui anno VIIb datas , & universis Christi fidelibus inscriptas , quarum initium est : In eminenti ; Nonnullas Societates , cætus , conventus , collectiones , conventicula seu aggregationes , vulgò de Liberi Muratori , seu des Francs-Maçons , vel aliter nuncupatas , in quibusdam regionibus tunc laicè diffusas , atque in dies invalescentes , perpetuò damnavit atque prohibuit ; præcipiens omnibus & singulis Christi fidelibus , sub pœnâ excommunicationis ,

tionis, ipso facto, absque ullâ declaratione incurrendâ, à quâ nemo per alium quàm per Romanum Pontificem pro tempore existentem, excepto mortis articulo, absolvi possit, ne quis auderet vel præsumeret hujusmodi Societates inire, vel propagare, aut confovere, receptare, occultare, iisque adscribi, aggregari aut interesse, & aliàs prout in eisdem litteris latius & uberius continetur, quarum tenor talis est, videlicet:

Clemens Episcopus, servus servorum Dei, universis Christi fidelibus salutem & apostolicam benedictionem. In eminenti apostolatûs speculâ, &c., ut *suprà*.

Cum autem, sicut accepimus, aliqui fuerint, qui asserere ac vulgò jactare non dubitaverint, dictam excommunicationis panam à prædecessore nostro, ut præferatur, impositam non amplius afficere; propterea quod ipsa præinserta Constitutio à nobis confirmata non fuerit, quasi verò pro apostolicarum constitutio-

num à prædeceſſore editarum ſubſiſtentia, pontificis ſucceſſoris expreſſa confirmatio requiratur.

Cùmque etiam à nonnullis piis ac Deum timentibus viris nobis inſinuatum fuerit, ad omnia calumniantium ſubterfugia tollenda, declarandamque animi noſtri cum ejuſdem prædeceſſoris mente ac voluntate uniformitatem, magnoperè expediens fore, ut ejuſdem prædeceſſoris conſtitutioni novum confirmationis noſtræ ſuffragium adjungeremus.

Nos, licet hucusque, dum pluribus Chriſti fidelibus de violatis ejuſdem conſtitutionis legibus verè pœnitentibus atque dolentibus, ſequè à damnatis hujusmodi ſocietatibus ſeu conventiculis omninò reſeſſuros, & numquàm in poſterum ad illas & illa redituros ex animo proſequentibus, abſolutionem ab incurſâ excommunicatione, tum antea ſapè, tum maxime elapſo Jubilæi anno benignè conceſſimus: ſed dum facultatem pœnitentiis à nobis deputatis communicavi,

mus, ut hujusmodi pœnitentibus qui ad ipsos confugerent, eandem absolutionem nostro nomine & auctoritate impertiri valerent; dum etiam sollicito vigilantia studio inflare non prætermisimus, ut à competentibus iudicibus & tribunalibus, adversus ejusdem constitutionis violatores, pro delicti mensurâ procederetur, quod & ab eis reipsâ sæpe præstitum fuit; non quidam probabilia dumtaxat, sed planè evidentiâ & indubitata argumenta dederimus, ex quibus animi nostri sensus, ac firma & deliberata voluntas, quoad censurâ per dictum Clementem prædecessorem, ut præfertur, impositæ vigorem & substantiam, satis apertè inferri debuerant; siquæ autem contrariâ de nobis opinio circumferretur, nos eam securi contemnere possemus, causamque nostram iussu Dei omnipotentis iudicio relinquare, ea verba usurpantes, quæ olim inter sacras actiones recitata fuisse constat: Præsta quasumus, Domine, ut mentium reprobarum non curemus.

obloquium ; sed eâdem pravitate escatâ exoramus , ut nec terreri nos lacerationibus patiaris injustis , nec captiosis adulationibus implicari , sed potiùs amare quod præcipis : *ut habet antiquum Missale , quod S. Gelasio prædecessori nostro tribuitur , & à Ven. S. D. Josepho Maria Cardinali Thomaso editum fuit , in missâ quæ inscribitur , Contrâ obloquentes.*

Ne tamen aliquid per nos improvidè prætermissum dici valeret , quo faciliè possemus mendacibus calumniis fomentum adimere atque os obstruere ; audito priùs nonnullorum ven. fratrum nostrorum S. R. E. Cardinalium consilio , eandem prædecessoris nostri constitutionem præsentibus , ut suprâ , de verbo ad verbum insertam , in formâ specificâ , quæ omnium amplissima & efficacissima habetur , confirmare decrevimus ; prout eam ex certâ scientiâ & apostolica auctoritatè nostrâ plenitudine , earundem præsentium Litterarum tenore in omnibus & per omnia , perindè ac si nostris motu

proprio, auctoritate ac nomine primùm edita fuisset, confirmamus, roboramus & innovamus, ac perpetuam vim & efficaciam habere volumus & decernimus.

Porro, inter gravissimas præfatæ prohibitionis & damnationis causas, in præinsertâ constitutione enunciatas, una est:

Quòd in hujusmodi societatibus & conventiculis, cujuscumque religionis ac sectæ homines invicem consociantur; quâ ex re satis patet, quàm magna pernicies catholicæ religionis puritati inferri valeat:

Altera est arctum & impervium secreti fœdus, quo occultantur ea quæ in hujusmodi conventiculis fiunt; quibus proinde ea sententia merito aptari potest, quam Cæcilius Natalis, apud Minucium Felicem in causâ, nimium diversâ protulit: Honesta semper publico gaudent; scelera secreta sunt:

Tertia est jusjurandum, quo se hujusmodi secrete inviolabiliter servanda

adstringunt; quasi liceat alicui, cuiuslibet promissionis aut juramenti obtentu se tueri, quominus à legitimâ potestate interrogatus omnia fateri teneatur, quacumque exquiruntur, ad dignoscendum an aliquid in hujusmodi conventiculis fiat, quod sit contrâ religionis ac Reipublicæ statum & leges.

Quarta est, quòd hujusmodi societates non minùs civilibus quàm canonicis sanctionibus adversari dignoscuntur; cum scilicet jure civili omnia collegia & sodalitia, præter publicam auctoritatem consociata, prohibeantur, ut videre est in Pandectarum libro XLVII, Tit. 22, de collegiis & corporibus illicitis; & in celebri epistolâ C. Plinii Cæciliæ secundæ, quæ est XCVII, lib. X, in quâ ait, edicto suo, secundùm imperatoris mandata, vetitum fuisse, ne Hætariæ essent; id est, ne societates & conventus, sine principis auctoritate, iniri & haberi possent.

Quinta est, quòd jam in pluribus regionibus memoratæ societates & aggrega-

gationes, sæcularium principum legibus; proscriptæ atque eliminatæ fuêrunt.

Ultima demùm, quòd apud prudentes & probos viros eadẽ societates & aggregationes malè audirent; eorumque iudicio, quicumque eisdem nomina darent, pravitatis & perversionis notam incurrerent.

Deniquè idem prædecessor, in præinfertâ constitutione, episcopos & superiores prælatos, aliosque locorum ordinarios excitat; ut pro illius executione, si opus fuerit, brachii sæcularis auxilium invocare non prætermittant.

Quæ omnia & singula non solùm à nobis approbantur & confirmantur, eisdemque ecclesiasticis superioribus respectivè commendantur & injunguntur; verùm etiam nos ipsi, pro apostolica sollicitudinis officio, præsentibus nostris Litteris, catholicorum Principum, omniumque sæcularium Potestatum opem auxiliumque ad præmissorum effectum invocamus, & enixo studio requirimus;

quam ipsi supremi Principes & Potestates electi sint à Deo defensores Fidei, Ecclesiæque protectores; ideoque eorum munus sit idoneis quibusque rationibus efficere, ut apostolicis constitutionibus debitum obsequium, omnimodâ observantiâ præstetur; quod iis in memoriam revocârunt Tridentinæ Synodi Patres Sess. XXV, cap. 20, multoque antedè egregiè declaraverat Imperator Carolus Magnus, ubi, post demandatam omnibus sibi subditis, ecclesiasticarum sanctionum observantiam, hæc addidit: Nam nullo pacto agnoscere possumus qualiter nobis fideles existere possunt, qui Deo infideles, & suis sacerdotibus inobedientes apparuerint. Quapropter cunctis ditionum suarum præfatis & ministris injungens, ut omnes & singulos ad debitam obedientiam ecclesiæ legibus exhibendam omninò compellerent; gravissimas quoque pœnas adversus eos indixit, qui hoc præstare negligèrent; subdens inter alia: Qui autem

in his (quod absit) aut negligentibusque inobedientes fuerint inventi, sciant, se nec in nostro imperio honores retinere, licet etiam filii nostri fuerint, nec in palatio locum, neque nobiscum, aut cum nostris societatem aut communionem ullam habere, sed magis sub distractione & ariditate pœnas luent.

Volumus autem ut earundem præsentium transumptis etiam impressis, manu alicujus notarii publici subscriptis, & sigillo personæ in dignitate ecclesiasticâ constitutæ munitis, eadem fides prorsus adhibeatur, quæ ipsis originalibus Litteris adhiberetur, si forent exhibitæ & ostensæ.

Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostræ confirmationis, innovationis, approbationis, requisitionis, decreti & voluntatis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac beatorum Petri &

H. v.

*Pauli apostolorum ejus se noverit incur-
surum.*

*Datum Romæ, apud S. Mariam-ma-
jorem, anno incarnationis dominicæ mil-
lesimo septingentesimo quinquagesimo pri-
mo, quintodecimo Kalendas Junii, Pon-
tificatus nostri anno undecimo.*

D. Card. PASSIONEUS.

J. DATARIUS.

Visa.

De curiâ J. C. BOSCHI.

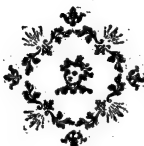
Locò + plumbi.

J. B. EUGENIUS.

Registrata in secretariâ Brevium.
Anno à nativitate Domini nostri Je-
su-Christi millesimo septingentesimo
quinquagesimo primo, indictione de-
cimâ quartâ, die verò 28 mensis Maii,
Pontificatus autem sanctissimi in Christo
patris, & Domini nostri BENEDICTI
divinâ Providentiâ PAPÆ XIV, anno
undecimo, supradicta Constitutio affixa
& publicata fuit ad valvas Basilicæ La-

teranensis & principis apostolorum;
 & cancellaria apostolica curiaque ge-
 neralis in monte Citatorio, & in acie
 campi Floræ, ac in aliis locis solitis &
 consuetis urbis, per me Franciscum
 Bartolotti Apost. Curf.

ANTONIUS BEFANI *Mag. Curf.*



MANDEMENT pour la publication de
la Bulle de notre S. Père le Pape Bé-
noît XIV , qui condâne & défend
de nouveau les Sociétés dites des
FRANCS-MAÇONS, en implorant le
bras & le secours des Princes &
des Puissances séculières.

JOSEPH DE GUYON DE CROCHANS,
*par la grâce de Dieu & du S. Siège
apostolique , Archevêque d'Avignon.*

*AU Clergé séculier & régulier , & à tous
les fidèles de notre diocèse , salut &
bénédiction en notre Seigneur Jésus-
Christ.*

Nous gémissons depuis long-tems ;
mes très-chers Frères , dans le secret
de notre cœur , sur l'aveuglement sur-
prenant de quelques-uns d'entre vous

qui se laissent séduire par les artifices du démon, & se livrant au goût trompeur d'une malheureuse nouveauté, s'engageaient témérairement dans des sociétés dites *des Francs-Maçons*, & y persévéraient opiniâtrement, malgré la défense qu'en avait faite le S. Siège apostolique, sous la plus terrible des peines ecclésiastiques, l'excommunication majeure réservée au souverain pontife.

Le saint jubilé qui parait avoir réveillé la foi & la religion presque éteintes dans plusieurs d'entre vous, faisant cesser les assemblées secrètes de ces suspectes associations, nous font espérer d'en voir heureusement la fin parmi notre troupeau. La Constitution que notre S. père le pape Benoît XIV, heureusement régnant, vient de publier contre ces mêmes Sociétés, va, come nous l'espérons, les détruire entièrement, & mettre le comble à nos justes desirs.

Nous nous empressons, mes très-

chers Frères, de vous faire part de cette Bule si digne de son auteur. Vous y verrez de nouvelles marques du zèle & de la sagesse de ce grand pontife, que tout l'univers chrétien ne cesse d'admirer; vous y verrez la confirmation solennelle de la Bule que son prédécesseur le pape Clement XII d'heureuse mémoire, avait donnée dès l'année 1738, contre les Sociétés dites des *Francs-Maçons*; & ceux parmi vous qui seraient encore de ce nombre, ne pourront qu'être saintement alarmés d'avoir mérité d'être frappés des foudres de l'Eglise.

Il est pour cela nécessaire de vous faire un précis de ce que contiennent les Bules de ces deux grands papes. Elles concourent mutuellement à vous acabler du poids de leur autorité, si vous aviez le malheur de persévérer encore dans des Sociétés solennellement condamnées par le Vicaire de Jesus-Christ.

C'est donc en vertu de la sainte obéissance, que le successeur de l'Apôtre S. Pierre ordonne étroitement à tous & à chacun des fidèles, de quelque état, rang, condition, ordre, dignité & prééminence qu'ils soient, soit laïques, soit clercs, soit séculiers, soit réguliers, quand même ils demanderaient qu'on en fit une expresse & individuelle mention ; qu'aucun d'eux, sous quelque couleur & prétexte que ce soit, n'ose & ne presume d'introduire, d'acroître & d'entretenir des Sociétés dites des *Frans-Maçons*, ou apelées d'un autre nom, ni de les recevoir & cacher dans ses maisons ou ailleurs, ni de s'y engager, de s'y affocier, de s'y trouver, ni de donner la permission ou la facilité de les assembler, ni de leur fournir quelque chose, ni de leur donner conseil, secours ou faveur, de quelque manière que ce soit, par soi-même ou par autrui, directement ou indirectement, en public ou en cachette.

ni d'exhorter, d'induire, de provoquer les autres à s'inscrire dans ces Sociétés, ou de leur persuader de s'y agréger, de s'y trouver ou de les aider & entretenir de quelque manière que ce soit; mais qu'ils doivent tous s'abstenir entièrement de ces Sociétés, agrégations, compagnies, assemblées & conventicules, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, sans qu'il soit besoin d'aucune déclaration, & dont on ne pourra être absous, excepté à l'article de la mort, que par le souverain pontife.

Les raisons d'une défense & d'une condamnation si expresse, que Sa Sainteté veut bien nous exposer dans la Bule, sont dignes de sa sagesse, & sont très-propres à vous faire renoncer au plutot à des pratiques dont elles vous manifestent si sensiblement les inconvéniens & les dangers.

La première de ces raisons, c'est que les homes de toute sorte de re-

ligion & de secte , s'aliant & s'unifiant ensemble dans ces Sociétés & ces assemblées , la pureté de la religion catholique , seule véritable , ne peut qu'en souffrir tôt ou tard un très-grand préjudice.

La seconde est la loi étroite d'un secret impénétrable, sous lequel on cache soigneusement tout ce qui se fait dans ces sortes d'assemblées.

La troisième est le serment par lequel on s'engage à garder inviolablement ce secret ; come s'il était permis, sous prétexte de quelque serment que ce soit, de se défendre de tout avouer, lorsqu'une puissance légitime nous interoge, pour connaître s'il ne se fait rien dans ces assemblées qui soit contre la religion ou contre l'état.

La quatrième est que ces sortes de Sociétés ne sont pas moins contraires aux ordonnances civiles, qu'aux lois canoniques & ecclésiastiques ; le droit civil défendant les sociétés & les as-

semblées qui se forment sans l'autorité publique.

La cinquième est que ces Sociétés & ces agrégations ont été déjà prosrites & banies de plusieurs Etats, par l'autorité des Princes séculiers.

La dernière enfin de ces raisons, c'est que ces mêmes associations & assemblées sont blâmées des personnes prudentes & de probité ; & qu'à leur jugement, quiconque s'y associe, donne lieu qu'on le soupçonne de dérèglement & de désordre.

Le pape Clément XII, dans sa constitution de 1738, avait ordonné, tant aux évêques, prélats, supérieurs & autres ordinaires des lieux, qu'aux inquisiteurs de la foi, de rechercher avec soin les violateurs de sa Constitution, de procéder contre eux, de quelque état, rang, condition, ordre, dignité & prééminence qu'ils fussent, & de les punir des peines convenables, comme fort-suspects d'hérésie ; leur donnant

libre pouvoir d'implorer pour cela ; s'il etait nécessaire, le secours du bras séculier. Sa Sainteté nous renouvelle aujourd'hui le commandement de son prédécesseur ; & par un effet de sa sollicitude apostolique, elle implore fortement l'aide & le secours des Princes catholiques , pour l'exécution de sa Bule dans leurs Etats : elle leur déclare qu'ils sont établis de Dieu pour être les défenseurs de la Foi & les protecteurs de l'Eglise ; & c'est pour animer leur zèle à remplir ces glorieuses qualités , que Sa Sainteté leur rappelle ces beaux mots du pieux Empereur Charlemagne, au titre premier de ses Capitulaires, chap. 2 : *Nous ne pouvons en aucune façon reconnaître comment nous pouvons être fidèles , ceux qui se montrent infidèles à Dieu & désobéissans à ses prêtres.*

Tel est, mes très-chers Frères , le zèle ardent que notre St. père le pape fait paraître pour la destruction

des Sociétés & assemblées des *Francs-Maçons*.

A CES CAUSES, pour répondre aux intentions & aux ordres de Sa Sainteté, & en exécution de sa Bule, nous ordonnons qu'elle sera publiée au prône de chaque paroisse de cette ville, & que tous ceux qui seraient malheureusement engagés dans les sociétés ou assemblées dites des *Francs-Maçons*, ou apelées d'un autre nom, s'en retirent au plutot, & y renoncent pour toujours, avec un vrai repentir d'y avoir eu quelque part; & que s'adressant pour cela à nous, ou au révérend père inquisiteur, ou à un de nos vicaires généraux, ils donnent des marques nullement equivoques de leur parfaite obéissance à la voix du vicaire de Jesus-Christ; & se mettant en état, en profitant de la grâce du jubilé qui va expirer, de recevoir l'absolution de l'excommunication réservée au S. Siège, qu'ils ont malheureusement encourue.

Et come nous ne pouvons ignorer qu'il y a dans cette vile un livre manuscrit, contenant divers réglemens de ces Sociétés dites des *Francs-Maçons*, aussi-bien que la signature de ceux qui y sont agrégés, nous ordonons très-étroitement, sous peine d'excommunication, à ceux qui ont ce livre, de le remettre au plutot entre nos mains, ou celles du révérend père inquisiteur; & nous ordonons pareillement sous la même peine, à ceux qui savent où est ce livre, de nous en avertir incessamment ou le R. P. inquisiteur, ou un de nos vicaires généraux.

Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, est assés aveugle & endurci pour persévérer encore dans ces Sociétés dites des *Francs-Maçons*, ou apelées d'un autre nom, qu'il sache que nous procéderons contre lui come suspect d'hérésie, selon toute la rigueur du droit.

Et sera notre présent mandement

(190)

tu & publié aux prônes des paroisses,
& dans toutes les communautés d'hommes
séculières & régulières, & afiché
aux portes de l'église métropolitaine
& des églises paroissiales.

DONÉ à Avignon, en notre palais
archiépiscopal, le 22 Juillet 1751.

† JOSEPH, *Archevêque d'Avignon.*

Par Mgr.

PHILIP. *Secrétaire.*



MANDEMENT

De M. l'Evêque de Marseille.

**HENRI - FRANÇOIS - XAVIER DE
BELSUNCE DE CALTELMORON ,**
par la Providence divine & la grâce
du S. Siège apostolique, Evêque de
Marseille, &c. Au clergé séculier
& régulier, & à tous les fidèles de
notre diocèse, salut & bénédiction
en N. S. J. C.

POURIONS-NOUS, mes très-chers
Frères, sans nous rendre coupables de-
vant Dieu & devant les homes, garder
le silence sur une bisarre & mystérieuse
association qui comence à s'établir dans
cette vile, & qui y fait aujourd'hui
tant de bruit ! Pourions-nous être tran-
quiles, tandis que ceux d'entre vous
qui, au mépris de toute autorité, se

sont engagés dans cette association ;
 se font un faux honneur de leur déso-
 béissance , & employent les sollicita-
 tions les plus pressantes , pour grossir
 le nombre de leurs associés !

« Si toutes les assemblées furtives sont
 expressément défendues dans le royaume ; à combien plus forte raison a-t-on
 dû proscrire celles dont le secret im-
 pénétrable devrait seul suffire , pour
 causer les plus justes alarmes ?

Quelles funestes suites pour la reli-
 gion & pour l'état n'a-t-on pas su-
 jet de craindre d'une association & des
 assemblées , où sont indifféremment reçus
 gens de toute nation , de toute religion
 & de tout état , & parmi lesquels rè-
 gne une union intime , qui se démon-
 tre en faveur de tout inconnu & de
 tout étranger ; dès-lors que par quel-
 que signe concerté , il a fait connaître
 qu'il est membre de cette mystérieuse
 Société !

Les personnes , sans doute , d'une so-
 lide

vide piété, regardent avec mépris & avec indignation cette association si ridicule jusques dans son nom. Mais, mes très-chers Frères, ceux qui se déclarent hautement *Francs-Maçons*, & qui sollicitent publiquement les autres à se joindre à eux, pourraient encore séduire peut-être bien des personnes faibles & non prevenues, si nous ne nous élevions contre un scandale qui n'est devenu que trop public. Nous devons donc, dans cette occasion autant que dans toute autre, nous souvenir que nous sommes redevables aux faibles & aux forts.

A CES CAUSES, nous avertissons tous nos diocésains, de quelque condition, de quelque état & de quelque profession qu'ils soient, qu'ils ne peuvent entrer dans l'association des *Francs-Maçons*; & que s'ils y sont déjà reçus, ils ne peuvent continuer de se trouver dans leurs assemblées, sans comettre un péché dont nous nous réser-

vôns à nous & à nos vicaires généraux, le pouvoir de les absoudre.

Et sera notre présent Mandement lu & publié au prône des messes de paroisse & aux sermons; envoyé & affiché par-tout où besoin sera, à la diligence de notre promoteur.

Doné à Marseille, dans notre palais épiscopal, le 14 Janvier 1742.

† HENRI, *Evêque de Marseille.*

BOYER, *Secrétaire.*

Le M. Rien ne presse. Pourvu que vous ne les egarés pas.

Le F. J'en aurai tout le soin possible; & vous pouvés être sûr que personne ne les lira que moi.

Le M. Quant à cela, il n'y aurait point d'inconvénient que le public en général en fut instruit, & que principalement tous les Maçons fussent tout ce qui les concerne.

Le F. Vous ne craindriés donc pas qu'on fit entendre vos acufateurs à son de trompette?

Le M. Tant s'en faut, qu'au contraire.....

Le F. Pourquoi donc ?

Le M. C'est qu'il n'y aurait pas de mal que tout le monde connût la faiblesse & l'inconséquence des moyens dont on a voulu se servir pour détruire la Maçonnerie.

Le F. Vous vous reposez donc beaucoup sur votre innocence ?

Le M. Bien mieux, c'est que nous méprisons le ridicule que, faute de plus, on voudrait jeter sur nous. Les lois de la Société, qui par nos ennemis même, ont été avouées sages, estimables & dignes d'éloges, suffisent pour le détruire.

Le F. Mais encore, pourquoi prend-on tant de plaisir à critiquer votre Ordre, à le calomnier, à fulminer contre lui ? Pourquoi veut-on, à toute force, trouver mauvaises des choses innocentes ?

Le M. Il n'est pas surprenant que l'Ordre ait rencontré de tems en tems des gens de tout caractère, grands & petits, qui se soient arachés à le rendre ou suspect ou méprisable aux yeux du public. Le mystère impénétrable qui fait le caractère distinctif de cet Or-

dre , n'a pu que provoquer la curiosité dans les uns , & remuer l'envie ou la jalousie dans les autres. Des gens honêtes ont donné dans l'écueil de bonnefoi ; ou parce qu'un secret gardé aussi inviolablement aura alarmé leur conscience , ou parce qu'ils auront cru que notre Société couvait un dessein , d'où dans la suite pourrait eclorre quelque révolution.

Le F. Il faut être bien méchant ou bien sot ; & ceux qui refusent à la Maçonerie leur approbation , parce qu'ils ignorent le secret , devraient au-moins en demeurer là & suspendre leur jugement.

Le M. Ne fut-ce que par la considération qu'il n'est pas possible que quantité de gens de bien voulussent bâtir sur une chimère , & adopter du jour au lendemain , des principes vains , inutiles ou dangereux ; & le tout , par l'unique but de se distinguer du reste des homes , & d'en imposer au public , après avoir été les premiers trompés. C'est donc pécher contre les règles de la charité , de la justice & du devoir , que de charger de blâme , de soupçons odieux ou de calomnies , un Ordre qui n'a jamais donné prise sur lui.

Le F. Vraiment sans doute ; mais quelles sont, dans le monde, les sociétés qui n'ont pas souffert de violentes secousses ? Les diverses religions qui ont paru dans quelque âge du monde que ce soit, & même toutes celles qui subsistent encore aujourd'hui ; aucune d'entre elles, sans exception, ne s'est vue exempte de la contradiction la plus opiniâtre, ni même de la persécution la plus ouverte.

Le M. La véritable religion sur-tout, a presque toujours eu plus de traverses à soutenir, que le mensonge & l'imposture.

Le F. Hé ! le Judaïsme, dès sa naissance, & même avant qu'il fut bien éclos, ne se vit-il pas sur le point de périr par la jalousie des Pharaons ? Et plusieurs siècles après, combien cette religion n'a-t-elle pas soutenu d'assauts contre l'impiété de ses propres rois, puis contre les Antiochus, & ensuite de la part des Romains ?

Le M. Mais c'est peu de chose encore, si l'on considère l'église chrétienne noyée dans son propre sang, pendant trois siècles consécutifs. La vie pure & édifiante de ses pasteurs & de ses premiers saints, leurs dogmes, leur mo-

rale , les prodiges sans nombre ; rien ne peut calmer la rage des persécuteurs : tout cela devient l'objet de leur mépris & de leur haine.

Le F. D'après des faits pareils , je trouve que les Maçons en ont été quittes à bon marché , pour n'avoir reçu que deux Constitutions de l'Evêché de Rome.

Le M. Il est vrai ,

*Qu'au sage on fasse la guerre ,
Est-ce un prodige à nos yeux ?
Quand les enfans de la terre
Ont osé la faire aux Dieux.*

Mais n'ajoutons aucune foi aux discours violens que tient contre nous une populace méprisable ; elle marche en aveugle dans tout ce qu'elle fait , il est aisé de l'égarer. Rejetons ces propos captieux que sème saintement la tendre & dolente hypocrisie. Condâmons ces invectives grossières , ces sarcasmes que des impies & des gens sans mœurs acréditent & multiplient contre nous.

Le F. O , quant à moi , *odi profanum vulgus* & toutes ses satires.

Le M. Nous ne haïssons pas pour cela nos ennemis , nous les plaignons ,

nous les fervons même , si l'occasion s'en présente : semblables à l'astre qui répand ses rayons également & sur les ondes d'un beau canal , & sur les limons des étangs où naissent les serpens vénimeux.

Le F. Montre-moi ta foi par tes œuvres , dit l'Evangile.

Le M. On n'a jamais vu de libelle contre nos critiques ; & les bonnes œuvres , faut-il les publier ? Non , & l'

On a beau des plus noirs forfaits

Acuser nos misères ;

*Nous nous vengeons , par nos bienfaits ,
Des préjugés vulgaires.*

Le F. La verve Maçone est d'une étonnante fertilité. . . Mais au bout du compte , pour quel sujet les vicaires de J. C. ont-ils dévoué à l'anatème MM. les F. Maçons ?

Le M. De peur , come vous le verrez dans la première bule , qu'à l'exemple du voleur , ils ne percent la maison , & que come autant de renards.... ils ne portent par-tout la désolation.

Le F. Hé , Monsieur , quelle langue parlés-vous là ?

Le M. C'est-à-dire , come s'exprime charitablement Clément XII , de peur

qu'ils ne séduisent les simples , & ne blessent en secret, de leurs fleches , les âmes innocentes.

Le F. On vous prend donc pour des larons, des renards, des séducteurs ?

Le M. Oui, Monsieur, *qui sous les dehors AFFECTÉS d'une probité naturelle.... DONT ON SE CONTENTE....* sont toujours nuisibles à la tranquillité de l'Etat & au salut des âmes ; ainsi qu'il est plus amplement écrit dans notre première patente. Et voilà, Monsieur, *comme le CRIME se découvre lui-même, ibidem.*

Le F. Quel crime ?

Le M. Je l'ignore ; mais , selon le proverbe populaire , *quand on veut tuer son chien , on dit qu'il est enragé.*

Le F. En revanche, les Logiciens ont pour maxime que *quod gratis asseritur, gratis negatur* : c'est-à-dire , en bon français, quand l'on nous charge gratuitement ou pour l'amour de Dieu, d'injures atroces & de calomnies criantes, on en est quitte pour ne point y répondre, ou pour dire, *cela n'est pas vrai.*

Le M. J'en conviens ; mais ici l'axiome n'a pas lieu.

Le F. A cause ?

Le M. Parce qu'il y a des conjonctures en l'air, & même de fortes suppositions contre nous.

Le F. Mais le crime ne se suppose point, si l'on en croit les décrétales; & par conséquent l'on ne saurait condamner personne sur de faux préjugés ni sur des suppositions.

Le M. Il ne s'agit point de supposition, puisque TOUT homme de bien regarde aujourd'hui comme un signe peu équivoque de PERVERSION, quiconque se fait agréger à la Maçonnerie.

Le F. Qui a dit cela?

Le M. Sa Sainteté.

Le F. Comment! ce serait un signe de perversion de ma part, si je m'associais aux Francs-Maçons?

Le M. Oui, sans doute, Monsieur; car si leurs actions étaient irréprochables, ils ne se déroberaient pas avec tant de soin à la lumière.

Le F. Qui dit cela?

Le M. Son infaillibilité.

Le F. C'est incroyable.

Le M. Pourquoi donc?... S. Jean n'a-t'il pas dit: *Omnis enim qui malè agit, odit lucem?*

Le F. Cela arrive communément; mais les converses ne sont pas toujours

vraies ; & qui , dans ce cas-ci , ne rougirait pas de dire : donc ceux qui évitent la lumière font du mal ?

Le M. A la bonne heure ; mais la sentence de Cécile vient pourtant à l'appui de notre second arrêt.

Le F. Comment donc s'explique cette sentence , si elle a une vertu si puissante ?

Le M. *Honesti semper publico gaudent ; scelera secreta sunt.*

Le F. Il me paraît que St. Jean & Cécile peuvent se donner la main. Qui en effet voudrait affirmer que tout ce qui est honnête doit toujours se faire publiquement ? & si d'ordinaire les crimes se comettent dans l'ombre du secret , quelle conséquence peut-on en tirer au désavantage des Maçons ?

Le M. Il est vrai que si la condamnation qu'ils se sont attirée n'était pas mieux motivée , ils seraient bien heureux ; mais c'est que....

Le F. Quoi ?

Le M. Hélas ! c'est que la PLUPART des princes ont regardé CES SORTES DE GENS comme ENNEMIS DE LA SURETÉ PUBLIQUE.

Le F. Qu'entendez-vous par ces sortes de gens ?

Le M. Les Princes, les Seigneurs, les Eclésiastiques, les personnes de la première distinction; en un mot tous les Francs-Maçons.

Le F. Eux ? ennemis de la sûreté publique ! ... Je ne l'aurais jamais soupçonné.

Le M. Ni moi non plus ; puisque

Ils servent la Patrie , & l'Etat & leurs Princes ,

En citoyens zélés , dans toutes les provinces ,

Et de leurs Souverains en défendant les droits ;

Avec fidélité ils observent les lois ,

Sujets respectueux aux ordres qu'ils leur donnent ;

Leur amour les y porte , & leurs vœux leur ordonnent.

Le F. Indépendamment de ce sixain , j'étais très-persuadé que les Maçons n'étaient pas des perturbateurs du repos public , ni rebelles aux Puissances.

Le M. Ils sont même si pénétrés de leurs devoirs , que quand le Prince n'aurait pas la force en main pour se faire obéir ; come bons & affectionnés sujets , ils le feraient par amour , ne devant chercher qu'à lui plaire , & faire sans cesse des vœux pour son repos & son bonheur.

Le F. Et la plupart des Souverains les auraient regardés come des ennemis dans leurs Etats ?

Le M. J'ignore si la plupart les ont regardés come tels ; mais je fais que quelques-uns ont en effet interdit l'Art-Royal dans l'étendue de leur domination.

Le F. Qu'est-ce que cela prouve ? Les missionnaires de la foi n'ont-ils pas été banis des Etats du grand-Mogol ?

Le M. Et l'exercice de la religion la plus sainte, n'est-il pas défendu sur les trois-quarts du globe terrestre ?

Le F. Hé bien, Monsieur, d'où tenés-vous donc ces propos, que la plupart des Princes ont regardé les Maçons come ennemis de la sûreté publique ?

Le M. De notre constitution apostolique de 1733.

Le F. Et ils ont été anatématisés pour cela ?

Le M. Oui, Monsieur, pour arrêter le cours de cette PERVERSION.

Le F. De quelle perversion ?

Le M. Jen'en fais rien ; mais toujours, c'est pour interdire une voie qui donnerais lieu de se laisser aler impunément à bien des INIQUITÉS.

Le F. Des iniquités... !

Le M. Sans contredit, Monsieur ; eh, consultez notre première condamnation.

Le F. Elle est toute consultée, si l'on ne vous y condâne que pour les griefs à venir.

Le M. O, & encore pour plusieurs autres raisons A NOUS connues, qui sont également JUSTES & bien FONDÉES.

Le F. En ce cas, votre cause est bonne, puisque vous dites que les autres motifs sont également bien fondés.

Le M. Ce n'est pas moi qui parle, c'est la bulc.

Le F. Mais c'est inconcevable....

Le M. On ne nous a cependant excommuniés, qu'ayant... MUREMENT réfléchi sur les GRANDS MAUX qui naissent d'ordinaire de ces associations.

Le F. Murement réfléchi sur les grands maux.... ?

Le M. Voilà come on nous l'anonce ; je n'en fais pas davantage.

Le F. Ce sont là les griefs pour lesquels on a foudroyé les pauvres Maçons... ?

Le M. Et qu'il est ordonné de plus, par le même décret, qu'on les punisse à titre de gens TRES-SUSPECTS d'hérésie, & qu'on ne leur donne ni secours, ni ressource, ni azile.

Le F. Les voilà donc come Caïn ;
vagi & profugi in terrâ, errans & va-
gabonds sur la terre ?

Le M. Hélas !

Le F. Mais il n'est pas croyable qu'on
ait procédé si extraordinairement con-
tre eux , pour ces seules & uniques
raisons.....

Le M. *Et même aussi de DE NOTRE
PROPRE MOUVEMENT & connaissance
certaine , & de toute la plénitude de no-
tre puissance.*

Le F. Qui parle ainsi ?

Le M. Clément XII d'heureuse mé-
moire.

Le F. En ce cas , si l'autorité s'en-
est mêlée , c'est , à mon avis , la meil-
leure solution.

Le M. Voilà , cependant , Monsieur ,
les péchés pour lesquels St. Pierre a
fermé la porte du ciel aux Maçons :
voilà come l'on s'est eforcé de flétrir
la réputation de cette Société tranquille
& honête , de cette Société qui s'a-
croit journellement , qui subsiste de-
puis long-tems , que l'on soupçonne tou-
jours , que l'on tourmente quelquefois ;
Société qui dans le fond a tout pour
elle , beaucoup contre elle dans la for-
me ; mais où l'on trouverait peut-être

le germe de toutes les autres ; dont les pratiques sont excellentes, les vues honêtes, la doctrine juste ; & qui semble destinée depuis plusieurs siècles, à passer les homes au crible des épreuves, pour choisir entre eux & par-tout, les bons citoyens, les plus fidèles sujets, les meilleurs pères, les époux tendres, les amis vrais, les homes vertueux : voilà, dis-je, les prétextes pour lesquels les Maçons, dénoncés à l'inquisition, traduits au tribunal de l'injustice, ont été frappés de la foudre la plus terrible pour un bon chrétien : mais ce qui les console, c'est que, *Ubi non est causa, ibi deficit effectus.*

Le F. Hé bien, il ne fallait pas qu'un scrupule mal entendu les empêchat de faire leurs représentations respectueuses aux auteurs de ces censures. Il est essentiel à un home de bien de se justifier, lorsqu'on lui impute des choses contraires à l'honneur & à la probité.

Le M. Aussi a-t-on pris la liberté de le faire il y a long-tems ; & l'auteur de cette réponse a trouvé par-tout des armes dont il s'est servi victorieusement.

Le F. Ha... fort-bien ! ... Je n'ai assurément pas de peine à croire qu'il ait

trouvé par-tout des armes victorieuses.... Et qu'en est-il résulté ?

Le M. On dit qu'il eut la gloire , si non de faire révoquer la bulle , au moins d'en faire suspendre l'effet & d'en arrêter les careaux. D'autres prétendent que sur cette réponse , le pape eut la justice de révoquer la bulle trois mois après. D'autres encore assurent qu'elle n'a été fulminée qu'à Rome.

Le F. Ce qui est essentiellement mal , l'est cependant par-tout.

Le M. Oui , à Paris comme dans la vile sainte.

Le F. Les intentions du S. Père étaient droites , sans contredit ; & probablement il aura jugé les Franes-Maçons sur des délations calomnieuses.

Le M. Ça aurait donc été une erreur de sa part ?

Le F. En tant que l'Image & le représentant du fils de Dieu , sans doute il était infallible ; mais en tant qu'homme , je crois qu'il aura pu errer pour le moment.

Le M. Et errer doublement ; car n'est-ce pas pécher contre la Loi , qui exige *quod fiant tres admonitiones aut saltem una ante excommunicationem, sitque intervallum saltem aliquot dierum* ? Où est cette

admonition ? où est cet avertissement ? Au surplus , Sa Sainteté savait très-bien que *l'anatème ne peut avoir de force , que dans le cas où les anatématisés le méritent*. Non valet excommunicatio , nisi adfit peccatum mortale.

Le F. Cela posé , si les Maçons sont innocens , leurs excommunications sont toutes levées ?

Le M. C'est entendu. Et si vous ajoutez encore à cela que les bulles ont subi en France le même sort que celle *Unigenitus* ; vous conviendrez , Monsieur , que les F. Maçons Français , quelque timorée que soit leur conscience , n'ont pas à redouter , quant à cet objet , l'enfer de l'autre monde.

Le F. Comment ! les libertés de l'Eglise Galicane se sont refusées à leur entrée dans le Royaume ?

Le M. Oui , Monsieur , ces bulles n'ont pas été reçues solennellement dans la monarchie Française.

Le F. Ho , ho ! en cas là , les âmes Maçons sont en sûreté.

Le M. Pas tout-à-fait.

Le F. A cause.... ?

Le M. Il y a des casuistes qui affirment , que malgré cela nous sommes

considérés être excommuniés dans le for interne, comme l'on s'exprime en cour d'Eglise, & que nous devons en conscience nous regarder comme tels.

Le F. Oh ! c'est porter le scrupule à l'excès. La religion ne nous astreint pas à avoir une complaisance pareille au préjudice de notre salut.

Le M. Je me fais un plaisir de le croire.

Le F. Monsieur, vivés tranquillement dans ce plaisir ; & comme onze heures sonent, recevés, je vous prie, mes adieux jusqu'à notre prochaine entrevue.

Le M. Monsieur, je sacrifie volontiers, pour votre repos, le plaisir d'être avec vous. J'ajouterai seulement que si après avoir lu les présentes constitutions émancipées du S. Siège, vous y trouvés quelque prétexte raisonnable, & que cela vous donne lieu de faire quelques nouvelles imputations à notre Ordre, je tâcherai de les détruire radicalement.

Le F. Ha, ha, Monsieur, il me resterait encore bien des choses à dire, & que vous auriez peut-être de la peine à justifier en faveur de la Maçonnerie.

Le M. Monsieur, quelles que puissent

être vos objections contre nous , je suis persuadé d'avance que je les anéantirai sans effort , & d'une manière à ne plus vous laisser aucun scrupule sur notre compte.

Le F. C'est beaucoup dire....

Le M. Vous en serez convaincu ; & j'espère que le public revenu un jour de sa folle prévention , avouera que notre Société n'est point une école dangereuse , dont les leçons égarent l'esprit & corrompent le cœur ; que le père entêté de ses vieux préjugés , ne s'emportera plus contre un fils jeune & curieux qui s'enrôle , sans permission , sous les étendards de la vertu ; que la femmelette aigrie par sa voisine , ne crierait plus contre le pacifique époux , qui le dimanche va se délasser avec ses Frères des travaux de la semaine ; que la couche nuptiale ne retentira plus des cris perçans du divorce , que le seul nom de F. Maçon a pensé tant de fois occasioner dans de petits ménages ; que la chaire de vérité ne sera plus occupée par les déclamations hasardées de celui qui condâne ce qu'il ignore ; que l'épître de Franc-Maçon ajoutée au nom-propre d'un homme ,

cessera d'être un péché mortel ; &
qu'enfin , Monsieur , vous nous direz
un jour :

*Triomfés , troupe fortunée ,
Vivés illustres Citoyens ;
Remplissez votre destinée ,
Des cœurs resserrés les liens.
Qu'en tous lieux par vous poursuivie ,
La discorde tombe aux enfers :
Servés de suplice à l'envie ,
Et de modèle à l'univers.*

FIN DE LA SECONDE SOIRÉE.



TROISIÈME SOIRÉE.

LE MAÇON. HA !.... Monsieur :
soyés heureusement de retour....

LE PHILOSOPHE. Comment ! encore à
souper ?

Le M. Voilà qui est fait , voilà qui
est fait.... Votre santé paraît bonne.... ?

Le F. Excellente , & la vôtre.... ?

Le M. On ne saurait meilleure....
Enchanté de vous revoir bien portant...
Hé bien , Monsieur , que rapportés-vous
de là-bas ?

Le F. Oh , rien , absolument rien.

Le M. Point de nouvelle.... ?

Le F. Aucune , aucune. Mais voici....
vos constitutions , avec les mande-
mens.... , & dépendances quelconques ,
que j'ai l'honneur de vous remettre.

Le M. Déjà lues ? Quelle exacti-
tude....

Le F. Il ne fallait pas si long-tems pour
en expédier la lecture.

Le M. Hé bien , Monsieur , qu'en pen-
sés-vous ?

Le F. Hélas , ce que doit en penser
tout homme de bon-sens.

Le M. Mais encore...? car vous connaissez maintenant les différens moyens qu'on a mis en usage contre les Maçons.

Le F. Oui; ils sont au nombre d'une demi-douzaine.

Le M. Je devinerais bien celui qui vous a frappé le plus.

Le F. Cela se pourrait.

Le M. C'est le sixième.

Le F. Juste : c'est celui qui couronne l'œuvre.

Le M. Le moyen de s'y méprendre...?

Le F. Néanmoins, ces prétextes contiennent à peu près les matières sur lesquelles je m'étais proposé depuis long-tems de vous faire différentes questions; car, il faut tout dire, je commence à prendre gout à la Maçonerie.

Le M. Quel effort...!

Le F. Je compte même me faire recevoir Maçon dans peu.

Le M. Ha, ha....!

Le F. Vous ne secondés pas davantage mes bonnes inclinations?

Le M. A quel sujet?

Le F. C'est que vous ne m'engagés guère à persister dans ma résolution.

Le M. Je serais certainement bien aise que vous fussiez un jour des nôtres; mais croyés, je vous prie, que l'Ordre n'a

jamais été sur le pié de chercher à attirer perſone ; & qu'il a même toujours uſé de circonſpection dans la préférence qu'il a donnée aux aſpirans.

Le F. J'ai cependant été ſolicitée pluſieurs fois pour me faire recevoir ; & ce , par des Maçons fort-expérimentés dans l'Art.

Le M. Ils n'en ont pas mieux fait ; & je doute , Monſieur, qu'ils ſoient auſſi expérimentés que vous le dites ; car l'uſage eſt de n'engager qui que ce ſoit à ſe faire admettre parmi nous , mais d'attendre que de ſa propre & libre volonté on en ait ſoi-même formé le deſir.

Le F. Pour moi , je ne dois ma vocation Maçonnique à perſone , & il eſt bien décidé que je veux être initié à vos très-profonds miſtères.

Le M. Prenés garde , Monſieur, que vous ne paſſiés à coté.

Le F. Eſt-ce que je n'aurais pas toutes les qualités requiſes ?

Le M. A la religion près.

Le F. Ha, voilà qui eſt merveilleux... ! Eſt-ce que les Francs-Maçons ſe piquent auſſi de dévotion ?

Le M. C'eſt eluder la difficulté. Mais le fait eſt qu'on évite ſoigneuſement

d'admettre dans l'Ordre ni Atée ni Déiste, autant qu'il est possible de reconnaître dans un aspirant, quelque opinion qui menât au Déisme ou à l'Atéisme; ou dans sa conduite, des apparences qu'il fut imbu de semblables principes.

Le F. La précaution est sage sans contredit; mais quelle affinité cela a-t'il avec la religion? Est-ce que l'on ne peut pas être homme de bien, sans être fortement pénétré de la vérité d'une foule de dogmes.

Le M. C'est le sentiment de bien du monde.

Le F. Mais de quel monde? car peut-il venir dans l'esprit, peut-il exister un préjugé plus insignement déraisonnable, que celui de croire que sans religion l'on ne saurait être honête homme? Au fait, qu'est-ce qu'une religion?

Le M. C'est, généralement parlant, le culte que l'homme rend à l'Être suprême.

Le F. Mais qu'entend-on d'ordinaire par religion? ... Une doctrine qui invite les hommes à fuir le mal & à faire le bien; à adorer l'Auteur de la nature, en lui rendant un culte hérissé plus
ou

ou moins de cérémonies ridicules ; qui leur enseigne des dogmes aussi inutiles qu'incompréhensibles ; qui crée , selon son système , des vertus & des vices ; qui fonde son authenticité sur un nombre infini de prodiges ; qui encore.... Maintenant dites-moi , je vous prie , ce que c'est qu'un home qui a de la religion ?

Le M. Parblen , c'est celui qui observe avec rigueur les préceptes de la doctrine qu'on lui a enseignée.

Le F. J'entens : c'est celui qui croit ce qu'il ne peut concevoir , & qui se conduit en conséquence. Et un home sans religion ?

Le M. C'est celui qui n'a pas le don de la foi.

Le F. Fort-bien : c'est celui qui ne peut croire ce qui surpasse & contredit la raison humaine. Mais qu'entendez-vous par un honête-home ?

Le M. Celui qui reconait & adore , dans la simplicité de son cœur , un Dieu formateur , conservateur , rémunérateur & vengeur , & qui fait à autrui come à lui-même.

Le F. Et qui , de plus , n'est susceptible ni de superstition ni de fanatisme ; qui n'inonde pas la terre du sang

des incrédules ; qui plaint les aveugles , & aime les hérétiques come ses frères ; qui hait le vice , non par la crainte du chatiment , mais parce qu'il est haïssable ; qui pratique la vertu parce qu'elle est aimable , & non dans la vue d'être récompensé.

Le M. Il est cependant une classe d'hommes , que l'espérance & la crainte seules retiennent quelquefois dans les bornes de leurs devoirs.

Le F. Eh bien ; tout honête homme reconait un Dieu rémunérateur & vengeur. Et ne peut-on donc apprendre à cette classe d'hommes , ainsi qu'aux autres , qu'il est une Divinité rémunératrice & vengeresse , à qui ils doivent un tribut de dépendance , sans leur charger la tête de mille bisareries & contradictions ? Faut-il donc , pour leur apprendre à être justes & humains , les plonger dans un cahos d'erreurs , & faire usage à la fois du mensonge , de la fourbe & de l'imposture ? ... Ce n'est pas que je prétende que sans devenir petits come des enfans , on entrera dans le royaume des Cieux : au-contre , je soutiens que quiconque ne croit pas fermement que deux & deux font cinq , ira à tous les diables. Mais soutenir

que sans dogmes l'on ne saurait être honête home : ô démençe !.....

Le M. C'est vrai , j'en tombe d'accord ; mais toujours....

Le F. Eh , Monsieur , pourquoi affecter un si grand scrupule sur une matière dont vous semblez si peu vous inquiéter dans le fait ?

Le M. Qui vous a si bien instruit , Monsieur ?

Le F. Hé ! si la Maçonnerie nourit dans son sein des personnes de toutes sortes de religions....

Le M. Eh bien , après.... ?

Le F. Ce tolérantisme peut préjudicier à la véritable religion.

Le M. Inconséquence. . . . L'Ordre réunit , en effet , sous un même esprit de paix & de fraternité tous ses membres , de quelque parti qu'ils puissent être , & dans quelque communion qu'ils aient été élevés : enforte que chacun demeurant fidèle & zélé pour sa propre communion , n'en aime pas avec moins d'ardeur des Frères séparés , il est vrai , par une différence d'explication dans les dogmes , & de service dans le culte.

Le F. Cette réunion est admirable.

Le M. Elle l'est d'autant plus , qu'elle

paraîtrait impossible, si une expérience toujours soutenue dans l'Ordre, ne prouvait qu'elle y existe réellement : réunion du cœur, telle que les hommes les plus sages & les plus pieux l'ont toujours souhaitée, au défaut de celle des dogmes.

Le F. De sorte donc, Monsieur, que toutes les religions du monde, toutes les sectes en général, sont admises dans la Maçonnerie, comme l'assurent les Bules ?

Le M. Point-du-tout ; l'on n'y admet que des chrétiens, des sujets orthodoxes : hors de l'Eglise chrétienne, il ne peut ni ne doit être reçu aucun Franc-Maçon. Voilà pourquoi les Juifs, les Mahométans & les Payens, en sont exclus comme infidèles ; quoique les premiers soient quelquefois admis, mais très-rarement, par respect pour la Loi ancienne.

Le F. L'Apôtre nous dit cependant : *N'ayés point de communication avec l'infidèle.* Et dans le Deuteronome, le Seigneur défend à son peuple d'avoir aucun commerce avec les nations étrangères & ennemies de son culte ; il y est ordonné, au-contraire, de renverser leurs autels, de briser leurs statues,

de faire brûler , &c. *Sculptilia comburite.*

Le M. St. Thomas est bien plus sévère encore : il dit que nous devons éviter jusqu'aux termes qui nous feroient comuns avec les hérétiques , *ne eorum errori favere videamur.* Mais s'il falait se conformer , au pié de la lettre , à ces saintes ordonnances , quelle afreuse tour de Babel il en résulterait !

Le F. Pourquoi donc cela ?

Le M. Quel langage faudrait-il admettre : il y a des hérétiques en toute langue.... Non , Monsieur , ce n'est pas à de simples citoyens à ne pas tolérer les différentes religions dans l'Etat : c'est aux Princes à faire ce que leur sagesse & leur prudence leur dictent à ce sujet. La Société où il n'est nullement question de religion , examine moins si ceux qui se présentent pour y être admis , servent Dieu à leur manière ou à celle des catholiques , que s'ils sont gens d'honneur & de probité. Que prétendent donc des rigoristes outrés qui ne veulent pas qu'on rie avec tout le monde , ni qu'on entretienne aucune liaison , aucun commerce avec un honête Anglais ou Holandais ? Des gens qui prêchent qu'il faut aimer son pro-

chain , verraient avec indifférence , je n'ose dire avec joie , périr un hérétique qui ne va pas à la messe ; tandis que ce serait une action plus agréable à Dieu de se priver d'y aller soi-même , que de manquer à sauver un homme en y allant.

Le F. Ce n'est cependant pas-là l'esprit d'un Dieu ami des hommes , qui vit , boit & mange avec les gens de mauvaise vie.

Le M. Non certainement ; & il n'envoie pas ses disciples armés d'épées & de bâtons , comme des loups au milieu des brebis. Nous faisons de même ; nous plaignons ceux qui sont dans l'erreur , sans cesser de les aimer.

Le F. Faisons à notre prochain ce que nous voulons qu'on nous fasse.

Le M. Oui , tel est le principe du F. Maçon. Il est vrai que l'on ne fuit pas à la rigueur les lois de l'Eglise ; c'est-à-dire , qu'on n'a pas cette sévérité qui veut que chacun reçoive les sentimens de la religion romaine ou réformée. Comme les vœux de l'Ordre ne portent que sur cette vie ; il laisse à ses Membres le soin de diriger chacun sa conscience , & de se ménager son salut , selon la pratique où il

a été nourri. Mais faites-moi la grâce, Monsieur, de ne pas penser mal d'un Docteur en Sorbone qui vit avec des gens de différens sentimens des siens.

Le F. Hé, Monsieur, tout Docteur de Sorbone voyage avec un Juif dans la diligence de Lion, se promène avec un Turc, fait admirer à un Lutérien, à un Calviniste le superbe mausolée du Cardinal de Richelieu.

Le M. Lorsqu'il s'agit de choses purement humaines, il ne doit y avoir aucune distinction entre les homes. Dans notre Société, il ne s'agit que de pratiquer avec d'honnêtes gens, des actions attachées à l'humanité. Si le pape est malade, il fait bien approcher un habile médecin, fut-il de la religion Juive, Mahométane, Chinoise, Janséniste.....

Le F. Ne fut-il d'aucune, come c'est l'ordinaire.

Le M. Sans doute; mais on exclue avec scrupule de notre Société, tous les impies; on n'y admet point de ces personnes, enfans insensés d'une folle sagesse & du libertinage, qui sont incrédules par ton, par vanité, par habitude & sans savoir pourquoi. Il est vrai, les Maçons ne s'informent pas

si Titius croit aux images , ni si Marius se confesse.....

Le F. Tant pis.

Le M. Pourquoi ? Titius peut être un fort-honête homme , sans prier les Saints ; & Marius , pour sentir l'enormité du crime , n'a pas besoin de le raconter.

Le F. Mais si Sempronius était capable de nier l'existence de l'Etre suprême , de lui refuser l'encens & la reconnaissance qui lui est due...?

Le M. Eh bien , ce serait un misérable , un malhonête homme ; caractère totalement opposé à celui qui seul peut donner l'entrée dans l'Ordre des Maçons.

Le F. Toujours , vous soutenez , Monsieur , qu'il ne peut résulter aucun préjudice de ce mélange de différentes religions ?

Le M. Si ce mélange pouvait produire quelque effet , il en résulterait plutôt de grands avantages.

Le F. Comment cela , je vous prie ?

Le M. *Sanctificatus enim est vir infidelis per mulierem fidelem* , dit l'Apôtre ; & réciproquement on peut attendre cet effet salutaire de la cohabitation & de l'intimité des personnes qu'une bigarure d'opinions , quelquefois une

dispute de mots sépare ; mais que l'amitié , l'union , la confiance , la fréquentation , rapproche , persuade , détermine.

Le F. C'est savoir tirer parti de tout.

Le M. Hé ! S. Paul vient encore à mon secours : *Si quis frater habet uxorem infidelem*, dit-il, *& hæc consentit habitare cum illo*, *non dimittat illam* ; *idem est quoad virum*. Un infidèle , un hérétique , peut donc vivre dans les liens du mariage , avec un catolique , un batifé ?

Le F. Oui , sans contredit.

Le M. Hé bien , serait-ce donc une plus forte indécence d'admettre aux mêmes pratiques , à la participation de la même table , des personnes de culte dissemblable ; que d'associer au partage d'un sacrement , & de joindre par un lien indissoluble un catolique & un protestan ?

Le F. Oui , sans doute , Monsieur , si vous n'en avés pas acheté le privilège ; car en fait de choses pareilles , on pèse le mal au poids de l'or.

Le M. Toujours est-il vrai , que bien loin que l'Ordre Maçonique ait quelque but opposé à la religion en général , ou à la religion chrétienne en particu-

lier, il en tire au-contre une partie de sa gloire ; en ce que n'admettant que le seul cristianisme dans son sein, il done à connaître par cette conduite, que de la profession du cristianisme, découlent les principes fondamentaux de la Société.

Le F. Cependant il serait possible qu'une des comunions s'élevât, à l'abri de cet Ordre, aux dépens des autres comunions crètiennes, & qu'elle s'établît sur les ruines de toutes celles-ci.

Le M. Voilà come la calomnie, féconde en ressources, s'épuise contre nous : *circuit diabolus quærens quem devoret* : le crime veille, & la simplicité s'endort sur la foi de son innocence.

Le F. Pourquoi ces éloquentes tirades ? Est-ce que ma réflexion n'est pas à sa place ?

Le M. Comment pouvoir s'imaginer qu'une des comunions crètiennes couvrait le but caché de s'établir sur les débris des autres ?

Le F. Rien de plus naturel.

Le M. Il faudrait donc pour cela, supposer un mystère dont le secret ne fut connu qu'aux Membres d'une certaine communion :

Le F. Sans doute.

Le M. Or , c'est absolument impossible.

Le F. A cause ?

Le M. Combien de gens passant d'une communion dans une autre , emporteraient avec eux un aussi dangereux secret ? Combien de personnes à qui toutes les comunions sont à peu près indifférentes ?

Le F. C'est vrai.

Le M. Ajoutés à cela, Monsieur , le danger d'être un jour enveloppé dans un parti qui ne pourrait que succomber sous les efforts de toutes les autres comunions justement réunies contre lui : en voilà beaucoup plus qu'il n'en faudrait, pour ensevelir l'Ordre entier sous les ruines de ses mystères. Mais non , Monsieur ,

Chés nous les goûts bien assortis ,

Produisent l'union parfaite :

Jamais un esprit de parti

N'y trouble notre paix secrète.

Le F. C'est encore vrai.

Le M. Au surplus , les chrétiens de tant de différentes comunions ne s'entre-croiseraient-ils pas sans cesse dans un projet aussi insensé ?

Le F. Cela se conçoit.

Le M. Ne seraient-ils pas autant d'espions perpétuels de leurs démarches réciproques ?

Le F. D'acord.

Le M. Rien, Monsieur, ne prouve tant la docilité des Maçons, & le peu d'envie qu'ils ont de faire secte, que le soin exact qu'ils prennent d'écarter & de défendre entre eux, toute dissertation sur le culte & la variété de doctrine.

Le F. Voilà, à mon jugement, une bonne réplique.

Le M. S'ils étaient controvertistes ou controvertisseurs, ils examineraient de plus près la façon de penser de chacun : mais ce serait entreprendre une partie dévolue de droit aux sages & savans interprètes des vérités évangéliques. La tolérance que semblent professer les Maçons, est plutôt l'apanage d'un cœur doux & humain, que celui d'un esprit incrédule dont nous ont taxés des docteurs de la nouvelle Loi.

Le F. Qu'entendés-vous, Monsieur, par ces personages ?

Le M. Est-ce que vous n'avez jamais ouï parler d'une consultation anonyme sur la Maçonnerie, imprimée en 1748 ?

Le F. Composée par des Docteurs :

Le M. Par des Docteurs de Paris.

Le F. Première nouvelle.

Le M. Ho ! ceux-là nous traitent au plus grave.

Le F. Et à quel sujet ?

Le M. Ils disent que les Atées, les Déistes, les Esprits-forts, les Incrédules (ils ont oublié de dire les Diables) se sont tellement multipliés de notre siècle, qu'il y a lieu de penser qu'ils sortent du laboratoire des Maçons.

Le F. Cette imputation ne pouvait guère eclorre que sous un bonnet doctoral, couvée par l'ignorance & l'hipocrisie.

Le M. Ne parlons pas si haut.

Le F. Mais enfin, pourquoi ces Docteurs, au-lieu de penser, come ils font, que la Maçonerie est un assemblage de Déistes, d'esprits-forts, de gens sans religion, de Diables, si vous voulés ; pourquoi ne pensent-ils pas plutot que c'est une Société d'amusement ?

Le M. Ce serait, en effet, plus charitable. Mais non : il se répand, disent-ils, diférens bruits de ces assemblées ; & suivant ces bruits, les Francs-Maçons ont des pratiques répréhensibles.

peu convenables au respect dû aux choses saintes, superstitieuses, scandaleuses même, par le mélange du sacré & du comique.

Le F. O. pour le coup, voilà des injures d'estoc & de taille. Et à quel propos donc toutes ces épitètes ?

Le M. Parce que nous parlons du Temple de Jérusalem.

Le F. Oh ! Monsieur, qu'est-ce que vous dites-là ?

Le M. C'est cependant ainsi : & voilà le répréhensible, le scandaleux, le mélange du sacré & du comique.

Le F. On ne pourrait donc pas, sans profanation, s'entretenir au bal de la cathédrale de Strasbourg, par exemple, & de sa tour prodigieusement élevée ?

Le M. Eh bien, Monsieur, si quelqu'un vous demandait, d'un air dévotement brusque, ce que cette métropole a à faire dans ce cercle profane ; que dirait-on ?

Le F. On le regarderait come un fou, dont la pieuse folie ferait hausser les épaules ; ou come une hipocrite, dont l'austérité hors d'œuvre & affectée, le ferait mépriser & tourner en ridicule.

Le M. Je le pense de même. Et pour nous, si nous faisons mention du

temple de Salomon, nous ne prétendons pas profaner ce temple ni ses mystérieuses colonnes.

Le F. Assurément, je ne vois point de crime à s'en entretenir.

Le M. Sur-tout si l'on s'en entretient, non come d'un edifice sacré par la sainteté de celui qu'on y adorait, ce qui serait matière de culte; mais come d'un bâtiment célèbre par la magnificence de celui qui le fit bâtir, ce qui n'est que matière d'Architecture.

Le F. Sans difficulté; & il faudrait être bon théologien, pour trouver, dans cette conduite, des pratiques superstitieuses.

Le M. On a cependant imaginé que nos cérémonies tenaient du paganisme.

Le F. Qui? Les Docteurs consultants?

Le M. Non, mais d'autres savans ca-suistes.

Le F. Eh, sortons donc une fois de ces boîtes aux péchés. Où, Diable! trouvent-ils du paganisme en Maçonnerie?

Le M. Que signifient toutes ces différentes représentations, disent-ils, dont se trouve ornée la salle de réception? Que signifient ces heures de ré-

nèbres , cette maxime de faire presque tout par trois ? Que signifient toutes ces cérémonies ? Elles sont relatives & rapportées , sans doute , continuent-ils , aux Dieux payens & à leur culte.

Le F. O , que n'ai-je le tems de rire ! Je rirais d'ici à demain.

Le M. Ces mêmes Messieurs allèguent bien encore , que les Maçons profanent d'une manière impie , jusqu'aux termes consacrés aux choses saintes , consacrés à l'Eglise , en employant le mot *himne* , pour signifier quelquefois les chansons Maçonniques.

Le F. Ils sont donc bien peu grammairiens , s'ils ne savent pas que ce mot étant du genre épique , s'emploie au masculin pour exprimer des chansons quelconques ; mais que le faisant féminin , il n'est applicable , en effet , qu'aux chants de l'Eglise.

Le M. Voilà cependant come des ministres spirituels ont entrepris les Maçons , & les ont condamnés brusquement d'après quelque mauvais livre de Maçonnerie , sur quelques expressions prétendues equivoques de nos cantiques , & d'après la confession de quelque pénitent fanatique & imbécile.

Le F. Malgré cela néanmoins , ils ne

font pas parvenus à détruire votre
Ordre.

Le M. Non sans doute , quoiqu'ils
aient fait jouer tous les ressorts de la
calomnie pour le charger d'opprobre ;
jusqu'à même avancer que la Maçon-
nerie a tant de liaison avec toutes sor-
tes de sectes , dont le secret a été le
bouclier pour cacher l'iniquité , qu'on
a peine à présumer qu'elle marche par
d'autres voies.... Mais cette liaison , où
est-elle ?

Le F. Vous riés , parlés , chantés , vrai-
semblablement , come ces sectaires à
qui l'on vous compare ?

Le M. Oui ; & c'est assez pour être cri-
minel aux yeux de l'intolérance. Mais
qu'est-ce qui a servi de bouclier aux Clé-
ments , aux Ravallacs , aux Damiens ,
dont les noms seuls glacent d'efroi ? Ces
monstres n'ont pas été nouris , sans
doute , dans les entrailles de la Maçon-
nerie ; & son secret n'a jamais servi ,
come le fanatisme & la superstition ,
de bouclier au crime & au forfait. Non,

*S'il est quelque secret , c'est aux yeux du
vulgaire ,*

*Pour qui tant de vertus fut toujours un
misière.*

Le F. Hé bien donc, Monsieur, pourquoi les Francs-Maçons affectent-ils de posséder un secret important & impénétrable ?

Le M. Il y a une espèce d'injustice à nous faire cette question.

Le F. Je ne vois point cela du-tout.

Le M. Parce que c'est en quelque sorte vouloir dévoiler le mystère même, que d'exiger que nous rendions raison des motifs qui nous portent à observer un secret impénétrable hors de l'Ordre ; sur-tout , si ce mystère en est un des soutiens fondamentaux.

Le F. En ce cas, n'y pensons plus.

Le M. Monsieur, quand je ferais dans la disposition de tout sacrifier pour vous révéler nos mystères essentiels, ma langue se refuserait au crime de mon cœur.

Le F. Ho , ho ! coment donc cela ?

Le M. Criez-vous qu'un F. Maçon est en Loge , ce qu'étaient chés les poètes qu'on appelle payens, les âmes dans les champs Elisées ?

Le F. Hé ! quelle analogie cela a-t'il avec ce fameux secret ?

Le M. C'est que ces âmes voyaient & entendaient des choses si admirables, que leur esprit en était enchanté, &

leur imagination enivrée : revenaient-elles sur la terre , il leur était absolument impossible d'en faire le récit.

Le F. De manière que les F. Maçons ne sont pas plus sçavans hors des sanctuaires respectables de leur art , que ne le sont les ignorans profanes ?

Le M. Comment , hors de nos ateliers , pouvoir instruire des profanes , dont les oreilles ne peuvent entendre , dont les yeux ne peuvent voir , dont l'esprit ne saurait comprendre le sens de nos symboles ?

Le F. S'ils sont sourds & aveugles des sens & de l'esprit , cela me paraît en effet difficile. Mais c'est que malheureusement....

Le M. Quoi.... ?

Le F. Malheureusement il y a eu des Francs-Maçons qui ont parlé de l'Ordre & de ses mystères sublimes , de façon à ne pas en donner une grande idée.

Le M. Observés , je vous prie , qu'entre ceux qui laissent échapper quelque raillerie sur le compte de l'Ordre & de ses mystères , ou qui traitent la chose de bagatelle , il en est plusieurs qui se disent F. Maçons , sans l'être.

Le F. Je conviens qu'il peut y avoir des usurpateurs de ce titre brillant ;

mais il s'en trouve aussi de véritables qui en disent tout autant.

Le M. Alors c'est indiscrétion de leur part, légèreté, démangeaison de dire quelque mauvais bon-mot. Le vin peut encore produire cet effet : des esprits superficiels peuvent aussi tomber dans la même faute, pour n'avoir pas assez réfléchi sur le but de cette institution, sur les avantages qui en résultent, ou plutôt parce qu'ils ignorent & qu'on leur laisse ignorer le véritable sens de nos emblèmes.

Le F. Toujours cela arrive-t'il.

Le M. Mais qu'est-ce que ce petit nombre de membres défectueux, en comparaison de tant d'autres personnes, dont la probité & l'honneur savent si bien s'accorder avec le zèle & les égards qu'ils témoignent en tout tems & en toute occasion, pour un ordre dont on les voit sans cesse se féliciter d'être membres ? Le caractère de ces derniers permettrait-il qu'on les soupçonnât de donner dans un idiot fanatisme ou dans une lâche colusion ?

Le F. Non sans doute. Mais encore, si ces mystères étaient si réels, pourquoi en parlerait-on avec tant d'irrévérence & si peu de respect ?

Le M. Pourquoi une religion aussi sainte que la nôtre , est-elle exposée tous les jours à la raillerie des incrédules ? N'arrive-t'il pas très - souvent que des personnes d'une solide piété , se laissent entraîner par l'exemple , & se permettent des expressions dont elles gémissent ensuite dans le secret de leur cœur ?

Le F. Mais si la Société des F. Maçons renferme , come ils l'assurent , tant d'avantages , je ne conçois pas quel intérêt ils croyent avoir , à cacher avec tant de soin des choses qui ne peuvent que les honorer.

Le M. Il n'est pas surprenant , Monsieur , que vous ne le conceviés point.

Le F. Toujours , ce raffinement mystérieux a-t'il l'air d'un enfantillage ; & quant à toute cette discrétion l'on ne gagne que des soupçons injurieux , des combinaisons flétrissantes ; ma foi , je ne vois guère que le fade plaisir d'inquiéter les autres , vaille la bonne opinion que l'on y perd : c'est une duperie.

Le M. Vous voulés dire par-là , Monsieur , que tant que nous ne dévoilons pas notre secret , on nous dira des

totises, & l'on calomniera sur notre compte ?

*Loin de la critique sévère ,
Nous nous rions de ces vains soup-
çons :*

*Il faut avoir vu la lumière ,
Pour connaître les Francs-Maçons.*

Le F. Il ne suffisait pas que la femme de César fut chaste ; il fallait aussi qu'elle ne fut pas soupçonnée. *Ab omni specie malâ abstinete vos :* il faut s'abstenir ; dit S. Paul , non-seulement du mal , mais encore de tout ce qui en a l'apparence.

Le M. Tant pis pour ceux qui soupçonnent , lorsqu'il n'y en a point de sujet : car où sont les apparences du mal ? à-moins qu'il n'y en ait à se taire , & à ne pas publier tout ce que l'on fait. Mais nous n'avons point de canon qui nous ordonne d'afficher nos secrets. Or si les suites de ce mystère n'ont jamais produit que de bons effets ; si l'Ordre ne s'est jamais écarté des principes de la religion & de l'équité , come il est impossible de prouver le contraire , le secret ne peut donc rien renfermer en soi , qui puisse démentir les effets qui en sont la suite ; ce mis-

tère ne doit causer aucun scrupule , ni scandaliser personne : il n'y a qu'une curiosité outrée qui puisse en murmurer ou s'en plaindre.

Le F. Malgré cela , le bien-être des Maçons , leur honneur , leur réputation , peut souffrir d'une réticence trop étendue. Et ce soin d'éviter le jour , cette affectation de travailler dans les ténèbres , rappelle trop dans des esprits emus par les mensonges d'un appareil bizarre , le tems des catacombes & de la persécution.

Le M. Il y a long-tems qu'on nous demande :

*Pourquoi travailler en secret ,
Si vous réprimés le vice ?
Pourquoi travailler en secret ,
Si c'est là tout votre objet ?*

Mais si un laïque voulait savoir les cas qui se proposent au Sinode ; que lui répondrait-on ?

Le F. On lui dirait que la force fait la loi , que l'argent fait la force , & qu'il n'ait point à se mêler de ce qui n'est pas de sa compétence.

Le M. D'ailleurs , pourquoi tirer des inductions calomnieuses de ce que les Maçons travaillent en secret ?

Le F. Cela laisse toujours des doutes....

Le M. Mal à propos. Chacun fait que les assemblées des premiers crètiens, ne pûrent, malgré leur intégrité & leur innocence, échaper aux odieuses acufations des payens, ennemis jurés de leur foi & de leur culte. La violence & la rigidité des persécuteurs, obligèrent ces anciens fidèles à ne s'assembler que de nuit, & dans des lieux très-écartés, souvent même dans des souterrains.

Le F. C'est vrai.

Le M. Cependant, cette tyranie qui les forçait à rendre leurs assemblées aussi secrètes, fut la première à leur reprocher lâchement, les fausses conséquences d'une précaution à laquelle on les avait nécessités.

Le F. Oui, le peuple, sans examiner les causes, donna aveuglément dans des idées qu'on avait intérêt de lui inspirer, pour l'aliéner de plus en plus contre la religion, & contre tous ceux qui la professaient.

Le M. Mais le tems ariva enfin, où l'innocence des fidèles trionfa.

Le F. Come celle des F. Maçons poura trionfer un jour.

Le M. Elle n'a pas attendu jusqu'à présent

présent, pour remporter la victoire sur les préjugés vulgaires & les raisonnemens insidieux. Mais je veux seulement conclure, que si la religion a subi les acufations les plus atroces, il n'est pas surprenant qu'on n'ait pas épargné un Corps, qui, à la vérité, se dit en possession d'un secret impénétrable à ceux du dehors; mais qui cependant n'a jamais prétendu ni à l'inspiration, ni à l'infaillibilité.

Le F. Je conçois cela à merveille. Mais come nous ne fomes plus dans ces tems de trouble, de persécution & de tiranie; je ne vois pas la nécessité de tenir secrets jusqu'aux lieux où il se tient des Loges, & de s'y cacher come des péchés mortels.

Le M. Pardon, Monsieur. Les assemblées Maçones n'étant pas autorisées d'une permission expresse du Souverain, ou n'étant que tolérées....

Le F. Tolérés...; ce mot n'est qu'une porte de derrière.

Le M. Hé bien.... ?

Le F. On ne tolère pas ce qui est réputé bon: il faut réfuter ou admettre; c'est le cas du positif ou du négatif absolu.

Le M. Donc la Maçonerie, parce

qu'elle n'est que tolérée chés nous , ne serait pas bonne ? quelle conclusion ! Ne fait-on pas qu'il y a des choses bonnes ou mauvaises de leur nature , & d'autres qui ne sont telles que suivant l'opinion & les conventions.

Le F. C'est juste.

Le M. Or si la F. Maçonnerie est soutenue dans un gouvernement , tolérée dans un autre , interdite dans un troisième ; qu'est-ce que cela prouve ? Il en est de même de quantité de choses , & de toutes les religions ; elles sont autorisées , tolérées , défendues tout à la fois dans les différens péis , suivant la politique qui y règne. Mais qu'inferer de-là à leur egard ?

Le F. Pas grand'chose.

Le M. Je dis donc que les Loges n'étant pas autorisées ouvertement du Souverain , ou n'étant que tolérées , ou ne se tenant jamais qu'à huis clos , même dans le péis où l'aveu du Prince leur permet de s'assembler publiquement ; il serait injuste de tirer d'odieuses conséquences de ces précautions.

Le F. Pourquoi donc injuste.... ?

Le M. Parce que le respect pour le Souverain , exige qu'on use avec mé-

nagement d'une tolérance qu'on tient de sa seule bonté.

Le F. Mais à l'égard des Loges publiques.... ?

Le M. Pour ce qui est de ces Loges ; il est très-naturel de ne les tenir qu'à huis clos ; le secret étant un des points les plus essentiels de l'Ordre. Il ne faut donc pas lui reprocher ses assemblées secrettes ; puisqu'il ne lui est pas plus possible de changer une telle pratique, que de découvrir ses mystères.

Le F. *Nimia cautio dolus.* La forte inhibition que l'on fait aux aspirans, ce secret qu'on leur recommande avec tant de soin, ce mystère important qu'on leur confie avec une si grande réserve, doit les induire à croire qu'on les trompe, ou que les choses qu'on va leur enseigner, sont vicieuses, puisqu'on n'oserait les publier ; ou qu'elles sont frivoles, & qu'il faut que d'autres s'y atrapent.

Le M. Quelle pauvreté ! Peut-on supposer de pareilles choses... !

Le F. Pourquoi donc pas ? L'Apôtre nous dit bien : « N'ayés aucune part à ces œuvres qu'ils font sous le voile des ténèbres ; parce qu'il serait hon-

» ceux pour eux de manifester, ce
 » qu'ils prennent tant de soin de te-
 » nir secret «.... *Quæ enim in occultis
 sunt ab ipsis, turpe est dicere.*

Le M. St. Paul voulait-il parler des
 Francs-Maçons ?

Le F. Il prévoyait peut-être bien leur
 établissement.

Le M. Hélas, Monsieur.... je regarde
 votre objection, plutot come un ba-
 dinage imaginé pour aracher de nous
 quelqu'aveu, que come une difficulté
 que vous voulussiez me proposer sérieusement.

Le F. Point-du-tout; j'ai souvent en-
 tendu dire que l'observation du secret
 Maçonique, pouvait être due à quelque
 pratique vicieuse, honteuse, ou ridi-
 cule. Je n'invente point.

Le M. Comment peut-on avancer la
 possibilité d'une chose aussi absolument
 impossible ?

Le F. Oh, pour absolument impos-
 sible, cela est difficile à croire.

Le M. Attendu que.... ?

Le F. Attendu que... Mais cela se
 conçoit aisément.

Le M. Comment donc concevoir que
 des gens de bien, que des personnes

respectables puissent être atrapées , & se soumettre à des choses deshonorées & vicieuses ?

Le F. On pourrait dire que ces personnes n'ayant pas prévu , avant leur initiation , les désordres qui se pratiquaient dans ces assemblées , au moment du fait il ne leur était plus libre de reculer ; ayant été contraintes , soit par la voie de la persuasion , soit par celle de la violence , soit par les deux ensemble , de laisser parachever leur réception ; enforte que la faute une fois comencée , il ait absolument fallu la consommer.

Le M. Mais ces mêmes personnes , dont la probité , la religion , ne s'étaient jamais démenties ; les verrait-on , après avoir été si cruellement trompées , embrasser ensuite le parti & les intérêts de l'Ordre avec un zèle aussi soutenu ?

Le F. Non.

Le M. Leur conscience ne leur reprocherait-elle pas éternellement leur faute ? Et une juste indignation contre des assemblées aussi contraires à la piété & aux bonnes mœurs , ne les engagerait-elle pas à abjurer , au-moins de cœur , une semblable Société ; & à s'absenter pour jamais de la fréquen-

tation de cette espèce de lieux de débauche ; quand même d'ailleurs certains engagements les mettraient dans l'impossibilité d'oser révéler le secret ?

Le F. On pourrait cependant répliquer , que la même nécessité qui les aurait contrains de consommer l'ouvrage de leur réception , a pu aussi les engager , par un serment des plus solennels , à fréquenter , au-moins de tems en tems , les assemblées de l'Ordre ; quelque répugnance qu'ils eussent naturellement pour ces mystères.

Le M. Mais qui ignore qu'un serment qui nous engage au mal , eut-il même été prêté volontairement , porte absolument sa nullité avec soi ; & qu'il y aurait plus de crime encore à l'observer , qu'à l'avoir prononcé ? *Suprà crimen enim juramentum non ligat.*

Le F. Rien de plus vrai.

Le M. A plus forte raison sentirait-on l'indispensable nécessité de révoquer un serment de cette nature , lequel n'aurait été araché que par la fraude ou par la violence.

Le F. Sans contredit. Mais ce secret si inviolablement gardé pourrait au-moins être dû à une pratique honteuse ,

qui obligeait l'initié à se taire, après avoir subi l'initiation.

Le M. Cela n'est pas plus vraisemblable que le reste. Car quand on supposerait tout ce qu'il y a de plus honteux ; (je mets le crime à part, n'ayant égard ici, qu'à ce qui est regardé comme honteux, selon les idées que le Public s'est formées de certaines choses) je ne vois pas qu'un honête homme fut déshonoré par l'aveu d'une semblable initiation.

Le F. Pour déshonoré, non ; mais il rougirait d'avouer qu'il a donné dans le piège.

Le M. Il n'y aurait pas même lieu de rougir ; car il ignorait, avant sa réception, à quoi il allait s'exposer ; & s'il y a eu quelque imprudence à s'exposer, il n'a commis la faute qu'après quantité de personnes dont la probité, le rang, la naissance, étaient autant de motifs à le rassurer sur bien des doutes.

Le F. En tout cas, il aurait tant d'illustres compagnons de sa faute....

Le M. Oui, qu'en les nomant, il se débarrasserait des huées du Public, & les renverrait sur un grand nombre de personnes de tout ordre & de tout caractère.

Le F. J'ajoute même , que quand il y aurait quelque chose de fort-humiliant à déclarer un tel mystère ; il conviendrait qu'un honnête homme se surmontât assés soi-même , pour se sacrifier en quelque sorte à l'intérêt du Public , lequel effectivement se trouverait lésé par l'établissement d'une Société , dont le but serait d'être en possession de se jouer , pour ainsi dire , d'une bonne partie du genre-humain.

Le M. Je veux cependant acorder l'impossible , & supposer que parmi ceux que le rang , la naissance , ou la réputation , distinguent de la foule , il ne se soit encore trouvé personne qui ait pu surmonter la confusion d'un tel aveu. Mais combien n'y a-t'il pas de gens initiés dans l'Ordre , & qui sont élevés dans des sentimens moins délicats à l'égard du *qu'en dira-t-on* ?

Le F. Combien d'autres , qui poussés par une humeur naturellement badine , n'auraient pas hésité long-tems à découvrir des mystères aussi ridicules , en commençant par se railler eux-mêmes les premiers , d'avoir été pris pour dupes , & d'en avoir vu duper tant d'autres à leur tour ?

Le M. Combien de gens encore ,

dont le front n'a jamais rougi, & que l'exemple sur-tout aurait empêchés de rougir ?

Le F. Et l'indiscrétion ? & le vin ? n'auraient-ils pas tôt ou tard produit leur effet ordinaire ? n'auraient-ils pas joué leur rôle ?

Le M. L'avarice, la seule avarice aurait surmonté toute honte.

Le F. Toutes ces raisons, en effet, balancent suffisamment le préjugé.

Le M. On en trouvera toujours au-delà du besoin pour le confondre ; les Maçons se sentant sans reproche, & personne n'ayant jamais été fondé à leur en faire d'essentiels. Mais parmi les homes qui s'avisent d'observer, de combiner & de s'expliquer, combien d'examineurs différens qui ne sont affectés que relativement à leurs passions !

Le F. A la vérité, ils sont innombrables.

Le M. Politiques, dévots, curieux, savans, ignares, oisifs, grans seigneurs, petit monde, magistrats, artisan, caufiste, historien, artiste ; c'est bien le même peuple, mais non le même coup d'oeil. Les moins mal intentionnés se retranchent à croire que notre unique

but est celui de l'amusement , & que tout le secret n'est qu'une chimère.

Le F. Ou qu'il consiste simplement à faire soupçonner que l'on en a un.

Le M. C'est come cela... Le gourmand nous apprécie sur la délicatesse de nos repas ; l'ivrogne sur les petits excès , que malgré la sévérité des règles , la longueur des séances occasionne quelquefois ; l'homme charitable , sur quelques aumones faites à propos.

Le F. Voilà come chacun juge à sa façon.

Le M. Oui ; le dévot nous juge sur un service solennel chanté avec pompe dans telle ou telle eglise ; le magistrat se décide sur le mystère que nous mettons à nos assemblées ; le grand seigneur , sur le mélange des conditions ; l'artisan sur l'honneur d'être assis près du gentilhomme ; le savant sur la cronologie de notre institution ; l'ignare sur la science que nous enseignons ; l'homme oisif sur la politesse de nos euvres réelles ; l'historien sur nos croniques ; l'artiste sur nos bijoux ; le politique sur notre discrétion , qui nécessairement , à son avis , cache quelque projet dangereux pour l'Etat....

Le F. Et le casuiste....?

Le M. O ! le caufiffe..... celui-là.....

Le F. De forte enfin , qu'à raffembler les opinions de tout ce monde , le but des F. Maçons ferait à la fois , de rire d'autrui , d'inquiéter fur leur compte , de fe brouiller avec les magiftrats , de.....

Le M. Oui , &c d'effrayer les fots , d'embaraffer les gens d'efprit , foulager le prochain , manger beaucoup , boire davantage , avilir le noble , illuftrer le roturier , faire gagner les marguilliers , tromper les hiftoriograpes , occuper les artistes , machiner la fédition , &c fâcher les prêtres.

Le F. Dieu ! quel contraste... !

Le M. Voilà come ce qui eft marqué au coin du fecret , & environé des voiles du miftère , inquiète les uns , tourmente les autres ; intrigue ceux-ci , chagrine ceux-là. Mais vous avés beau faire ,

Profânes curieux

De favoir notre ouvrage ;

Jamais vos faibles yeux

N'auront cet avantage.

Le F. Êtes-vous bien perfuadé , Monfieur , qu'il n'ayent jamais eu ce précieux avantage ?

Le M. Très-perfuadé.

Le F. Ce secret confié à tant de monde, ne se ferait jamais évaporé ?

Le M. Jamais. Et cependant, malgré l'impossibilité de pénétrer un mystère caché dans les ombres du silence depuis tant de siècles ; des téméraires se vantent aujourd'hui d'avoir percé les voiles épais qui nous dérobent à leur vue. Abusés par quelques Frères indignes de ce nom, ils insultent journellement à notre discrète réserve par de fausses plaisanteries ; traduisent au tribunal de l'orgueil & de l'ignorance nos plus respectables cérémonies.

Le F. Ces téméraires, puisque vous les appelez tels, sont assurément en grand nombre.

Le M. N'importe ; le mépris que nous avons lieu de faire de leurs connaissances ilusoires doit nous réjouir, & nous fortifier dans l'usage permanent & inviolé, de renfermer plus exactement les points les plus indifférens de notre Art.

Le F. Il faut devenir, à cet égard, comme la sensitive, qui retire ses feuilles dans son sein, aux approches d'une main indiscrete.

Le M. Nous tâchons en effet d'imiter la nature dans la conduite de ses

opérations : l'œil le plus perçant & le plus attentif ne peut distinguer les mystères qui s'opèrent par elle dans la naissance & l'accroissement d'une fleur , dont on admire la formation , sans voir les secrets ressorts qui l'ont fait sortir de ses trésors cachés. Je desirerois qu'il en soit à jamais de même parmi nous ; & que nous nous conduisions de telle sorte , que l'univers contemple avec étonnement les vertus des Maçons , & qu'il ignore toujours les mystérieux agens qui les font germer.

Le F. Mais tout en contemplant leurs vertus , ce même univers sera fondé aussi à dire que la promesse du secret est une précaution vicieuse ; & que le secret qu'ils possèdent , ou qu'ils affectent d'avoir , peut contenir quelque chose de pernicieux & de répréhensible. Or , des hommes honnêtes sont jaloux de l'opinion de ceux même qui ne les connaissent pas.

Le M. Je le veux. Mais je dis que la promesse du secret n'est point une précaution vicieuse. Tous les jours , dans les meilleures sociétés , on regretteroit que demain l'on fut informé chez le voisin des bagatelles innocentes qui

ont occupé la veille, & rempli le vide de la soirée.

Le F. Toujours n'en recommande-t'on point le secret.

Le M. Je ne vois nulle part un commandement précis, qui oblige d'afficher ce que l'on fait entre amis.

Le F. Je n'en sache point non plus. Le plaisir d'ailleurs, consiste souvent au mystère dont on l'affaïfione.

Le M. C'est ce que dit le poëte Maçon :

*Qu'un impénétrable bandeau
Nous voile au profane vulgaire :
Ce plaisir est toujours nouveau ,
Lorsqu'il est suivi du mystère.*

Le F. Voilà qui vient come mars en carême.

Le M. On ne saurait plus à propos.... Mais en outre, si les Maçons sont jaloux de leurs procédés, de leurs usages, de leurs formes, & qu'ils imposent la loi de ne pas les révéler; quelle induction fâcheuse peut-on tirer de cette conduite ?

Le F. Je ne vois pas trop le crime qu'il y a. Ils sont jaloux des formes; hé bien, que l'on soit discret : ils ont de l'affection pour leurs usages; à la

bonne heure, il ne convient pas de les révéler.

Le M. Ce ferait troubler leur joie.

Le F. Sans doute. Mais cette discrétion que l'on demande aux nouveaux initiés; s'ils y consentent sans savoir pourquoi, ce secret auquel ils s'engagent *re ignoté*, est-il une partie également absolue de leurs devoirs ?

Le M. N'en doutez point, Monsieur. Lorsqu'on me demande le secret sur une chose qu'on me confie ; avant de la connaître, je donne ma parole de n'en point parler. Le publié-je, ce secret, je suis un lâche ; parce que le secret n'est qu'un dépôt ; ce n'est pas mon bien, je ne puis en disposer.

Le F. Cependant, si ce secret renfermait quelque chose de contraire, par exemple, aux Puissances.... ?

Le M. Si mon ami me disait un secret qui le rendit coupable envers le Souverain, je maudrais la confidence, & je me croirais dans le cas de la révélation ; mon Prince étant mon premier ami. Mais les Maçons ne sont pas dans cette hypothèse ; car si l'esprit de fidélité, de soumission & de patriotisme était évaporé, on le trouverait chés eux, la source n'y târira jamais.

Le F. Point de doute à cet egard.
Mais nonobstant les meilleures raisons
du monde, vous n'oterez point de l'es-
prit du peuple que ce secret, ou ce
prétendu secret, come on voudra l'a-
peler, est à coup sûr quelque chose
de dangereux & d'ilicite ; puisque vous
fuyés avec tant de soin la lumière du
Soleil.

Le M. On s'imagine aparemment que
nous nous entrenons, dans l'obscurité,
avec les puissances infernales.

Le F. Oh ! quel conte.....

Le M. Quel conte.... ?

*Bien des gens disent qu'au grimoire
Nous nous conaissions,
Et que dans la science noire
Nous nous exerçons.*

Le F. Ha ! ha ! ha ! ha ! les for-
ciers.....

Le M. Vraiment oui ; il n'y a pas
un payfan qui ne regarde les Francs-
Maçons come des magiciens, des en-
chanteurs, des enforceleurs, des ma-
léficiers, qui ont un pacte en bonne
forme avec le diable.

Le F. Lequel leur fournit, sans doute,
de l'argent à discrétion ?

Le M. Oui , voilà pourquoi ils sont si riches.

Le F. Cela étant , n'en aurait-on jamais fait griller à Rouen , Toulouse , Madrid , Venise.... ?

Le M. Je n'affurerais point le fait. On a brûlé des savans qui n'étaient pas si sorciers que *Comus* ; il s'en falait de plus d'un tour de gibecière.

Le F. Et de plus d'un tour de piquet.

Le M. Ainsi , quand les atiseurs du tribunal Vénitien auraient fait rotir des Francs-Maçons *à la sic*, en tant que tels ; il n'y aurait rien là de surprenant.

Le F. Pour cela non ; puisqu'ils possèdent de si grands secrets , que le Diable lui-même n'y connaît goutte , tout Diable qu'il est.

Le M. Plaisanterie à part , il n'y a pas une femme de campagne , qui en voyant un Franc-Maçon , ne fasse un signe de croix , au bout duquel elle attache un *Libera nos , Domine*.

Le F. Ho , c'est impayable !

Le M. J'assistai même un jour à un service solennel que les F. Maçons firent faire pour le repos de l'âme d'un

certain curé, un de leurs confrères magiciens; &....

Le F. Est ce que les F. Maçons font aussi chanter des grand'messes?

Le M. Des plus pompeuses.

Le F. C'est, à mon jugement, une affectation bien déplacée de leur part.

Le M. Je le pense de même. Aussi, dans certains diocèses, nous est-il défendu de prier pour les morts.

Le F. Ha! c'est unique....

Le M. Enfin, pour rachever le service en question.... Je me trouvai par hasard entre plusieurs bonnes-femmes qui avaient les yeux dévotement attachés sur les F. Maçons, & qui s'entretenaient d'eux on ne saurait plus charitablement.... Tenés, disait l'une, come ils ont les yeux hagars, come ils ont un air efarouché.... Regardés, ma comère, disait l'autre, ils sont tout troublés, décontenancés, interdits.... Les Maçons remuaient-ils les lèvres pour le défunt; ils s'entretenaient avec Lucifer.... Faisaient-ils quelque mouvement; Satan les tourmentait... Oui, résumaient-elles, ils sont visiblement obsédés du Démon.

Le F. Ha! ha! ha! Ces comérages devaient vous divertir étrangement.

Le M. Aussi fallait-il tout le respect dont j'étais pénétré, dans ce moment, pour le saint sacrifice, pour arrêter mes éclats de rire. Ce ne fut qu'en sortant de l'église, que ces dévotes conçurent une idée plus catolique de ceux qui venaient de payer une grand'messe.

Le F. A quel sujet....?

Le M. Les Maçons ayant fait distribuer vingt ecus aux pauvres qui étaient devant le portail; elles se mirent à dire: Ils ne sont pourtant pas si diables qu'on le pense.

Le F. Voilà come l'argent fait l'honnête homme.... Que le préjugé a donc d'empire sur les sots!

Le M. Il en a au point, que l'on a vu une femme se chagriner jusqu'à la mort, d'avoir appris que son fils s'était fait recevoir F. Maçon.... Ah! que je suis malheureuse, s'écriait-elle; que je suis à plaindre! Je n'ai qu'un fils, un fils unique; & le voilà devenu Franc-Maçon! Que Dieu me punisse sévèrement....! Enfin, dans l'espace de trois mois, elle fit toucher aux Capucins quarante-deux pièces de douze sous, pour le convertir & lui faire abjurer la foi Maçonique.

Le F. Quel excès de folie!.... Mais

est-ce que les R. R. P. P. Capucins sont les exorcistes des F. Maçons ?

Le M. Ce n'est pas qu'ils aient plus de pouvoir d'exorciser que les autres, ni de chasser plutôt l'esprit malin des entrailles F. Maçoniques : mais la bonne dame espérait que la vertu de quarante-deux messes ferait enfin apostasier son fils, en faisant de lui un Maçon renégat.

Le F. Quelle pieuse extravagance !.... Voilà cependant , Monsieur , come votre secret alarme les consciences femelles , & laisse toujours , dans le public, des doutes fâcheux sur le compte des F. Maçons.

Le M. Injustice toute pure. Si le secret de la Maçonnerie était absolument inaccessible aux profanes, & qu'il n'y eut que les Membres de l'Ordre qui, à l'exclusion de tout autre, eussent la clé de ses mystères ; c'est alors tout ce que l'on pourrait faire de soupçonner qu'il y a quelque chose de vicieux dans ses principes. Mais le grand nombre de sujets auxquels on confie ce secret tous les jours, par leur initiation à l'Ordre, & cela dans tant de péis différens ; fait bien voir, que loin de chercher à l'enfevelir, on ne craint pas

de le répandre de tous cotés, au hafard qu'il foit découvert.

Le F. Cela étant, un miftère communiqué à tant de perfonnes de tous etats, de toutes conditions, de tout caractère, ne faurait prefque plus être apelé un miftère.

Le M. Il refte toujours un miftère pour les non initiés dans l'Ordre; mais cette initiation n'étant refusée à aucun honête home, à aucun digne fujet; il dépend de la plupart de ceux qui ont des doutes fur notre compte, d'être mis au fait en peu de tems, par la voie de l'initiation. Or cette voie n'étant interdite à perfonne d'honête; cela prouve démonftrativement qu'il n'y a rien de vicieux dans la F. Maçonerie.

Le F. Cela me parait conféquent.

Le M. Je demanderai de plus à nos critiques, fi la feule raifon d'un fecret confervé par tant de perfonnes, depuis fi long-tems, & d'une manière auffi inviolable, ne rend pas la Maçonerie d'autant plus digne de l'eftime & de l'attention du Public? Si ce motif, d'où réfultent de fi grands avantages à l'Ordre, n'eft pas plus que fuffifant pour ne point divulguer le miftère?

Le F. Mais le moyen de concevoir que ce secret n'ait pu encore être découvert, & se soit conservé entre vous seuls, sur la foi de simples promesses; quoique confié à un si prodigieux nombre d'hommes, parmi lesquels il ne s'en trouve que trop qui n'ont pas la force de taire des choses qui étant révélées, nuisent à leur réputation, très-souvent à leur intérêt, & leur occasionent mille chagrins?

Le M. On n'a pu, en effet, jusqu'ici concevoir qu'il fut possible qu'un Ordre aussi répandu, conservât son secret parmi un si grand nombre d'initiés.....

Le F. Et cela, sans avoir de récompenses à proposer comme le fruit de la discrétion, ni l'autorité d'infliger aucune peine aux violateurs du secret; la puissance coactive étant toujours une emanation du pouvoir souverain, elle n'est pas entre les mains des Maçons, parce qu'ils ne sont avoués ni du Prince ni de l'Etat.

Le M. Aussi la juridiction des F. Maçons est-elle gracieuse; l'Ordre n'étant en possession de juger ni de condamner personne; & n'ayant à cet effet aucun tribunal dans quelque péis que

ce soit, ni jamais fait la moindre démarche qui tendit à empiéter le moins du monde sur le pouvoir des Magistrats ; bien plus, y étant lui-même soumis quant au temporel, come à l'Eglise pour le spirituel.

Le F. Il est sûr que n'ayant pas le droit de faire des lois positives, vous n'avez pas celui d'infliger des peines physiques.

Le M. Sans contredit. Aussi nos règles & nos obligations sont-elles purement morales.

Le F. Par conséquent, le délit ou la contravention ne peut être, en ce cas, sujet qu'à des peines morales ?

Le M. C'est clair.

Le F. Or, comment donc justifier la possibilité de la conservation de votre secret ?

Le M. Par la crainte qu'on a d'être assassiné.

Le F. Vous croyés plaisanter, Monsieur.... ?

Le M. Comment ! plaisanter.... Rien de plus vrai.

Le F. Vous avez beau dire, c'est pourtant l'opinion de bien du monde.

Le M. Je le fais ; mais ce n'est sûrement point la vôtre.

Le F. Je n'oserais, en effet, me persuader, Monsieur, que les Membres de votre Ordre dussent leur discrétion inviolable à l'égard de ses mystères, à la crainte de perdre la vie en cas de violation.

Le M. Il n'est pas possible de concevoir que d'honnêtes gens voulussent adopter des idées aussi indignes de l'humanité en général; beaucoup moins en particulier, s'imaginer pareille chose d'un corps parmi les Membres duquel on remarque quantité de sujets dont la probité & l'honneur n'ont jamais été suspects, même hors de l'Ordre.

Le F. Le soupçon est, à la vérité, des plus graves.

Le M. Oui, & il ne se trouve que trop d'esprits faibles, capables de se laisser abuser par des gens, dont la malice n'a pour but que de se divertir de leurs scrupules, en leur inspirant des idées, dont eux-mêmes ont toujours reconnu le travers.

Le F. Je ne vois pourtant pas qu'il eût été possible que la Maçonnerie se fut maintenue en possession de son secret, par des voies si sanguinaires.

Le M. Au-contraire, en employant de telles voies, c'eût été le moyen d'enfouir

d'ensevelir l'Ordre sous ses ruines, par une juste punition, & d'exposer son secret à cesser de l'être en peu de tems.

Le F. Cependant je pôle en fait que l'Ordre, à ma réception, ait dessein de m'assassiner, si je relève le secret ; & cela, sans pourtant m'avertir que telle sera ma punition, si tot ou tard je manque à mes engagemens ?

Le M. Si j'ignore, quoique dans l'Ordre, si j'ignore que l'assassinat doit être la punition de l'indiscret ; voilà un mystère qui m'est caché : or j'ai prouvé, il n'y a qu'une demi-heure, qu'il n'était pas possible que quelques-uns des Membres de l'Ordre participassent à un secret, à l'exclusion perpétuelle des autres Membres.

Le F. Mais encore, je veux supposer que l'Ordre ait pu me laisser ignorer, à moi, une menace aussi terrible ?

Le M. Hé bien, Monsieur, la crainte d'être assassiné, ne ferait donc pas ce qui vous retiendrait ? N'y a-t'il point de menace, il n'y a plus de crainte.

Le F. Mais que l'Ordre, à ma réception, non-seulement ait dessein, si je relève le secret, de m'en punir par la voie de l'assassinat, n'en ayant point

d'autre à employer ; mais même m'avertisse , que telle est la loi contre les transgresseurs du serment , & que telle fera ma fin , si j'ai le malheur d'être indiscret ?

Le M. Si j'en suis averti , il me reste une voie bien facile de parer le coup.

Le F. De quelle manière ?

Le M. En en rendant responsable toute la Loge , & cela , dès le moment que j'aurais laissé échaper le secret.

Le F. C'est vrai. Mais je suppose pour un moment , qu'un F. Maçon ait trahi son secret , soit dans le vin , soit par trop d'envie de parler , ou par un esprit de trahison....

Le M. Enfin , il n'importe comment. Hé , alors ne fera-t'il pas de sérieuses réflexions sur le perpétuel danger qu'il va courir désormais , dans quelque lieu qu'il se rencontre ?

Le F. Oui.

Le M. Il est trop avancé pour reculer ; le soin de conserver sa propre vie , le portera à consommer sa trahison.

Le F. Il fait d'ailleurs , que l'Ordre n'exerce aucune magistrature en tant qu'Ordre , & ne peut disposer du bras séculier.

Le M. Que fera donc cet ex-F. Maçon ?

Le F. Son plus sûr sera d'implorer le secours du magistrat.

Le M. Sans doute ; & pour mériter toute sa confiance, il lui révélera le secret d'un bout à l'autre ; il se mettra sous sa protection, en déclarant ses craintes & son danger ; il rendra tous les Membres de sa Loge, ou de toutes les Loges du lieu, responsables de sa vie, en les nommant tous nom par nom ; & dans la crainte que le tems ne laissât oublier une déclaration, qui désormais va faire son unique sûreté, il aura aussi soin de la renouveler au-moins tous les ans une fois.

Le F. Cet expédient pourrait paraître un peu recherché.

Le M. Point-du-tout ; il se présente tout naturellement, & chacun sait que la crainte de la mort, peut fournir d'excellens moyens aux caractères les plus simples, pour ne pas dire les plus idiots. Il est donc ridicule de prétendre que la crainte d'une mort tragique fasse la sûreté du secret.

Le F. Je ne serais pourtant pas surpris qu'il se trouvât des personnes assez prévenues, pour s'imaginer que parmi ceux qui ont fini par une mort tragique, il pouvait y en avoir eu dont

l'indiscrétion par rapport au secret de l'Ordre , eut occasionné la mort.

Le M. De supposer pareille chose , ce serait la pensée la plus ridicule qui eut jamais pu tomber dans l'esprit : car si ces gens ont révélé le secret ; comment n'a-t'il donc pas transpiré jusqu'ici ? Et si le secret reste jusqu'à présent ignoré hors de l'Ordre ; comment pouvoir penser que quelqu'un ait payé de son sang la révélation de ce secret ? Non , Monsieur , non :

*La vive lumière des cieux ,
Malgré l'envie & l'ignorance ,
Dans son éclat brille à nos yeux ;
Elle éclaire notre innocence.*

Le F. Hélas ! Monsieur , je crois qu'il est facile de justifier de votre innocence ; car au bout du compte , il serait plus équitable de penser que les secrets & mystères de la F. Maçonerie , s'ils sont , doivent leur conservation à leur non-existence.

Le M. C'est bien jugé.

Le F. Ou que le tout consiste à parler , marcher & gesticuler.

Le M. Encore plutôt....

Le F. Pourquoi pas ?

Le M. Parce que ce ne sont pas nos

signes, notre langage, nos marches, ni même toutes nos cérémonies, qui donent la connaissance du secret de l'Ordre. Il faut savoir d'où cet Ordre dérive, pourquoi il a été institué, & quel est son but; toutes lesquelles choses sont même ignorées des trois-quarts & demi passé des F. Maçons des deux hémisphères. La Maçonnerie n'est point une fable, elle n'a pas comencé d'exister sans raison; & supposer que son secret n'est rien, c'est supposer que tous les gens de bien qui professent cet Art, sont autant de charlatans qui se jouent avec impudence de la bonne foi du Public, & qui cherchent à en imposer au profane, en se disant possesseurs d'un secret, qui dans le fond serait une chimère qui aurait la supercherie pour auteur. Cela ne saurait se présuner sans injustice & déraison.

Le F. En ce cas, si ce secret a quelque chose de réel, je me borne à dire qu'il n'y a qu'un serment qui puisse le rendre aussi inviolable.

Le M. Cette supposition est même dénuée de vraisemblance.

Le F. Dénuée de vraisemblance !

Le M. Dénuée de vraisemblance : car si la clause du serment était un

moyen tout-à-fait infallible pour assurer aussi religieusement un secret ; je demande comment les Princes ont pu être si souvent trahis, nonobstant la précaution du serment qu'ils ont toujours exigé de leurs sujets, & plus particulièrement encore de ceux auxquels ils confiaient des choses de la dernière conséquence ?

Le F. Oui, cela n'a pas empêché qu'ils ne fussent trahis souvent.

Le M. Bien plus, à la religion du serment ils ont ajouté des motifs, souvent beaucoup plus forts chés les hommes, que la crainte d'offenser Dieu & de hasarder son salut ; ils ont décerné contre les violateurs du serment, l'infamie, la perte des biens, la peine de mort, souvent même celle d'une mort très-cruelle, selon l'exigence des cas. Les peines ont été exécutées contre les transgresseurs, toutes les fois qu'on les a convaincus.

Le F. A-moins que la suite, ou la clémence du Prince, ne les ait soustraits à une punition justement méritée.

Le M. Sans doute. Mais ces exemples si terribles, ont-ils jamais empêché que l'on ne vit de temps en temps des traîtres ;

& chaque siècle ne produit-il pas de ces affreuses victimes de l'avarice & de la dépravation du cœur humain ?

Le F. Sans contredit.

Le M. Si donc l'Ordre ne conserve aussi inviolablement son secret, qu'à la faveur d'un serment solennel, qui lie & engage ses initiés; comment ôserait-il se flater, cet Ordre, que son secret ne puisse jamais transpirer, obligé de le confier à un si grand nombre d'initiés ?

Le F. Il serait imprudent d'y compter.

Le M. Comment d'ailleurs, peut-il espérer que le serment retiendra éternellement tous ses Membres dans le devoir; & qu'en tout tems, & à toute épreuve, ils auront toujours assez de probité & d'honneur pour le garder ?

Le F. L'espérance serait en effet mal fondée.

Le M. Mais comment sur-tout prétendre un tel avantage par le serment, pendant qu'on manque de la ressource à laquelle les Princes & les Magistrats ont seuls le droit de recourir; je veux dire, de châtier les transgresseurs ?

Le F. Il est vrai que n'ayant pas ce droit, le serment ne garantirait guère vos secrets de la publicité.

Le M. Il est d'autant moins probable qu'il puisse les en garantir , que ce serment , suivant quelques-uns , n'est pas obligatoire. Il est , dit un anonyme , il est un parjure manifeste & horrible , qui attaque avec autant d'evidence que d'effronterie , ce que la religion a de plus divin & de plus auguste.

Le F. Passe pour les injures de l'anonyme ; mais où est donc cette evidence du parjure ?

Le M. Je ne vois pas si clair que notre critique.

Le F. Mais comment encore , ce serment attaquerait-il la religion , plutot que les lois civiles ?

Le M. Il est vrai que le nom de serment porte avec lui l'idée d'une promesse ou religieuse ou juridique : & certainement le nôtre n'est point de la catégorie du droit canon.

Le F. Apparemment que l'anonyme ne connaissait ou ne reconnaissait que les sermens de cette espèce-ci.

Le M. Je suis tenté de le croire , & même tenté de croire que c'est un digne prêtre qui nous habille aussi généreusement ; car il dit qu'il est à comprendre que des homes instruits & élevés au milieu des chrétiens, puissent s'ou-

blier à transgresser si ouvertement le second précepte que nous tenons de notre Dieu : *Non perjurabis in nomine meo*. C'est, continue-t'il, réellement profaner le St. nom de Dieu & sa parole sacrée.

Le F. Mais l'on ne profane la parole de Dieu, qu'en prenant son St. nom en vain : *Non assumes in vanum*, dit le Décalogue.

Le M. C'est vrai, Monsieur, & si les F. Maçons ne le prennent pas en vain, il n'y a point de profanation.

Le F. Non certainement.

Le M. Or je dis qu'un juge jure de rendre justice, sans distinction, à l'opulent & au pauvre ; un avocat, à ne se charger que de bonnes causes ; un notaire, un procureur jure d'être honnête homme ; tout Français fait à son Roi le serment de fidélité. Mais un Maçon jure d'être plus particulièrement honnête homme, & de ne point révéler les mystères de la Société, où il ne se passe rien que de légitime ; il prend le grand Architecte de l'Univers pour témoin, pour garant, pour juge de ses vœux. Où est la profanation ? où est le crime du serment ? Au-contraire, en cette rencontre n'est-il pas glorieux ? &

cette expression ne contient-elle pas l'aveu formel de la croyance, de la dépendance, de la confiance, de l'adoration la plus directe ?

Le F. A l'entendre ainsi, il est constant que le second commandement n'est pas violé. Mais des esprits malins ne se déterminent que sur les apparences, & faussent toujours les choses au tragique, lorsqu'il est question de juger le prochain.

Le M. Il est vrai que le nom de serment est le motif d'un reproche très-grave qu'on nous fait. C'est, dit-on, un attentat à l'autorité ecclésiastique & civile. On ne doit jurer que sur des vérités palpables & reçues. On ne peut jurer qu'entre les mains des dépositaires de la force légale ou spirituelle. De simples particuliers n'ont pas le droit de proférer aucun serment; & il est d'ailleurs trop défectueux pour être obligatoire, puisque même quand on le prête, on ignore à quoi l'on s'engage. Enfin, il n'y a point de procès que l'on ne nous intente au sujet de notre serment Maçonique.

Le F. Il ne laisse pourtant pas, Monsieur, que d'y avoir bien des choses de vraies dans tout ce que vous venés de

dire ; car en effet , pour rendre un serment légitime , il faut bien des conditions.

Le M. Notre anonime dit que pour le rendre tel , tous les théologiens , d'après Jérémie , en demandent trois.

Le F. Est-ce que ce sont les théologiens qui ont établi la nature du serment , & arrêté les conditions caractéristiques & essentielles qui constituent sa légitimité ?

Le M. Je crois qu'il y en avait de légitimes & d'autentiques , avant que ces MM. ne vinssent au monde.

Le F. Hé ! les Romains ne connaissaient ni tonsure , ni Jérémie , ni Moïse ; & cependant ils nous ont laissé un code de lois très-judicieuses , qu'ils n'ont certainement concertées avec aucun théologien.

Le M. Les sermens d'ailleurs , étaient en usage de tout tems , connus & sacrés chez toutes les nations , même les plus hérétiques.

Le F. Qui à coup sûr en connaissaient toutes les clauses & conditions possibles , soit à l'égard de leur validité ou invalidité.

Le M. O pour cela oui. Mais enfin , pour en revenir aux conditions Jéré-

miques ; il faut , dit notre censeur , qu'un serment , pour être légitime , soit fait avec vérité , discernement , équité : *Jurabis in veritate , in judicio , & in justitiâ*. C'est-à-dire , 1°. que ce , en faveur de quoi se fait le serment , doit être véritable & moralement certain.

Le F. Sans contredit.

Le M. Or , assure notre critique , les Maçons ignorent parfaitement ce à quoi ils s'engagent.

Le F. Si c'est ainsi , cela devient différent.

Le M. A la bonne heure ; mais c'est que cela n'est point ainsi ; puisque l'on n'exige du candidat la discrétion sur les mystères de l'Ordre , qu'après les lui avoir confiés , je ne dis pas tous , mais en partie ; & qu'après l'avoir prévenu que les autres secrets de la Maçonerie qui lui seront révélés , si son silence sur les premiers les lui mérite , sont aussi honêtes & aussi légitimes que ceux qu'il vient d'apprendre.

Le F. En ce cas , la première condition se trouve remplie.

Le M. Si elle ne l'était pas encore , l'on pourrait ajouter que quiconque desire connaître un secret ; il est juste , qu'avant de le lui révéler , il s'engage

à ne s'en ouvrir à personne , si ce n'est à ceux qui ont le droit de connaître de tout ; quoiqu'en dise la seconde Bule.

Le F. Cela me paraît légal. Et quelle est la seconde condition qui légitime un serment ?

Le M. La seconde condition qui doit accompagner le serment légitime , dit toujours notre antagoniste , consiste à examiner , à prépondérer , à discerner la qualité de la chose qui engage à faire serment. Il faut qu'elle soit d'une grande conséquence , *gravis momenti* ; que l'utilité ou la nécessité en soit grave , *gravis utilitatis aut necessitatis*.

Le F. Il y a long-tems que les Jurisconsultes savent tout cela.

Le M. Or , conclut le même , est-il d'une grave nécessité de s'agréger dans la Maçonnerie ? Est-ce d'une grande conséquence en fait de religion & de salut ? Cet état conduit-il à rendre le chrétien plus homme de probité & de piété , à le sanctifier ?

Le F. Or , dirais-je , est-il d'une grave nécessité de se faire moine ? Est-il d'une grave nécessité d'abandonner parens & amis , & même de les laisser quelquefois dans la misère , pour aler manger

son patrimoine dans un monastère; tandis qu'en faisant usage de ses bras, on aiderait ses père & mère indigens? Est-il d'une grave nécessité de se marier, ou de faire vœu de chasteté? Est-il d'une grave nécessité de, &c., &c., &c?

Le M. Sans rétoquer, moi je répondrais que l'on ne fait point de serment pour s'agréger dans la Maçonnerie; qu'en second lieu, il est toujours d'une grave nécessité de ne point publier des mystères que l'on confie sous la clause du secret, toutefois que la chose est légitime; que 3°. il n'est pas essentiel, pour rendre le serment valide, que ce, en faveur de quoi on le prête, soit d'une grande conséquence en fait de religion & de salut....

Le F. Hé! Il suffit que cela intéresse le bien temporel, sans pourtant enfreindre le spirituel. Il n'est pas d'une grande conséquence en fait de religion & de salut, de se faire passer M.^{re} en Chirurgie; pourtant lorsqu'on y passe, on jure & promet de ne charlataner personne, & de ne saigner qu'au besoin.

Le M. Oui, quoique l'état de Maîtrise ne conduise point à le rendre plus homme de probité & de piété, ni à le sanctifier.

Le F. Hélas, Monsieur, un novice qui jure d'observer toute sa vie les règles de St. Bernard; sa prestation de serment conduit-elle à le rendre plus sobre, plus homme de probité & de piété?.... De grâce, sautons au troisième point; car cela fait compassion.

Le M. Et 3°. il doit se faire avec equité; c'est-à-dire, que la chose pour laquelle on fait serment, doit être bonne & honête par elle-même; *ut res cum juramento premissa, sit bona & honesta.*

Le F. Rien de plus juste.... Eh bien après.....?

Le M. Cette Société, s'ecrie pieusement notre gloseur, est-elle donc revêue de cette bonté, de cette honêteté qui font que le serment est un acte de religion & de piété? Les démarches secrètes & toute cette conduite misérèieuse, prouvent-elles cette bonté? Ceux qui s'y engagent, s'y engagent-ils par vertu, & peuvent-ils y trouver des moyens d'une plus grande perfection chrétienne?

Le F. Quelle liste de déraisonnemens!

Le M. Et quelle perfection chrétienne de douter si gratuitement & si calomnieusement de la bonté ainsi que de

l'honnêteté des principes de la Maçonnerie ! D'ailleurs, pour que le serment soit bon, faut-il qu'il soit toujours un acte de religion & de piété ?

Le F. Non sans doute. Les sermens juridiques, quoique très-bons & très-légitimes, ne sont pas des actes de piété.

Le M. En outre, faut-il que partout où l'on s'engage, ou ne peut-on jamais s'engager nulle part, sans que ce soit par un motif de vertu, & que pour y trouver des moyens d'une plus grande perfection chrétienne ?

Le F.

Le M. Vous avez raison, Monsieur, de hausser les épaules. Mais il n'en est pas moins vrai, que le commentateur de notre serment, après n'avoir rien prouvé, s'écrie avec chaleur & en conscience : le parjure se trouve donc parfaitement vérifié ! Voil....

Le F. Parfaitement vérifié.... !

Le M. Oui, Monsieur, & voilà, dit-il, comme ces associés deviennent coupables d'un péché énorme : personne n'ignore que le parjure ne soit une injure des plus grandes envers le Seigneur & sa religion.

Le F. Et s'il est juridique, envers Dieu & la Société civile ?

Le M. Non , il parait que chés le sermoneur en question , tout est en faveur de l'Eglise.

Le F. A la bonne heure ; mais est-ce-là toute sa déclamation ?

Le M. Pardon , Monsieur..... Apeler Dieu à témoin ; continue-t'il , & sa parole sacrée ; apeler tous les élémens de.....

Le F. Qu'apelés-vous , Monsieur , tous les élémens..... ?

Le M. Oui , apeler tous les élémens de la nature & les puissances de l'enfer ; ap.....

Le F. Vous n'auriés pas assés de Dieu , sans evoquer encore le Diable..... ?

Le M. Enfin , apeler , conclut-t'il , tout cela à témoin pour le mensonge & l'iniquité ; quel crime , & quelle enormité du crime !

Le F. Quelle noirceur , & quelle enormité de la noirceur !

Le M. Monsieur , vous ne l'avés pas encore vue portée à son comble ; & je suis bien-aîsé de vous faire voir jusqu'ou la calomnie peut lancer ses traits. J'ai dit plusieurs fois , que dans la Société des Francs-Maçons , il ne se passait rien de contraire à l'état , à la foi , ni aux meurs.

Le F. Eh ! qui oserait affirmer sérieusement le contraire ?

Le M. Le même catolique qui a la bonté de dire que nous apelons tous les élémens de la nature à témoin.

Le F. Il avoit donc la fièvre chaude, en vomissant le fiel de son iniquité ?

Le M. Je l'ignore ; mais dans l'idée de cet aveu , dit-il , il faut entendre que dans la Société il n'y a rien de contraire à la foi qu'ils doivent à leur secret , qui doit être inviolable ; rien de contraire aux mœurs , reçues parmi eux ; rien de contraire aux lois de l'état , c'est-à-dire , aux lois de la Société & de l'état des Maçons. Ajoutés à cela , Monsieur , que l'auteur de ces distinctions a le front de dire , que c'est nous-mêmes qui interprétons ainsi ces trois points.

Le F. O , pieuse Société de Jesus , si elle avoit le malheur d'exister encore ; je dirais que c'est du jésuitique tout craché.

Le M. Hélas , Monsieur , il y a encore d'autres loups sous la peau de l'agneau. La calomnie , l'insatiable calomnie , diffamatoire journallement sur nos Temples d'albâtre son poison infect ; & de toutes parts ,

*Paperçois l'envie
Qui dans sa furie,
De son cœur impie,
Repaît ses serpens :
Sa bouche impure
Vomit l'imposture ;
Mais tous ses accens
Seront impuissans.*

Le F. Au-moins chés ceux qui se payent de raison.

Le M. Ceux qui n'ont que la figure humaine, on les paye autrement.

Le F. Mais.... ; car je pense toujours auxdites puissances de l'enfer... , pourquoi vous prête-t-on des formules aussi impies qu'elles sont & travagantes ?

Le M. Voici le pourquoi. On a abusé de nos usages & de nos expressions, en les chargeant de circonstances étrangères & odieuses. L'Abé le Mascrier, dans ses religions du monde, nous fait faire des sermens qui sont impertinens : c'est de-là qu'est venue la prévention.

Le F. Ha.... fort-bien....

Le M. Oui, Monsieur ; & nos Docteurs de l'an 1748, ont encore renchéri sur leurs prédécesseurs, en enrichissant la teneur de notre serment, d'un supplément de formes aggravantes.

Le F. Qu'y a-t'il donc au-dessus des puissances de l'enfer ?

Le M. L'Évangile.

Le F. L'Évangile..... Qu'est-ce cela veut dire.... ?

Le M. Cela veut dire que l'on nous accuse encore de profaner ce saint livre, en jurant par lui d'être discrets sur les mystères de l'Ordre.

Le F. Si c'est ainsi, on n'a pas tort de vous en faire un reproche.

Le M. La raison.... ?

Le F. C'est qu'outre que cela ne donne pas à votre serment une vertu corroborative ; je trouve encore que ce livre divin n'est point à sa place, ne fut-ce même qu'à cause de la pré-vention ; & que c'est à toute force vouloir s'attirer des censeurs, en ce qu'il ne rend pas l'engagement Maçon- nique plus virtuel.

Le M. Aussi, cet usage rare de pro- mettre sur l'Évangile, est-il....

Le F. L'usage en existe donc... ?

Le M. Il existe dans quelques péis & certaines Loges ; mais cette forme n'est point de l'essence du cérémonial.

Le F. Elle paraît même tout-à-fait contradictoire.

Le M. En ce que... :

Le F. Vu l'extrême silence que vous prescrivez sur-tout ce qui est matière de croyance, ou qui en renferme les objets.

Le M. C'est vrai. La Maçonerie, soigneuse d'éloigner tout ce qui peut porter atteinte à ce sentiment tranquille de l'amitié, n'a rien oublié : nos conversations ont des bornes prescrites ; tout objet de contestation est pros crit , controverse , politique , idiomes étrangers , dissertations profanes , germes funestes d'opinions & de systèmes , tout cela est banni de nos cercles.

Le F. Il n'en fallait pas tant , pour dire qu'en Loge il n'est question jamais ni de dogmes ni de culte.

Le M. C'est pourquoi , & je le répète , cet usage rare de promettre sur l'Evangile , est un abus que le zèle mal dirigé a introduit ; il est presque aboli par-tout , & chaque jour on le supprime.

Le F. Et chaque jour l'on fait bien de le supprimer. Et d'ailleurs , à coup sûr , les Maçons éclairés n'exposeraient point à profanation le dépôt des vérités évangéliques , envers des gens qui n'auraient pas pour ce trésor , la foi & la vénération qu'il mérite.

Le M. Assurément non , ils ne l'ex-

posent point. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ceux-mêmes qui taxent magnaniment les Maçons d'être des gens impies & sans religion; deux pas plus loin, ils leur font un crime de lèse-majesté Divine, de croire à St. Matieu, à St. Marc, à St. Luc & à St. Jean; ou pour être plus court & plus long en même tems, ils leur reprochent d'ajouter foi aux quatre Evangélistes.

Le F. Quelle contradiction de leur part! Comment donc allier ces deux extrêmes?

Le M. C'est pourtant ainsi; puisqu'en même tems qu'on nous reproche notre prétendu défaut de croyance, on nous fait la grace de nous croire assés bons chrétiens pour ajouter foi aux Oracles du Messie; puisqu'on s'imagine que nous jurons par les écrits de ces divins Missionnaires des vérités célestes, & même, suivant Clément XII, sur les Saintes Ecritures.

Le F. Effectivement, c'est une distraction bien grande. Mais dans le fond, je vois bien à cette heure que l'on n'a pas tous les torts de vous chicaner, Messieurs, sur le fait de votre serment.

Le M. Parce que....?

Le F. Je ne veux point dire pour cela, que le serment que vous faites prêter en Loge, ne soit pas revêtu de tout ce qui caractérise un serment bon en lui-même; mais puisque vous ne jouissez d'aucune puissance coactive, vous conviendrés sans doute, Monsieur, que les Maçons ne sont point en droit de faire prononcer aucun serment en Loge. Il y avait d'ailleurs un moyen fort-simple pour éviter toute censure en pareil cas.

Le M. Un moyen pour éviter toute censure... ?

Le F. Oui, Monsieur; car, à mon avis, il y aurait eu plus de noblesse, plus de décence, à n'astreindre les initiés que par le gage de l'honneur, & sous la triste condition de le perdre, en cas qu'ils devinssent réfractaires. Mais aussi, ne fallait-il admettre absolument que des personnages capables de bien sentir toute la valeur du terme, & de connaître le prix de la réputation. Il y a bien un grain d'honneur pour tous les hommes; mais la délicatesse de l'âme, la précision des idées sur un article de pur sentiment, tient beaucoup aux organes & à l'éducation.

Le M. C'est vrai. Mais celui qui est capable de se jouer de sa parole d'ho-

neur ; croyés-moi , Monsieur , il est dans le cas d'enfreindre le serment le plus solennel , si un intérêt l'y engage , & qu'il croye pouvoir le faire avec sûreté.

Le F. C'est présumable.

Le M. Cependant , Monsieur , il est tems que je me rétracte d'une expression profane , apelée *vulgo* serment , dont j'ai fait usage jusqu'ici ; & que je vous aprenne que nous sommes parfaitement convaincus du principe , que le premier lien des homes est l'honneur : aussi , la promesse qu'un candidat fait en Loge , n'a-t'elle point d'autre garant ; comme le manquement à cette promesse , ne saurait avoir d'autre peine.

Le F. Les F. Maçons ne font point de serment... ? Les Bules disent cependant le contraire.

Le M. Nous faisons promesse d'observer nos lois ; si c'est ce que l'on doit entendre par serment , je conviens du fait.

Le F. Non , sans contredit , une promesse n'est point un serment. Hé , Monsieur , que ne parliés-vous donc plutôt : nous aurions coupé au court de plus d'une demi-lieue.

Le M.

Le M. Il est vrai, j'ai tenu mal à propos votre esprit en suspens.

Le F. C'est mal à propos aussi que l'on qualifie une simple promesse, une simple obligation, terme qui ne choquerait personne, du nom de serment qui révolte bien du monde.

Le M. Abus des termes, lequel ne s'est introduit que par ceux qui ne voyaient point la différence qu'il y a entre serment & obligation; & qui croyaient donner plus de poids à leur acte de promesse, en l'appelant du nom de serment.

Le F. Ils se sont lourdement abusés; en ce que leur serment devient illégal & infructueux, par cela même qu'ils ne sont pas autorisés juridiquement à en prononcer aucun, quelque bon qu'il soit d'ailleurs de sa nature: tandis que les Maçons ne sont pas répréhensibles, en exigeant une promesse. Tous les jours on donne sa parole, c'est un gage infailible pour ceux qui pensent; le dépositaire l'accepte, il est fondé à s'en prévaloir: il ne manque à l'obligation aucune qualité pour la valider & la rendre indispensable.

Le M. Il est vrai que tout acte volontaire est bon; toute personne à qui

Ton reconait soi-même le droit de recevoir une promesse, l'acquiert dans le moment ; c'est un contrat sinalagmatique, parfaitement exact, régulier & solide.

Le F. Toutefois cependant, que l'objet pour lequel on promet, pour lequel on s'engage, est licite & honnête.

Le M. Bien entendu ; & c'est le cas où se trouvent les *François-Maçons* ; car ils ne font presque que réitérer ce que leurs parains & maraines ont promis pour eux quant au culte, ce que leurs pères & mères leur ont inspiré quant à l'amour & à la fidélité due au Souverain, ce que l'humanité leur impose envers le prochain, ce que l'esprit d'ordre & d'harmonie leur prescrit à l'égard des lois : ils y joignent quelques devoirs particuliers de secours mutuel, d'union plus intime, de charité réciproque, d'urbanité respectueuse, d'observances de pratiques, &c., &c.

Le F. En ce cas, la promesse est bien faite, elle est de rigueur.

Le M. Au surplus, les *Canons* distinguent trois sortes de sermens, *Juramentum triplex est*, volontaire, nécessaire, & judiciaire ; *voluntarium scilicet, necessarium & judiciale*. Or le ser-

ment des Maçons étant de la première espèce ; étant une parole d'honneur rédigée en formulaire , pour faire une plus vive impression à celui qui la donne , il est certainement bien fait , il est de rigueur , quoiqu'en disent nos critiques.

Le F. C'est qu'ils s'imaginent que vous faites faire des sermens , & que , dans ce cas , vous empiétez sur l'autorité ecclésiastique & civile.

Le M. Non-seulement cela ; c'est qu'ils se figurent que nous assaisonnons nos prétendus sermens , d'imprécations horribles , de juremens exécrables qui font frissonner la nature.

Le F. Encore du nouveau. Les Maçons ajoutent donc quelques formulaires pour consolider , pour caractériser la promesse ?

Le M. Quelques-uns , il est vrai , revêtent l'obligation de formalités qui , dans le fait , ne la rendent ni plus solide ni plus terrible : mais comme une grosse épouvante affecte tout le monde , elles en solennisent la prestation avec assez d'appareil , pour imprimer , dans certaines personnes , une souvenir permanent qui les empêche de s'en écarter.

Le F. Puis-je, Monsieur, sans indiscretion, vous demander quelles sont ces formules, apelées vulgairement imprécations horribles, juremens exécrables ?

Le M. Il n'y a point-là de mystère. Si je contreviens à ma promesse, dit le Récipiendaire, je consens d'avoir la gorge coupée, le cœur arraché, les entrailles, &c..... Mais ces formulaires n'ont été suppléés, par quelques-uns, postérieurement au veu strict, que pour en tirer le modèle de différens signes, gestes & positions qui distinguent les premiers grades ; car, dans le fond, c'est une liste de pléonasmes, & une surface qui ne corrobore pas l'engagement.

Le F. Au-contre ; la vie d'un particulier n'appartenant à personne privativement, cette sentence exorbitante serait seule capable de l'anuler.

Le M. Aussi, ces formules, come je viens de le dire, n'ont été mises en usage que par quelques Maçons, & elles sont absolument inconnues dans toutes les Loges come il faut.

Le F. On fait fort bien de ne point s'en servir ; car ces expressions, outre qu'elles sont entièrement inutiles, elles sont toujours déplacées, & fournissent encore matière à discussion.

Le M. Cependant , nous ajoutons quelques paroles à notre promesse ; mais bien certainement , elles ne sont pas susceptibles d'engendrer la plus petite difficulté.

Le F. D'abord qu'il n'y a rien de superflu ni de déplacé...

Le M. Rien du-tout ; car le Candidat , après avoir dit , je m'oblige & m'engage sur l'honneur , sentiment sacré ches toutes les nations , &c. ; finit ainfi : j'aimerais mieux avoir la gorge coupée , que d'encourir le mépris & l'infamie que mérite un home qui n'a point d'honneur , & que je mériterais si je manquais à ma parole.... Qu'on juge s'il y a de la témérité dans un pareil engagement.

Le F. Non , il n'y en a point.

Le M. Sans contredit , il n'y a pas là de jurement ; c'est une parole d'honneur , & n'emporte pas peine de mort si on la viole , come plusieurs l'interprètent.

Le F. Un home à qui l'on confie un secret , dit tous les jours : j'aimerais mieux avoir la gorge coupée , que de n'être pas maître de ma langue ; avoir le cœur arraché , que de l'avoir infidèle ; mourir , que de faire une telle bassesse.

Le M. Vous voyés donc, Monsieur, par tout ce que nous venons de dire, que les F. Maçons ne prêtent point de serment, qu'ils ne prêtent point de serment sur les Stes. Ecritures, & qu'ils ne prêtent point de serment mêlé de juremens & d'imprécations abominables, qui les oblige, *sous les plus grièves peines*, de garder un secret inviolable, sur tout ce qui se passe dans leurs assemblées; mais qu'ils font simplement une promesse, qu'ils prêtent une simple obligation.

Le F. Oui, Monsieur, m'en voilà parfaitement bien instruit.

Le M. Ajoutés encore, que dans une Société libre par elle-même, qui saps sortir de l'ensemble & du corps des citoyens, en forme cependant un à part; qui, hors la dépendance générale, ne ressortit à aucun chef qu'à ceux qu'elle s'est elle-même donnés, d'après les règles qu'elle-même s'est faites, il est tout simple que celui que l'on y admet, promette une entière discrétion, une entière obéissance. L'attribution de l'autorité qui résulte d'un neud libre, est elle-même un effet libre; l'aveu de cette autorité, l'engagement de s'y soumettre, la promesse

du secret, sont des actes légitimes, & des actes qui ne sont point en contradiction, ni avec les lois de l'Etat, ni avec les lois de l'Eglise.

Le F. Qui dit, Monsieur, que les Maçons contreviennent aux lois de l'Etat, à celles de l'Eglise ?

Le M. Nos constitutions de Rome.

Le F. O, là il est dit, que ce sont les Sociétés Maçonniques qui sont contraires aux lois canoniques, ainsi qu'aux ordonnances civiles.

Le M. C'est aussi là ce que je veux dire.

Le F. Mais a-t-on jamais publié des edits contre les F. Maçons ?

Le M. Il n'en est pas encore venu à ma connaissance. Si l'on en a publié dans certains gouvernemens tiraniques, on ne peut pas dire pour cela que notre Société soit contraire aux lois civiles ; il faudrait, pour que cela fut, qu'elle eut été généralement interdite dans tous les peïs.

Le F. Il est cependant vrai, que le droit civil défend les sociétés & assemblées qui se forment sans l'autorité publique.

Le M. Oui ; mais il ne défend pas celles que l'Etat tolère. Or, si la So-

ciété des F. Maçons , quoique destituée de tous les arcs-boutans civils , & sans être ouvertement autorisée , la bonté du Prince & la douceur du gouvernement veulent pourtant la tolérer come bien d'autres ; & que cette même Société soit soutenue & protégée dans nombre d'Etats ; alors elle n'est pas censée illégale , & ne contraste point avec les lois.

Le F. Cela me semble assez juste.

Le M. D'ailleurs , n'est-on pas d'accord qu'en bonne police , les spectacles sont nécessaires dans les grandes villes , pour éviter d'autres excès ?

Le F. On en est assez d'accord.

Le M. Hé bien , qu'on laisse au-moins aux Loges le privilège d'une pareille utilité ; elles l'auront , sans-doute , & bien supérieure encore , si l'on remet en vigueur un vieux statut qui ordonnait à chaque membre de produire un morceau d'architecture , dans le genre qui plait le plus à l'ouvrier ; c'est-à-dire , de traiter , en vers ou en prose , un sujet d'histoire , de morale ou de physique , relatif aux travaux de l'Ordre.

Le F. Ce serait , en effet , une raison de plus , pour laisser aux Loges Maçons le privilège d'exister. Mais , in-

dépendamment de ce statut, je ne pense pas que les ordonnances civiles se trouvent lésées par les assemblées que tiennent les F. Maçons.

Le M. Nos savans de 1748, affirment pourtant que les lois de l'Etat les défendent, & ils nous apprennent que des atroupemens clandestins n'ont pas été tolérés.

Le F. Ils ont raison. Mais come les Sociétés Maçonniques sont tolérées d'une part, & soutenues d'autre part; il suit qu'on ne leur fait pas l'injustice de les mettre au rang des atroupemens clandestins.

Le M. Vous ne croyés donc pas, Monsieur, que le glaive de la justice temporelle, de concert avec celui de la justice spirituelle; vous ne croyés donc pas, dis-je, que ce glaive à deux tranchans, qui fait respecter la Religion & l'Etat, a interdit les assemblées des F. Maçons sur la plus grande partie du globe terrestre?

Le F. Je reconais là l'éloquence doctorale. Ne serait-ce pas-là, Monsieur, du fruit de l'année 48?

Le M. Je crois que vous êtes sorcier.

Le F. Non pas, Monsieur, je vous

N.v.

prie ; je ne suis pas encore F. Maçon. Mais en parlant d'interdiction , de proscription , de banissement , j'ai un cas de conscience à vous proposer.

Le M. Le ciel ne m'a pas fait la grâce d'être casuiste ; mais enfin , quel est , je vous prie , ce cas de conscience ?

Le F. J'ai lu dans votre brevet de 1738 , que les Sociétés des F. Maçons avaient été prosrites & banies , & même chassées , suivant l'expression papale *eliminata* , (*in plurimis*) de la plupart des Etats ; & dans le second il est dit , de plusieurs , (*in pluribus*). Je ne fais qui croire , à quel saint me vouer.

Le M. Et vous pouvés , Monsieur , apeler cela un cas de conscience ?

Le F. Mais.... cela m'a mis du trouble dans l'esprit.

Le M. Des contes...., des contes..... Come si vous ne saviés pas que d'abord l'on ne proscriit , ni ne banit , ni ne chasse jamais les Sociétés en notre langue ; mais que gramaticalement on les interdit. Et en second lieu , n'est-il pas aisé de comprendre que si la seconde bule dit de *plusieurs* , au-lieu de dire de la *plupart* ; c'est sa Sainteté qui a voulu mitiger l'expression , &

épargner aux Maçons la honte d'entendre qu'ils étaient proscrits, banis, chassés dans la plupart des Etats ?

Le F. Monsieur, vous interprétés bien charitablement. Un malhonnête aurait pu croire que cette seconde expression était plutôt l'effet d'un remord de conscience, & pour rendre plus hommage à la vérité.

Le M. Qui pourrait croire cela ?
 Au surplus, c'est s'arrêter à des vétilles. Respectons le glaive de S. Pierre, frémissons à l'aspect de son tranchant ; & revenons-en au glaive de la justice temporelle, pour dire avec vérité, que les F. Maçons n'ont jamais été proscrits, banis, exilés, ni chassés comme F. Maçons, d'aucune partie du monde, ni regardés, par les Princes, comme ennemis de la sûreté publique. Des vœux offerts à l'Eternel dans des circonstances de marque, leur tranquillité sur tout ce qui est affaires publiques, leur union & leur intelligence plaident en leur faveur. Si la Maçonnerie forme une espèce de corps, c'est sans jamais dissoudre ni anéantir les autres corps : il ne cherche à attirer qui que ce soit, ni à fortifier son parti ; convenant de très-bonne-foi, qu'on peut être hom-

de bien , indépendamment de l'Ordre : jamais non plus , il n'influe come corps dans aucun parti , quel qu'il puisse être ; chaque membre restant le maître de faire , à cet egard , ce que le devoir & la conscience lui prescrivent.

Le F. Aussi n'est-il guère probable qu'on ait jamais regardé les F. Maçons come des séditieux , come des ennemis de la sûreté publique.

Le M. A la vérité , il n'est encore venu à la connaissance de personne , qu'un des Membres de l'Ordre ait jamais été tiré en cause en qualité de Membre de l'Ordre. On n'en a point vu d'exilés , d'emprisonnés , ni d'autres être privés de leurs biens , en punition d'avoir fait corps avec la Maçonnerie.

Le F. Toujours est-il constant qu'elle a été interdite dans plusieurs royaumes ?

Le M. Dans quelques états , il est vrai , la F. Maçonnerie a été interdite : mais celles d'entre les puissances qui lui ont été les moins favorables , n'ont jamais poussé la rigueur au-delà d'une défense de s'assembler en Loge. En Angleterre même , quel qu'asile sûr qu'elle y ait trouvé , en jetant ses fondemens , on prétend qu'elle n'y a pas toujours été protégée.

Le F. En Angleterre....?

Le M. Oui, Monsieur ; ou rapporte que sous le règne d'Elisabeth, elle y fut condamnée par le Parlement, avec peine de mort contre les amateurs. Mais, si cela est, il n'y a rien là de surprenant : la jalousie est un défaut commun aux deux sexes ; & la reine Elisabeth se trouva peut-être scandalisée que le sien, qui, à bon droit, fait le charme de toutes les Sociétés, n'eut pas le privilège d'être admis dans nos assemblées.

Le F. Mais pourtant, le Magistrat, la Police, a droit d'improver toute congrégation formée sans autorité, & sans l'agrément d'une puissance légitime ?

Le M. Bien certainement elle a ce droit. Aussi la F. Maçonerie, quoiqu'elle ne soit point inquiétée en France, n'a pas été sans éprouver quelquefois des entraves à Paris..

Le F. A Paris même.... ?

Le M. Oui, Monsieur. On y a vu des tems critiques, des tems de trouble pour les assemblées des F. Maçons : on les a vues poursuivies & persécutées, come toutes les sociétés du monde, avec intérêt & chaleur : patrouille.,

guer à pié, guet à cheval, commissaire de quartier, & tous les arcs-boutans de police ; tous ferrés, armés, cuirassés, bayonette au bout du fusil, marchaient, trottaient, galopèrent, & suivaient les Loges Maçons à la piste ; y descendaient avec toute leur artillerie, envahissaient martialement, comme d'autres Assyriens ; ces Temples dédiés à la paix & à la vertu, faisaient main-basse sur les ateliers, se saisissaient nerveusement des ouvriers, & les conduisaient en lieu de sûreté dans un château proche de Paris. M. Hérault, Lieutenant de Police d'alors, fit même mûrir, en 1735, une hôtellerie au faubourg St. Antoine, où les Maçons s'assembaient.

Le F. Cela étant, le glaive temporel était bien affilé alors au préjudice des B. Maçons.

Le M. Oui, Monsieur ; & come des huguenots, ils étaient obligés de se cacher dans les caves, les souterrains, les catacombes. Mais heureusement, le tems de la persécution n'est plus, le bandeau de l'erreur est tombé : & puisque la Société n'est plus inquiétée come autrefois, on doit penser que les Magistrats, avec connaissance de cause,

ont cessé de la regarder comme dangereuse ; & que le Prince , lorsque les F. Maçons lui ont allégué pour motif de leur silence , non un serment , mais une parole d'honneur , s'est contenté de cette excuse , ou qu'il a daigné sourire lui-même à l'aveu qu'on n'a pas dû lui taire , & dont il a voulu être confident.

Le F. En effet , il y a un siècle qu'il n'a pas été question de troubler les assemblées Maçonniques.

Le M. Du-moins dans la plupart des Etats où elles sont établies ; car il n'y a pas long-tems qu'elles ont été tracassées dans quelques gouvernemens étrangers ; & même tout récemment elles viennent d'être défendues par le roi de Naples.

Le F. Ha ! ha ! Voilà qui est bon.... Et pourquoi , s'il vous plaît... ?

Le M. Parce qu'un charbonnier est maître chés lui ; & que d'ailleurs , come on prétend qu'il fait fort-chaud dans les Loges d'Italie , on craint qu'en sortant , les F. Maçons n'attrapent des fluxions de poitrine..

Le F. L'excellente précaution ! Mais à propos.... En parlant de ces sortes péis , il me vient en pensée....

Le M. Quoi ?

Le F. J'ai appris que dans le Comtat d'Avignon on avait volé, l'année dernière, aux F. Maçons pour plus de mille ecus d'ornemens de Loge en plein jour.

Le M. Ha ! ha ! Et les voleurs ont-ils été pendus ?

Le F. Je l'ignore : on ne m'a écrit la chose qu'en bloc.

Le M. Et d'où ?

Le F. De Roquemaure.

Le M. Ha a a a a , je vous entens ; je vois ce que c'est.

Le F. En effet , vous devés en savoir quelque chose.

Le M. Avec d'autant plus de raison , que cette aventure a été publiée principalement dans toutes les provinces méridionales , come un acte d'autorité & de violence des plus insignes , des plus iniques , des plus inouis , & qui crie vengeance dans le cœur equitable de quiconque en conait le détail.

Le F. Ho , ho ! qu'est-ce donc que cette aventure , ce violement , cet acte d'hostilité ?

Le M. Voici ce que c'est. D'abord vous n'ignorés pas , Monsieur , que le Roi fit valoir , en 1768 , les droits incontestables que la Courone de France a sur le Comtat Venaissin , & nota-
a ent sur Avignon , par ses Lettres-
m

Patentes du 11 Juin de cette année ,
portant réunion de ce péis à la Couronne.

Le F. Je ne fais , en vérité , pas
ce que vous voulés me dire , encore
moins à quoi tout ceci a raport.

Le M. Comment , vous ne savés pas
que ce jour-là même le Roi cassa tous
les anciens tribunaux du péis , avec
défenses aux oficiers d'en exercer les
fonctions , à peine de faux ? Vous ne
savés pas que dès-lors la Rote , la
Sainte Inquisition , & les autres ju-
risdictions de Sa Sainteté n'existèrent
plus , & qu'il n'y eut que les tribu-
naux établis par Sa Majesté ?

Le F. Non , vraiment , je n'en fais
rien.

Le M. Il faut donc continuer de vous
instruire , Monsieur , que le 25 Avril
1774 , Sa Majesté voulut remettre ce
péis au pape , sous la promesse que ce
dernier fit , d'exécuter les anciens trai-
tés faits entre les Cours de Bourbon &
de Rome.

Le F. A la bonne heure ; mais jus-
qu'ici je ne vois pas encore d'acte d'au-
torité ni de violence.

Le M. Ni moi non plus ; mais voyons
si dans la personne du prélat de Manzi ,
nous ne trouverons rien d'aprochant ,

& qui confirme ce que je viens de dire.

Le F. Voyons donc encore le prélat de Manzi, & à quoi tout ceci aboutira.

Le M. Ce prélat était archevêque d'Avignon; & en sa qualité de comissaire apostolique, le jour que le Roi remit le Comtat au pape, il reprit possession de ce péis, qui était alors divisé en deux partis, l'un royaliste, l'autre papiste. Le prélat de Manzi qui n'était que trop porté à faire sentir toute son autorité aux Royalistes; dans le transport de sa passion, & sans prévoir les suites de son emportement, cassa, deux heures après la reprise du péis, tous les établissemens faits par le Roi, & rétablit tous les tribunaux du pape. Mais cette ordonnance étant contraire à l'intention & aux acords des deux Cours, elle fut révoquée dans le mois de Juin suivant, par un bref du pape Clément XIV, qui exila M. l'archevêque, & désavoua tout ce qu'il avait fait, en rétablissant toutes les choses dans le même état qu'elles étaient quand le Roi possédait le Comtat. En conséquence, les tribunaux, apelés royaux par les papistes, reprirent leurs fonctions; & ceux rétablis par l'ar-

chevêque, furent de nouveau supprimés.

Le F. D'où il faut conclure... ?

Le M. D'où il faut conclure qu'il n'y avait plus, dans Avignon, le tribunal de l'Inquisition.

Le F. Fausse conclusion. Ce tribunal tient ses pouvoirs immédiatement de Dieu ; c'est Dieu qui est le premier instituteur du St. Office, & par conséquent il ne relève d'aucune puissance terrestre.

Le M. En effet, je conçois qu'il y a quelque chose de divin dans l'institution de cet admirable tribunal ; car il est incompréhensible que les hommes aient souffert ce joug patiemment. Mais Dieu dona-t'il aussi aux Frères prêcheurs le doux pouvoir de confisquer, à leur profit, les biens de tous ceux qu'ils condamnent ?

Le F. Eh oui, sans-doute, Monsieur ; car vous savez bien qu'Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre ; & c'est de-là que le St. Office confisque crériennement les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Le M. O, par St. Dominique, abandonons aux simples ces ridicules prétentions & puérités ; & disons avec

les perſones de bon-ſens , qu'après la ſupreſſion des tribunaux du pape , il n'exiſtait plus d'Inquiſition dans Avignon.

Le F. Rien de plus clair ; ou il y aurait contradiction dans les traités faits entre les deux Cours.

Le M. Donc le R. P. Jacobin qui , avant 1768 , faiſait , à Avignon , le métier d'Inquiſiteur , perdit tous ſes droits de baſſe , moyenne & haute juſtice , à l'époque de la caſſation de tous les anciens tribunaux du pape ?

Le F. Bien entendu.

Le M. Donc il ne pouvait continuer ſes fonctions , ſans ſe rendre coupable de faux , & criminel envers ſon Souverain : *Qui non obedit Principi , non obedit & Deo.*

Le F. Sans le moindre doute.

Le M. Cela poſé , que feries-vous d'un homme qui s'arogerait une juridiction qu'il n'a pas ; qui ſe dirait inquiſiteur ſans l'être réellement , & qui , au mépris audacieux des ordonnances , en exécuterait les odieuſes fonctions , dans un pays où l'Inquiſition aurait été abolie ?

Le F. Je le ferais mener en Eſpagne come un ſecond *Savedra* , qui étant venu

à Lisbonne avec deux autres fripons, sous le titre de légat du pape, pour y établir la divine Inquisition ; & qui, après avoir fait brûler deux cens personnes & recueilli plus de deux cent mille ecus, fut condamné au fouet par le Conseil de Madrid, & à dix ans de galères.

Le M. Maintenant, Monsieur, représentez-vous le bon roi David, cet homme selon le cœur de Dieu, qui, à la tête de 600 bandits, va exercer les droits de l'Inquisition chés les aliés de son bienfaiteur Akis. Représentez-vous cet oint du Seigneur, mettant tout à feu à sang, pillant tout, tuant tout, egorgeant tout, vieillars, femmes, enfans à la mamelle. Représentez-vous encore une bête féroce, afamée de chair humaine, qui, au milieu des déserts, tombe dans un précipice où elle demeure long-tems exposée aux horreurs de la faim. Elle fait d'inutiles efforts pour vaincre les parois qui l'entourent ; elle gémit, se débat, se lamente ; jusqu'à ce qu'enfin, par un excès de courage, & come transportée hors d'elle-même, elle vienne à franchir la prison qui la tient captive. Alors, parcourant avec des yeux avides tous les objets qui l'environnent ; la première

proie qui s'offre à sa vue, la bête affamée se précipite dessus avec fureur, & dévore la victime innocente.

Le F. A quoi, Diable! servent toutes ces représentations, ces *in-folio* de préliminaires? Qu'avons-nous besoin d'aler chercher des bandits, des bêtes féroces dans les déserts, pour en venir à un malheureux vol d'ornemens de Loge?

Le M. Prenés-vous-en à l'auteur qui a donné matière à toute cette digression.

Le F. Et qui est-il donc ce malheureux auteur? Ce n'est pas notre ami David; ce n'est pas votre bête féroce, affamée de chair humaine?

Le M. Non; mais c'est le père *Mabil*.

Le F. Le père Mabil.... Me voilà bien avancé.

Le M. Oui, Monsieur, c'est le père Mabil; c'est le père Mabil lui-même, ce saint home: & voici le fait.

Le F. Ah, Dieu soit loué, voici donc le fait.

Le M. Le R. P. Mabil, avant la réunion du Comtat d'Avignon à la Couronne de France, exerçait amplement tous les pouvoirs attachés à sa qualité d'Inquisiteur; mais sans pourtant égorger les enfans à la mamelle.

Lors de la suppression de tous les tribunaux du Comtat, au nombre desquels était, sans contredit, celui de l'Inquisition, notre pauvre père Mabil se vit rogner les grifes & limer les dents....

Le F. On voulut donc en faire un home ?

Le M. Eh, sans-doute; ou qui eut au-moins la figure humaine.

Le F. On entreprenait là un grand travail: je doute qu'on y ait réussi.

Le M. Votre doute, Monsieur, est assez bien fondé. Le Jacobin Mabil se voyant culebuté dans la fosse, dont il tentait en vain de combler la profondeur; voyant sa puissance anéantie, son crédit perdu, & se voyant déchu de sa noble qualité d'Inquisiteur, gémit long-tems sur la perte de son autorité. Jaloux de la paix & de la liberté dont jouissait le Public, depuis l'abolition du monstrueux & redoutable tribunal dont il avait été le chef, il envoyait tous les jours des vœux au Ciel pour le rétablissement du St. Office, & priait Dieu qu'il voulut lui ralonger ses dents & ses grifes.... La nuit du 2 au 3 de Février 1775, notre saint home s'endormit au milieu de sa fervente prière, & fit le songe suivant....

Le F. Mais, juste ciel ! nous n'en viendrons donc jamais au dénouement de cette misérable affaire ?

Le M. Eh , puisque nous alons y être....

Le F. Ça donc , encore un grain de patience....

Le M. Le P. Mabil, dans son profond sommeil ; s'imaginait être devant une glace qui le représentait avec tous les caractères de sa première dignité. Il s'y voyait le corps hérissé de pointes de fer , avec des grifes de tigre & des broches de sanglier. Sur sa tête s'élevaient en symétrie deux cornes d'abondance , dont l'une était remplie de paille & de fagots , & l'autre enrichie des dépouilles des malheureuses victimes , condamnées par les juges intègres & désintéressés du St. Office. De la main gauche il tenait un crucifix d'or massif , de la droite une torche allumée ; & dans cette horrible métamorphose , son miroir ingénu le représentait à la tête d'une légion de diables & diabolins qui affermissaient son empire. Enchanté de cette douce illusion , il s'empressait à trouver des coupables , pour exercer son zèle apostolique. L'esprit malin qui dirigeait l'imagination échauffée du bon père ,

père, lui suggéra bientôt les moyens de pouvoir faire un coup d'éclat. L'Inquisiteur imaginaire porte des yeux étincelans sur tous les habitans de la vile d'Avignon : il croit voir dans la maison de M. B** , des Francs-Maçons assemblés en nombre au milieu d'une Loge richement décorée : aussitôt son cœur tressaillit de joie ; mais pour son malheur, il rêvait encore. Atentif aux travaux dont s'occupaient les Maçons , il ne perdait de vue aucun geste ; aucune parole n'échappait à sa vigilance. D'un coté du temple il apperçoit la Sagesse, dictant des lois ; de l'autre la Justice, tenant une balance à la main. Il écoute, & n'entend parler d'aucune matière de politique ; il regarde, & voit régner des meurs pures, une honnêteté sans fard, une liberté sans licence, une amitié fraternelle, une égalité parfaite, une modestie exemplaire : il voit punir l'indécence, banir les équivoques, amender les délinquans : il voit secourir la veuve, soutenir l'orphelin, accueillir le pauvre avec humanité, assister le malheureux, consoler l'affligé, visiter les malades, protéger l'innocence : il voit des actes d'hospitalité de toute espèce ; il voit le vice en-

chainé ; il voit le triomphe de la vertu ; il voit une joie douce régner sur tous les visages , au milieu d'une paix profonde. Il s'approche plus près , pour examiner quels sont ces homes qui se conduisent avec tant de sagesse : il aperçoit plusieurs Dominicains , ainsi que des membres de son prétendu tribunal : mais qu'aperçoit-il encore ? Il aperçoit que toute l'assemblée est composée de Royalistes. Des Royalistes ! s'écria-t'il : ha ! que ces malheureux soient livrés à ma vengeance ! Et à l'instant il se réveille en sursaut , tourmenté de colère.

Le F. Et toujours les bras liés comme auparavant ?

Le M. Oui , mais il prit ce songe pour une inspiration divine.

Le F. O ! l'excellent home....

Le M. Il s'imagina que Dieu avait exaucé sa prière , qu'il lui inspirait de continuer ses fonctions d'Inquisiteur , & que le songe qu'il venait de faire , était l'image de son prochain triomphe. Las d'être depuis si long-tems sans pouvoir exercer de juridiction sur les consciences , d'être sans empire & sans considération ; impatient de rompre ses fers , & de reparaitre environé de

toute sa puissance primitive ; animé d'ailleurs d'une haine mortelle contre le parti royaliste , à qui il voulut faire voir que malgré l'*in statu quo* ordonné par le pape qui était alors décédé , il avait recouvert son autorité , qui de fait n'existait que dans son imagination , il résolut de donner au public , à quelque prix que ce fut , même à prix de sa réputation & de la justice , une scène éclatante , capable d'effrayer les fots & de révolter tous les gens raisonnables.

Le F. Courage ! nous voilà donc enfin au début.

Le M. L'ex-inquisiteur Mabil , dès le lendemain de sa vision , tout échauffé encore du feu céleste qui l'avait éclairé en songe , rumine sur quelle contrée il peut impunément lancer ses foudres & assouvir sa haine. Les Fracs-Maçons qu'il a vus la nuit dernière , s'offrent à sa pensée ; & c'est sur eux , come sur des homes incapables de chercher à tirer vengeance d'une injustice , que va fondre la bête asaméc... Notre Jacobin , sans craindre de s'exposer à subir au-moins le même traitement qu'avait essuyé l'archevêque , marche à la tête d'une brigade de maréchaussée armée de

pied en cap , de *M. Rigaud* dit *Ragorin* ; son promoteur , de *M.^{te} Afinitissimus* , son greffier , & de quelques autres recors de *St. Dominique* , & va tout droit investir la maison de *M. B*** , persuadé d'y trouver la pie au nid. L'alarme se répand dans la vile ; le peuple accourt ; le scandale est universel.... *Sa Révérendissime Paternité* ne s'effraye point ; elle monte , avec ses satellites , les degrés du logis ; & d'une voix menaçante , elle demande à *M. B*** où se tient l'assemblée des *F. Maçons*. Celui-ci qui ne reconaissait plus , dans le conducteur de la brigage , la qualité d'inquisiteur , fut un peu surpris de cette invasion ; mais il répondit , sans s'émouvoir , que jamais des *F. Maçons* ne s'étaient assemblés chés lui....

Le F. Eh , que ne lui fermait-il la porte au né ?

Le M. Contre la force nul ne peut , & il n'avait d'ailleurs rien à craindre.... *Le R. P.* , malgré la réponse qu'il vient d'entendre , soutient qu'il y a Loge , qu'il y a chés lui assemblée de *F. Maçons*. On lui réplique qu'il se trompe , & qu'il n'y a point chés lui d'assemblée de *F. Maçons*. Mais ne voulant s'en rapporter qu'à ses yeux , & trou-

ver à toute force des coupables ; il furete dans tous les appartemens , monte d'étage en étage , va de coridor en coridor , de chambre en chambre , sans trouver ni des Maçons ni des coupables. On voyait sa joie tirannique faire place par degrés , à la confusion & à la rage. Enfin le désespoir allait s'emparer de lui , si après avoir fouillé dans tous les coins & recoins de la maison , il n'avait trouvé , en recomançant sa ronde , de quoi le dédomager de ses peines. C'était de gros balots de tapisseries & autres éfets ; c'était diférens meubles en bois , jetés sans ordre dans le coin d'un grenier , & tout couverts de toiles d'araignées , qui les rendaient presque méconnaissables..... On s'approche de ce réduit : Ragotin veut savoir ce que c'est que tout ce bagage ; & en même tems il adresse aux juges un discours préliminaire dont l'éloquence eclipsait le bon-sens. Le P. Mabil , excédé du fatras de l'orateur , va au fait : il coupe les cordes des balots , en déchire les toiles , arache la paille qui les entoure ; & à l'ouverture , il aperçoit les Armes d'un des plus grands Princes de la terre. Ces Armes imposantes & majestueuses , au-lieu de le

pénétrer de respect & de répandre dans son âme la terreur , ne servent qu'à l'encourager & à lui faire consommer son acte de violence. Ha ! s'écria-t'il avec allégresse , voilà les Armes de leur Grand-Maitre : ces meubles appartiennent à des Franks-Maçons ; il ne faut pas en douter. En même tems il dresse procès-verbal de saisie , & fait enlever tous les meubles , jusqu'à ces mêmes Armes qui seules auraient dû arrêter son bras vengeur , pour les faire servir de preuve come les effets parmi lesquelles elles se trouvaient , appartenaient à des Maçons. - Cette trouvaille ayant donné bonne bouche au loup ravissant ; avant de quitter une maison si lucrative , il voulut repasser par les différentes salles. Il jette çà & là des yeux de concupiscence ; il croit rencontrer par-tout les Armes qu'il vient de profaner ; & saisit tout ce qui se trouve sur son passage , tables , chaises , & autres effets de pareille nature ; & part à demi-trionfant , à la tête de ces dépouilles.

Le F. C'est donc là ce qu'on a voulu me marquer de Roquemaure ?

Le M. Il y a toute apparence. Et que vous donc à penser cette conduite ?

Le F. Elle me fait souvenir que lors-

qu'on ne peut s'en prendre au maître ,
on s'en prend à son chien ; & qu'il faut
qu'un chien enragé morde, dut-il mor-
dre dans un tison ardent.

Le M. Telle encore que la fame de Pu-
tifar, qui n'ayant pu mettre en défaut la
vertu du chaste Josef, lui arache son
manteau & crie au viol : tel on a vu le
furieux Mabil , cherchant des F. Ma-
çons & en eux des coupables ; mais
qui n'ayant trouvé ni F. Maçons ni
coupables, jette sa fureur intéressée sur
des meubles qu'il juge leur avoir apar-
tenu , & crie à la désobéissance , tout
F. Maçon qu'il est lui-même.

Le F. Comment ! il est aussi F. Maçon ?

Le M. Oui , Monsieur ; & semblable
à ces enfans dénaturés qui déchirent les
entrailles de leur mère , il porte ses
coups vengeurs sur une Société qui lui
a doné la lumière.

Le F. Le cruel home que ce P. Mabil !

Le M. Point de surprise : il etait in-
quisiteur. Mais convenés donc que c'est
là un acte de violence bien téméraire ?

Le F. Oui, puisqu'il n'était plus qu'ex-
quisiteur.

Le M. Mais salut-il encore lui prêter
une juridiction qu'il n'avait pas , &
qui fait honre à l'humanité ; il n'en est

pas moins vrai que cette saisie, *prétendue d'une Loge*, est le fait d'un homme altéré du sang du juste : car ces meubles ne portant avec eux aucun caractère de prohibition ; personne ne pouvait s'en emparer, sans enfreindre le droit des gens.

Le F. Parbleu, si cela n'était pas ainsi ; en supposant que je fusse à Avignon, & que j'eusse, dans ma cassette, pour dix mille francs de bijoux bien empaquetés & ficelés ; tout inquisiteur, ou plutôt tout P. Mabil aurait le droit de me les confisquer à son profit, en les supposant appartenir à des Maçons : cela révolte la raison.

Le M. Cela ne révolterait pas celle du soi-disant inquisiteur ; & il l'a confirmé par un acte tout-à-fait semblable à votre hypothèse.... D'un autre côté, les effets saisis par lui, étaient sous corde & sous bale, jetés dans un galetas : mais eussent-ils appartenu auparavant à des Maçons Avignonnais ; la destruction de la Loge était le plus ample sacrifice qu'ils eussent pu faire à la volonté du souverain pontife ; à moins que l'on ne prouve qu'ils auraient dû brûler leurs meubles, ou les jeter dans le Rhône : mais l'on n'en use

pas ainsi à l'égard des biens de ceux qu'on a condamnés à l'inquisition. Je dis de plus, que quand bien même ces meubles eussent appartenu à des Maçons d'Avignon ; la démolition de la Loge était une preuve non equivoque que les Maçons savent, mieux que personne, se soumettre aux lois des Souverains : tout autre qu'un inquisiteur l'aurait jugé de même. Mais un homme ambitieux & intéressé, lorsqu'il peut s'emparer du bien d'autrui, ne veut trouver que des coupables : il ne craint point de renverser la forme, l'ordre & l'harmonie de la société, & l'équité même, pour faire regarder les assemblées des Maçons comme une pépinière de gens sans mœurs & sans religion ; tandis que ce ne sont que des hommes vertueux.

Le F. Je voulais vous interrompre, Monsieur, pour vous demander à qui donc appartenaient ces meubles ; puisque vous dites qu'ils n'étaient point à des Maçons Avignonnais.

Le M. Non, Monsieur, ils ne leur appartenaient pas : ils appartenaient à des MM. de Roquemaure, qui les avaient entreposés dans la maison où se fit la saisie ; ainsi que M. B** le

protesta à sa Révérendissime Paternité ; & observés, je vous prie, que le Comtat étant regnicole de France, les Français peuvent y entrer & en sortir tous les meubles & effets que bon leur semblent.

Le F. Et ils n'ont pas réclamé leur bien en justice réglée ?

Le M. On a tenu quelques actes judiciaires à ce sujet, mais qui n'ont point eu de succès ; attendu qu'ils ne veulent pas aler à Rome solliciter une justice, quoiqu'elle leur soit légitimement due ; & d'ailleurs, ce serait heurter le pot de terre contre le pot de fer.

Le F. Mais pourquoi ces MM. de Roquemauve ne se sont-ils pas adressés plutôt au Ministère de France ? il les aurait soutenus, sans-doute ; puisque ce rapt a été fait à des sujets du Roi.

Le M. Aussi n'ont-ils pas encore jeté le manche après la cognée.... Mais pour ce qui nous concerne, disons & concluons en attendant, que le soi-disant inquisiteur Mabil est coupable, 1°. de s'être arrogé une juridiction qu'il n'avait plus, & d'avoir exercé les fonctions d'un des tribunaux supprimés par convention des deux Cours ; 2°. pour

avoir violé le droit des gens, en se saisissant d'effets qui ne portaient aucune empreinte de prohibition; 3°. pour avoir saisi ces effets, quoiqu'ils appartenissent à des Français; 4°. pour avoir atenté, par cet enlèvement, aux droits qu'ont tous les sujets de Sa Majesté; 5°. pour avoir cherché à faire paraître criminelles des personnes qui, par la destruction de leur Loge, s'étaient soumises aux volontés du St. Père; 6°. enfin, le soi-disant inquisiteur s'est rendu coupable, pour avoir été l'auteur d'un scandale universel dont les effets subsistent encore.

Le F. Rien de plus évident. Mais toujours le ravisseur tient-il de bons meubles.

Le M. Hélas ! voilà le train de la vie, voilà come les animaux se mangent les uns les autres; voilà come les Maçons effluent de tems en tems, des revers, & des révolutions dans différentes contrées : mais ces revers ne sont rien, lorsqu'on songe à la paix, à la tranquillité inaltérable dont notre Ordre jouit presque par-tout où il est connu; lorsqu'on songe à la bienveillance & à la protection dont plusieurs Souverains veulent bien l'honorer; & lorsqu'on

songe à l'éclat & à la gloire qu'il s'acquiert journellement sur une grande partie du globe. Et, pour vous donner, Monsieur, une idée de la considération où nous sommes dans différentes grandes villes, & entr'autres à Berlin, je veux vous faire le récit de la procession qui s'y fait tous les ans, le jour de la S. Jean.

Le F. Est-ce que vous vous mêlés aussi de faire des processions?

Le M. Procession est un terme générique : à celle dont il est question, il n'y a point de litanies; on ne prie ni ne chante.

Le F. Tant pis; car, quoique je sois fort-enrumé, j'aime beaucoup le plainchant.

Le M. Comment donc faire...?

Le F. N'importe, si vous voulez vous donner la peine de me raconter la manière dont se fait cette procession, je l'écouterai avec attention & plaisir.

Le M. Vous alés l'entendre; & je pense qu'elle ne vous paraîtra pas indifférente.... Il faut d'abord vous dire que la veille de la fête, tous les Maçons s'assemblent pour régler l'ordre de la marche, & l'on invite les seigneurs & les dames à prêter leurs carrosses

pour la cérémonie du lendemain , où chacun se fait un plaisir de contribuer de quelque chose , afin de lui donner plus d'éclat.

Le F. Voilà déjà qui s'annonce bien.

Le M. Un instant.... Le jour de S. Jean, dès le matin , on se met en marche dans l'ordre que vous alés entendre.

Le F. J'entens déjà les timbales , les trompettes....

Le M. Ne nous pressons point.... Le *Tuileur* est à la tête....

Le F. C'est le *tuilier* , sans doute ?

Le M. Non , Monsieur , c'est le *Tuileur* qui est à la tête , à cheval , un glai-ve flamboyant à la main , avec un bonnet à la housarde....

Le F. C'est donc carême-prenant... ?

Le M..... Il est suivi de quatre cavaliers & d'autant de trompettes bien montés....

Le F. Cela m'a l'air martial.

Le M. Six Frères servans accompagnent le carrosse du Vénérable , qui est atelé de six chevaux , & dans lequel est le Frère Orateur.

Le F. Le Vénérable.... , n'est-ce pas l'échevin de la ville ?

Le M. Non , Monsieur , c'est un re-

présentant du premier Architecte de Salomon , qui fut cruellement mis à mort par trois scélérats de Compagnons.

Le F. Salomon fut mis à mort... !

Le M. Je dis son premier Architecte.

Le F. Et ils l'ont mis à mort par ordre de ce Roi ?

Le M. Non , Monsieur , c'est l'ambition qui aiguïsa leur poignard , l'avarice préféda au complot , & la perfidie guida leur main sacrilège.

Le F. Je crois cependant n'avoir trouvé nule part d'Hiram assassiné dans le livre des Rois ?

Le M. Ce que je dis là est emblématique. Le véritable Hiram est le secret de l'Ordre : l'indiscrétion de ceux qui le divulgueraient ou l'exposeraient à profanation ; voilà le meurtre , voilà les assassins.

Le F. Et me voilà bien instruit , me voilà bien savant.... Ma foi , j'aurais mieux fait de suivre le carrosse à six chevaux du Vénérable.... Monsieur , continuons-en , je vous prie , la marche. ...

Le M. Volontiers ; jusqu'à nouvelle incartatade. — Je poursuis donc en disant que les autres Officiers suivent deux à deux dans des carosses atelés

come celui du Vénérable. Ensuite marchent les Frères Visiteurs aussi deux à deux, dans des carosses. Ils sont suivis par les musiciens, qui sont fixés dans des chars où ils jouent la marche des Maçons. Les timbales & les trompettes don....

Le F. Je l'ai bien dit, que nous entendrions des timbales & des trompettes....

Le M. Oui, Monsieur; & elles donent alternativement jusqu'au palais Kam... Après cela marchent tous les Frères de la Loge, deux à deux, dans des carosses; puis les deux Surveillans, revêtus des marques de leur dignité, viennent à la queue dans un pareil équipage. La marche est fermée par deux Sou-Tuileurs qui sont à cheval, l'épée nue à la main. Ceux qui ont des domestiques reçus Frères servants, les font marcher à la portière de leur carosse.

Le F. En guise de gardes-du-corps.

Le M. Lorsqu'on est arrivé au palais où se fait la fête, on passe entre une double haie, formée par deux compagnies d'infanterie, qui sont sous les armes pour écarter la populace....

Le F. De l'infanterie maçonnique....?

Le M. Non, Monsieur, non; c'est de

la troupe de la vile..... Et quand le Vénérable met pié à terre, les trompettes donent encore des fanfares, & l'on entend aussi-tôt une décharge de 9 pièces de canon.

Le F. Quel carillon...!

Le M. Tous les Frères entrés & placés, le Vénérable ouvre la loge, & les....

Le F. C'est donc lui qui se charge des clés du palais?

Le M. Vous apprendrés un jour, Monsieur, quelles sont ces clés. Mais en attendant, il faut vous dire que les Frères servans se tiennent aux environs de la Loge, pour empêcher que les soldats qui gardent les dehors, ne laissent entrer quelques profanes, ou n'entrent eux-mêmes; ce qui leur est expressément défendu. Le Vénérable qui sort d'exercice, fait un discours conforme aux circonstances de la fête, & l'on procède ensuite à l'élection d'un nouveau Maître & de nouveaux Officiers; ce qui se fait à la pluralité des voix. L'élection faite, on instruit les Frères nouvellement initiés; puis le Vénérable ferme la Loge, & l'on se promène encore jusqu'au moment de se mettre à table....

Le F. Il faut donc être fort-avancé en âge pour pouvoir prétendre à la charge de Maître ?

Le M. Pourquoi ? s'il vous plaît.

Le F. Puisque vous les apelés Vénérables....

Le M. Monsieur, ce nom est symbolique ; il est analogue à l'Architecte du Temple de Jérusalem, home très-vénérable d'ailleurs par sa vieillesse, & sur la fin de ses jours, devenu respectable encore par son rang, sa dignité, & les titres brillans dont Salomon l'avait décoré.

Le F. Toujours de la mysticité..... Mais çà ! mettons-nous à table à Berlin....

Le M. Pendant tout le repas, un nombre choisi de Frères à talens, placés dans des espèces d'orchestres bien décorées, exécutent différens morceaux de symphonie. La première fanté se porte au roi de Prusse, come Grand-Maitre de toutes les Loges d'Alemagne : elle est célébrée par sept coups de canon ; & celle des Officiers par trois.

Le F. Nombres mystérieux.... !

Le M. Le repas fini, l'on va s'amuser à différens jeux. Entre le diner & le souper, on trouve dans le jardin du

palais, des bufets garnis de toutes sortes de vins, & autres rafraichissemens.

Le F. La bone chose...! Que les Fracs-Maçons font prévoyans!

Le M. Une fête doit se ressentir des caractères qui la signalent.

Le F. Sans contredit. Et le soir, n'y a-t'il pas quelque illumination?

Le M. A huit heures tout le palais est illuminé, & l'on se met à table. Le repas, & sur-tout le fruit, est plus somptueux le soir; parce que les dames y sont introduites, & se promènent pendant le souper autour des tables, où on leur présente des rafraichissemens & des confitures....

Le F. Des confitures.... C'est fort-joli, fort-galant.... Il ne manquerait plus qu'un feu d'artifice.

Le M. Aussi la fête est-elle terminée par un très-beau feu d'artifice. Ensuite chacun se retire; & le Vénérable élu dans cette Loge, est installé dans la première par celui qui quite.

Le F. Vous l'avez bien dit, Monsieur, que la procession ne me paraît pas indifférente. Elle est en effet très-majestueuse: le gout m'en plaît au possible.

Le M. Il est bon de vous observer

encore , Monsieur , que l'on se rend à Berlin pour voir cette fête , de quarante & de cinquante lieues de distance. Et voilà un léger crayon de la liberté dont les Maçons jouissent dans cette vile par la douceur du gouvernement.

Le F. Quand donc jouiront-ils d'une permission aussi ouverte parmi nous ?

Le M. Cela pourra venir un jour ; car

Sous l'Auguste LOUIS , dont l'amour le plus tendre

Couronne les vertus , que ne doit-on attendre !

*En lui l'humanité , prodigant son trésor ,
Ouvre , par l'Esprit Saint , l'entrée au siècle d'or.*

Le F. Nous en éprouvons , à la vérité , des influences continuelles. Mais , pour ce qui concerne la Société des Francs-Maçons , je pense que toute la faveur qu'elle pourra obtenir , sera une continuation de liberté tacite accordée à l'exercice de ses travaux.

Le M. Quoique cette faveur soit toujours reçue come une grâce ; pourquoi , Monsieur , pensés-vous pareille chose ?

Le F. C'est qu'en général, toute association qui s'enveloppe de l'ombre du mystère, est toujours suspecte; & d'ailleurs, comment pouvoir autoriser explicitement une chose dont on ne connaît ni la nature ni les suites?

Le M. Les suites....?

Le F. Vraiment, l'on sera toujours en droit de présumer, que des assemblées mystérieuses roulent sur des matières d'importance, & peut-être contraires à la politique du gouvernement.

Le M. Des contes que tout cela.....

Le F. Des contes.....! Ce ne serait pas d'aujourd'hui que l'on aurait vu naître du sein de conventicules secrets, des révolutions sinistres, souvent même attentatoires à l'autorité des puissances.

Le M. Hé bien, s'il est vrai que cela ait pu arriver, qu'est-ce que cela prouve?

Le F. Cela prouve qu'il ne serait pas miraculeux, que des hommes en nombre, recueillis de concert dans le mystère & le silence, couvassent, sous une cendre paisible, le feu de la discorde; qu'ils tramassent contre l'état; & qu'après avoir composé un parti formidable, ils vinssent à se déclarer contre les souverains.

Le M. C'est donc à dire qu'il ne se-

rait pas miraculeux que la Société des Francs-Maçons , par exemple , recélât un parti contraire aux puissances ?

Le F. Pour du miracle , je n'en vois point.

Le M. Le soupçon est grave. L'abolition du pouvoir suprême , de quelque façon qu'il s'exerçât , soit par des rois , soit par des princes ou des seigneurs particuliers , soit enfin par des magistrats , revêtus de toute autorité dans un état ; cette abolition n'irait pas à moins qu'à renverser tout l'ordre de la société civile , à introduire le désordre , la confusion , le crime , par l'impunité qui s'en ensuivrait.

Le F. Sans contredire ; mais qu'est-ce que cela dit en faveur des sociétés clandestines ?

Le M. Je ne prétens pas en tirer aucune preuve à leur avantage ; je dis seulement qu'il est de toute impossibilité de supposer dans notre Ordre un dessein si pernicieux , & qui n'aurait d'autre but que le seul plaisir de renverser un pouvoir émané de Dieu même.

*A l'Architecte des humains
Nous rendons le premier hommage ;
Et respectons les Souverains
Come sa plus parfaite image.*

Le F. Toujours de beaux principes ; mais ils ne détruisent pas les conjectures.

Le M. Qu'on recherche la conduite de l'Ordre dans tous les lieux où il a été connu ; & l'on sera obligé de convenir de la vérité de mon assertion.

Le F. Cela demanderait trop de tems, trop de détail.

Le M. Point-du-tout. L'Angleterre étant le royaume où la Maçonnerie ait paru avec le plus d'éclat, & où elle ait été le plus répandue, & cette Monarchie ayant été la plus sujette à de grandes révolutions ; que l'on se fixe à la conduire que l'Ordre y a constamment tenue dans tous les tems ; & cet examen suffira pour tirer la conséquence de l'intégrité de notre Ordre, de sa sagesse, & de sa parfaite impartialité en tout ce qui a quelque rapport à ce que, dans un état, l'on appelle *esprit de parti*.

Le F. Cet examen pourrait en effet suffire ; mais il faudrait donc parcourir toute l'histoire, la tradition, les chartres des parlemens ; les annales de ce vaste royaume ?

Le M. Dispensés-vous-en, Monsieur ; vous ne trouveriez ni d'un côté ni de

l'autre, aucun trait qui fit soupçonner le moins du monde que l'Ordre ait trempé en quoi que ce fut, dans aucune des révolutions qui ont mis plus d'une fois le royaume d'Angleterre à deux doigts de sa ruine, selon les partis qui prévalaient pour ou contre la royauté.

Le F. J'aime mieux m'en rapporter à votre parole, que d'en faire la vérification.

Le M. En effet, Monsieur, vous y gagnerez infiniment plus. Mais comment d'ailleurs pouvoir soupçonner l'Ordre de minuter quelque dessein contre la souveraineté ; soit qu'on la considère sur le pié d'un état monarchique, soit qu'on ait en vue le gouvernement républicain, soit enfin qu'il s'agisse de quelque forme de gouvernement que ce soit ?

Le F. Pourquoi donc ne le pourrait-on pas ?

Le M. Le mystère n'est pas un secret impénétrable à la majesté des rois ; on en compte d'innombrables dans l'Ordre, aussi-bien que plusieurs grands princes, qui, sans être illustres de la couronne & du sceptre, sont pourtant chés eux autant de souverains. Il en est de

même des magistrats de tous les ordres, sans en excepter ceux qui, à la tête d'un état républicain, tiennent la place du souverain.

Le F. Hé bien après...?

Le M. Après...? Ne serait-ce pas le comble de la folie, que d'admettre des têtes si respectables aux mystères d'un Ordre, dont le but & la fin tendraient à anéantir leur pouvoir? Ou plutôt ne faudrait-il pas avoir renoncé au bon-sens, pour croire que deux choses aussi incompatibles que le seraient le but & la pratique, pussent subsister dans un tel accord?

Le F. Ce ne serait, à la vérité, pas trop raisonnable à croire.

Le M. Aussi a-t-on pu remarquer que les souverains & les magistrats, une fois initiés dans l'Ordre, en sont devenus les plus fermes apais, les défenseurs les plus zélés, les protecteurs les plus déclarés. Pourrait-on bien croire qu'une promesse, qu'un serment même qui tendrait à l'abolition de leur pouvoir, put les lier jusqu'à ce point? Un homme qui voudrait soutenir une telle chose, ou la rendre seulement probable, passerait à bon droit pour un insensé.

Le F.

Le F. On pourrait répliquer à cela que peut-être ne révèle-t-on pas le vrai mystère aux souverains ni aux magistrats.

Le M. Supposition tout-à-fait impossible.

Le F. A cause...?

Le M. Si la Maçonnerie consistait dans quelque mystère dont le but tendit à abolir un jour l'autorité des puissances, ou tout-au-moins à l'enervier; elle conviendrait véritablement d'avoir un secret réservé, auquel les rois, princes & magistrats initiés, ne fussent ni ne pussent jamais être admis....

Le F. Vraiment sans doute.

Le M. Il faudrait de plus, que ces têtes si respectables, ces pères du peuple, quoiqu'initiés dans l'Ordre, ignorassent qu'il y eut dans cet Ordre quelque autre mystère qui leur fut caché, & qu'ils crussent de bonne foi être entièrement au fait de tout le secret.

Le F. Bien entendu, il faudrait qu'ils le crussent.

Le M. Or, tout ceci ne serait pas d'une pratique bien aisée.

Le F. Mais si l'on voulait supposer que la chose fut possible?

Le M. Hé bien, l'on n'en ferait pas plus avancé.

Le F. Pas plus avancé....?

Le M. Non ; car ce ne ferait rien que de cacher un tel mystère aux puissances ; il faudrait encore le cacher à des milliers de personnes que l'on admet tous les jours dans l'Ordre, & dont le zèle pour la domination sous laquelle ils vivent, ne saurait être révoqué en doute. L'amour pour leur prince, le bien de tout le public, leur propre intérêt ; ce sont là autant de motifs qui les attacheraient toujours à la pratique de leur devoir envers leur légitime souverain, & qui les porteraient (indépendamment de toute autre obligation) à révéler un secret dont le serment même ne saurait justifier, lorsqu'il a un but aussi pernicieux.

Le F. D'accord. Mais enfin, il y a probablement dans l'Ordre de la F. Maçonnerie, quelque chef, quelque maître souverain, quelque tête distinguée qui la soutient, qui la protège ?

Le M. Oui, Monsieur ; il y a dans chaque royaume où la Maçonnerie est répandue, une puissance de l'état qui la protège, & que l'on appelle le Grand-Maitre. En France, depuis que notre Ordre y a pris consistance, on compte pour premier Grand-Maitre & Proc-

recteur des Loges régulières de ce royaume, le duc d'Antin, auquel succéda le prince de Clermont, dont la perte a été remplacée par son Altesse le Sérénissime Prince & Duc de CH.... qui a bien voulu se rendre au vœu des F. Maçons Français, & en devenir le G. Maître, le Protecteur & le Père ; à qui journellement l'on fait répéter par Virgile :

Semper honos , Nomenque tuum , laudescque manebunt.

Le F. Cela étant, je me joins au poète pour chanter les qualités éminentes de votre Auguste Protecteur ; puis j'en reviens à ma pensée. Je suppose que ce secret qui tendrait à donner quelque échec au souverain pouvoir, ne fut connu que d'un Grand-Maitre de l'Ordre, & tout au plus, de quelque peu de Membres dont il fut bien sûr, & que ce secret se transmet de Grand-Maitre en Grand-Maitre?

Le M. Hé bien, Monsieur, ne s'en ferait-il donc jamais trouvé un, assez honête homme pour avoir découvert le projet, par principe d'honneur & de devoir ; un autre assez ambitieux pour

avoir dénoncé le mystère, poussé par l'idée de se voir avancé dans les charges ; ou bien l'avarice , l'espoir d'un gain considérable pour la vente d'un tel secret , n'aurait-elle pas remué la passion chés un troisième ?

Le F. Je veux cependant que , par une espèce de hasard , le cas ne soit pas arrivé....

Le M. Alors , il faudra du-moins supposer un certain tems fixé pour l'exécution du projet ; car enfin , l'Ordre , s'il a de telles vues , ne restera pas éternellement les bras croisés.

Le F. Vraiment oui , il faudra supposer un certain tems.

Le M. Mais comment ce peu de personnes , seules initiées dans le vrai mystère , pourront-elles ébranler tout ce corps , pour faire exécuter le plus criminel de tous les complots ?

Le F. Elles auraient de la peine.

Le M. Ce corps , d'ailleurs , qui s'était cru de bone foi dans une société d'honêtes gens , que pensera-t'il , non-seulement d'avoir été si long-tems la dupe d'un petit nombre de personnes , mais du dessein de se prêter à la plus noire de toutes les conspirations ? Avant de soutenir que de telles choses soient

possibles , il faudrait acorder l'eau & le feu.

Le F. A la bone heure ; mais c'est trop peu que des probabilités ; il faut prouver par des exemples.

Le M. Oui , le soupçon étant des plus graves , il faut le détruire par des exemples , & cela n'est pas difficile. L'Angleterre , come je l'ai déjà remarqué , est le péis où notre Ordre soit le plus connu : c'est-là aussi que son innocence & l'intégrité de sa conduite , par conséquent de ses principes , ont éclaté dans tous les tems ; sans qu'il s'y soit jamais attiré la moindre ombre de reproche ni de soupçon , non plus que dans aucun autre péis du monde : c'est pourtant là que ses principes & ses maximes ont dû être mis le plus à l'épreuve.

Le F. Cette démonstration ne me parait pas des plus claires.

Le M. Non , puisque je n'en ai point fait ; mais je puis clairement démontrer ce que je viens d'avancer.

Le F. Je n'en doute nullement.

Le M. Premièrement , à l'égard de la religion , chacun fait que le parti protestant domine généralement en Angleterre ; mais subdivisé en deux autres partis , lesquels bien loin d'a-

voir toujours été d'accord, se sont fait, pendant un tems, une guerre des plus ouvertes, chacun des partis voulant être le dominant, jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux ait prévalu sur l'autre: je parle du parti épiscopal & du presbitérien....

Le F. Je l'entens bien; mais que s'en suit-il de là?

Le M. Je veux dire que l'Ordre des Francs-Maçons, depuis tout le tems qu'il est connu en Angleterre, a reçu parmi ses Membres, autant d'honnêtes gens qu'il s'en est présenté de tous ces différens partis; catholiques & protestans, épiscopaux & presbitériens, wighs & torys; tout esprit de division mis à part. Cependant l'Ordre, quoiqu'il renfermat dans son sein des personnes dont les vues, les sentimens & le but, étaient aussi opposés; cet Ordre, dis-je, a subsisté dans toute son intégrité & dans toute sa gloire, à travers des tems aussi épineux.

Le F. Vraisemblablement, en entrant dans l'Ordre, on dépouillait tout esprit de parti?

Le M. Non; la Maçonnerie n'opère point de prodiges; chacun demeurait fidèle à sa croyance: mais toutes ces

divisions ne pouvaient fermenter dans un Ordre où il n'en fut jamais question. Un Ordre institué pour entretenir la paix entre des Frères, ne pouvait ni ne devait embrasser aucun parti. L'aigreur & l'esprit de dispute étaient banis de la loge: effet admirable des principes de cette Société; elle réunissait tous les partis, sans jamais en former elle-même aucun, quelque différemment que les Membres pensassent entre eux, quant aux affaires du dehors.

Le F. C'est assurément là un effet admirable des principes de la Maçonnerie.

Le M. Aussi, dans toutes les exécutions à mort, ou autres peines infligées à quelques membres d'un des partis, selon que l'autre parti prévalait sur lui; on n'a jamais entendu dire qu'aucun Franc-Maçon ait été puni comme Franc-Maçon.

Le F. On peut donc conclure de tout ceci.?

Le M. Et j'en conclus, en effet, que la conduite de l'Ordre ayant toujours été telle dans tous les pays du monde où on l'a vu établi, & en particulier en Angleterre, où il aurait été le plus exposé à la tentation de former un corps redoutable dans l'état; sur-tout, comp-

prant parmi les Membres quelques-uns des premiers du royaume : je conclus, dis-je, de toutes ces preuves, que les Franks-Maçons, bien loin d'en vouloir à l'autorité des puissances, en ont été & en seront toujours de fidèles & de zélés défenseurs, chacun pour le souverain duquel ils se trouveront être les sujets ou nés ou acquis.

Le F. La conclusion me parait juste.

Le M. Ainsi, Monsieur, une société qui n'a d'autre but que de procurer la paix & l'union entre les homes, croit avoir droit de se flater d'attirer de plus en plus sur elle l'approbation, la bienveillance & la protection des puissances.

Le F. Pour moi, je ne m'y opposerai point : mais j'ai grand'peur que les F. Maçons n'ayent de la peine à attirer sur eux une approbation générale de la part des puissances.

Le M. Pour quel sujet ?

Le F. Parce que l'on peut dire, que bien que leurs intentions soient pures à l'égard de tout ce qui est matière de gouvernement, leurs assemblées mystérieuses pourraient faciliter à des conspirateurs.....

Le M. J'entens, j'entens.

Le F. Pouraient faciliter à des conf-

pirateurs le moyen de former des assemblées clandestines.....

Le M. Tout juste.....

Le F. Sous prétexte qu'ils seraient de cet Ordre.

Le M. Autre difficulté du même genre : mais , Monsieur , vous n'en êtes pas l'inventeur.

Le F. Je n'en suis pas l'inventeur.....?

Le M. Non Dès 1748 , des docteurs de la faculté ont prétendu que sous le nom de F. Maçon , des mal-intentionnés pourraient tenir des conventicules séditieux , & tramer contre l'état. C'est ainsi, Monsieur , qu'il se trouve des gens , qui par intérêt , malice ou mauvaise humeur , affectent de supposer mille dangers dans la tolérance que notre Société rencontre presque par-tout où elle forme des Loges.

Le F. Je trouve cependant que cette crainte est motivée , qu'elle est raisonnable & juste.

Le M. Et moi je trouve qu'il serait très-injuste de faire retomber sur l'Ordre, le danger imaginaire que ses assemblées mystérieuses ne servissent de prétexte à des conspirateurs , pour en former , sous le même titre, qui tendissent au damage de l'état.

Le F. Pourquoi donc injuste.....?

Le M. Hé ! si cette maxime était une fois reçue , à quoi le public n'en serait-il pas réduit ? Combien de sociétés utiles , combien d'établissiemens avantageux ne faudrait-il pas supprimer , eu egard aux abus qui pourraient en résulter dans la suite , & qui en effet en résultent quelquefois ?

Le F. C'est vrai ; mais ceci ne touche pas directement le sujet.

Le M. Hé bien , sans m'écarter du sujet , je suis en droit de dire , que jamais assemblées clandestines de conspirateurs n'ayant encore eu aucun lieu , sous le nom ou le prétexte d'assemblées de l'Ordre ; ce serait la plus grande de toutes les injustices , que de vouloir insister sur un danger si peu fondé.

Le F. Ce n'est pas tout-à-fait là une raison ; parce qu'il est de la prudence d'un gouvernement sage , de prévenir les dangers avant qu'ils n'arivent.

Le M. En ce cas , je vais plus loin encore , & je soutiens qu'il n'est pas possible que jamais de telles assemblées puissent avoir lieu sous le prétexte alégué , ou que la cause indirecte puisse en être imputée à l'Ordre.

Le F. Et moi , je soutiens qu'il n'est pas possible de prouver pareille chose.

Le M. Pas possible..... ! Je vais le démontrer par quatre considérations.

Le F. Par quatre..... ? C'est un peu long : j'alais partir.

Le M. Je ne laisse pas cette difficulté en souffrance : il ne fallait point me la faire , ni me donner de défi à ce sujet.

Le F. Ça donc ! première considération.....

Le M. 1^o. Le public convient généralement que les Francs-Maçons ont entre eux certains signes , & une espèce de langage auquel ils se reconnaissent infailliblement.....

Le F. Oui , tout le monde le fait & en convient. Mais , sans vous interrompre , ces signes & ce langage mystérieux sont déjà seuls capables de donner de l'ombrage sur le compte des Maçons.

Le M. Comment cela , je vous prie.... ? Ne voudriés-vous pas prétendre aussi , que nos signes peuvent décider du bonheur ou du malheur d'un état , du gain ou de la perte d'une bataille..... ?

Le F. Oh ! de quelle extravagance vous me supposés capable..... !

Le M. Je plaisante. Vous êtes trop

raisonnable pour attribuer à nos signes une vertu miraculeuse.

Le F. Par conséquent, pourquoi donc cette apostrophe ?

Le M. C'est qu'il se présente à l'instant à ma mémoire, le trait arrivé à la bataille de Fontenoi, & dont un de nos censeurs a tiré les conséquences les plus opposées au sens-commun.

Le F. Qu'est-ce que c'est donc que ce trait ?

Le M. Dans la dernière bataille de Fontenoi, le 10 Mai 1746, un militaire Français ayant eu son cheval tué sous lui, & ne pouvant se tirer de la presse, deux cavaliers Anglais se présentèrent pour le massacrer.....

Le F. Ah, les boureaux.....!

Le M. Mais heureusement il a le tems de prévenir le coup fatal, à l'aide des signes Maçonniques qui lui sauvent la vie.

Le F. Parbleu ! j'en suis bien-aise..... Il me semble voir l'ange qui arête le bras d'Abraham.

Le M. Oui, prêt à imoler son cher Isaac. Mais enfin, le garde est accueilli par ces Anglais, & reçu avec amitié.

Le F. Et quand viendront les conséquences ?

Le M. Voilà, s'écrie notre auteur apocryphe, voilà come ces associés, (en parlant de nous) peuvent, à leur gré, faire le bonheur ou le malheur d'un état ! voilà come le fort d'une bataille peut dépendre des signes de la Société !

Le F. Come si toutes les sociétés du monde ne pouvaient pas convenir entre elles de certains signes....

Le M. Come si la fraternité Maçonnique empêchait de prendre les intérêts de sa patrie.

Le F. Come si, des rois venant à se faire la guerre, la victoire pouvait dépendre des signes de la croix, qui sont la marque d'un chrétien....

Le M. Si cela était seulement probable, il faudrait défendre toutes les religions, toutes les sociétés ; parce qu'elles ont chacune des signes, des caractères particuliers, des marques distinctives de leur institution.

Le F. Regardons cela come non avenue, & écoutons les quatre considérations avant d'aler m'endormir.

Le M. 1^o, Car je recommence, le public convient généralement que les Francs-Maçons ont entre eux certains signes & une.....

Le F. Mais nous savons cela il y a long-tems.....

Le M. Non, non ; & un espèce de langage auquel ils se reconaissent si infailliblement, qu'un home qui voudrait passer pour F. Maçon, sans l'être réellement, ne pourrait jamais soutenir l'examen de ces signes & de ce langage.

Le F. Je n'en doute pas.

Le M. Donc des conspirateurs, ou des gens mal intentionés pour l'etat, tenteraient en vain de s'assembler après s'être dits F. Maçons ; ils seraient démentis par les véritables Membres de l'Ordre, & déclarés faux frères à la face de tout le public.

Le F. Ce serait bien fait. Est-ce pour en venir à la seconde considération ?

Le M. 2^o. Quand ces conspirateurs, sous le prétexte alégué, parviendraient à former tranquillement quelques assemblées, où il leur serait plus facile de traiter des moyens de parvenir à leurs fins, que s'ils ne consultaient entre eux que séparément, & avec un trop grand air de mystère ; que résulterait-il de tout ceci ?

Le F. Je l'ignore.

Le M. C'est que leur secret n'étant pas de la nature de celui des F. Maçons, il aurait le sort du secret de tous les autres conspirateurs; il serait bientôt éventé, & entraînerait avec soi sa punition.

Le F. Chose indubitable. Mais je suis curieux d'entendre la quatrième considération.

Le M. La troisième, sans doute ?

Le F. Ha, oui, la troisième.

Le M. 3°. Dans les lieux où les Loges sont publiques, & autorisées de l'aveu du souverain, il serait impossible que des conspirateurs formaient des espèces de fausses Loges, sous prétexte d'assemblées de l'Ordre.

Le F. Qui empêcherait ?

Le M. Il n'y a point de Franc-Maçon qui n'ait plein droit à toutes les Loges du monde, suivant ce mauvais quatrain :

*Nos plaisirs sont doux & tranquilles ,
Et par-tout nous nous connaissons ;
Dans les diverses régions
Nous rencontrons de sûrs asiles.*

Le F. Vous l'avez bien nommé, en le nommant mauvais.

Le M. Peu importe. Si donc tout Maçon a droit à toutes les Loges du monde , comment ces assemblées d'iniquités pourraient elles fermer leur porte aux F. Maçons qui en demanderaient l'entrée ?

Le F. Le moyen en serait cependant fort-simple.

Le M. Alors , ce serait aller contre l'institution de l'Ordre même , & démentir le titre dont on aurait voulu faire bouclier. Mais aussi pourraient-ils bien admettre dans leurs assemblées un home qui les reconaitrait aussi - tôt pour autant d'imposteurs , & qui répandant le fait dans le public , donerait lieu au magistrat de rechercher exactement les motifs d'une telle assemblée.

Le F. Le cas serait, en effet, périlleux.

Le M. 4^o. A l'égard des lieux où les Loges ne sont simplement que tolérées, & où l'Ordre ne pourrait s'assembler que sous une espèce de secret , le risque d'assemblées pernicieuses n'en peut-être plus ou moins grand.

Le F. Comment donc ?

Le M. Parce que les uns & les autres étant également obligés à se cacher ; des gens mal intentionnés n'en tien-

draient pas moins leurs assemblées , quand il n'y aurait aucun F. Maçon dans de tels lieux : elles y seraient même bien plus sûres alors.....

Le F. Plus sûres..... ?

Le M. Oui , Monsieur ; parce qu'elles se verraient à l'abri d'être découvertes par quelque F. Maçon , qui , aprenant par hasard le lieu d'une assemblée , formée sous le nom de l'Ordre , ne manquerait pas de prétendre y être reçu.

Le F. C'est vrai.

Le M. Ainsi, Monsieur, je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut, pour renverser votre objection & celle de nos docteurs.

Le F. Et aussi, plus qu'il n'en faut pour avoir sujet, Monsieur, de vous tirer ma révérence ; car une heure sone.

Le M. Mais enfin , Monsieur , quand donc cesserez-vous de militer contre la Maçonerie ? Jusqu'à quand la prévention aura-t'elle lieu ? Quand est-ce que vous serez convaincu de la noblesse & de la pureté de notre Ordre ?

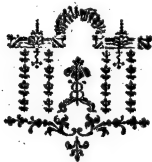
Le F. Quand j'aurai vu la lumière dans le lieu triplement fort.

Le M. Hélas ! oui ; c'est alors que

vous pourés dire avec une entière conviction :

*C'est-ici le séjour
Qu'habite l'innocence ;
Nous qui formons sa cour ,
Respectons sa présence ;
Que nos cœurs & nos voix
Célébrent son empire ,
Et que ses douces loix
Règnent sur tout ce qui respire.*

FIN DE LA TROISIÈME SOIRÉE.



QUATRIÈME SOIRÉE.

LE PHILOSOPHE. **M**ON SIEUR, c'est pour avoir l'honneur de vous faire ma cour, & vous.....

LE MAÇON. Ha ! Monsieur, bien charmé de vous revoir.... Comment vous êtes-vous porté depuis huit jours ?

Le F. A ravir ; & votre santé..... ?

Le M. Excellente..... Donés-vous la peine de.....

Le F. Hé ! l'on dirait que vous ne faites que de rentrer.

Le M. En effet, j'arrive à l'instant.

Le F. Est-ce que..... vous reviendriez de campagne ?

Le M. De campagne..... ! Je viens du grand Orient ; voilà tout le voyage que j'ai fait.

Le F. Du grand Orient..... !

Le M. Cela vous surprend ?

Le F. Et vous voilà déjà de retour ?

Le M. Déjà..... ! Il y a deux heures que je devrais être rendu chés moi.

Le F. Vous avés donc pris la poste, contre votre ordinaire ?

Le M. Quel conte ! J'y ai été & j'en suis revenu dans ma voiture.

Le F. Mais c'est vouloir tuer vos chevaux....

Le M. Vous plaifantés donc, en difant cela ?

Le F. Coment....., d'aler à Port-Louis, & d'en revenir en huit jours !

Le M. Qu'apelés-vous, Monsieur, à Port-Louis ? Je ne conais pas de rue come cela à Paris.

Le F. Je ne parle pas de rue ; je parle de Port-Louis vis-à-vis l'Orient.

Le M. Et moi, je parle du grand Orient de France.

Le F. Hé bien, jufte, en baffe-Bretagne.

Le M. Encore un coup, je parle du grand Orient de France.

Le F. Précifément ; là où font les marchandifes de la compagnie des Indes.

Le M. Ha, ha, ha !..... quelle charge !..... Et j'y vais trois fois par femaine à cet Orient.

Le F. En ce cas, entendons-nous. Vous y alés trois fois par femaine.....

Le M. Et fans sortir de Paris.

Le F. Et fans sortir de Paris.... Bon ! nous voilà encore enclavés dans les miftères. Quel eft, je vous prie, le mot de l'enigme ?

Le M. Le mot de l'enigme ? C'est que dans l'Ordre de la F. Maçonerie , on appelle grand Orient ou grand'Loge , la Loge Métropolitaine , la Mère Loge , la Loge Souveraine , de laquelle dépendent librement toutes les Loges particulières répandues dans un état , & qui est établie dans chaque royaume , de l'aveu & du consentement de tous les Maçons soumis à un même prince , pour veiller à la régularité & à l'uniformité des travaux Maçonniques , & pour délivrer des patentes de constitution , à ceux qui , par leur conduite , leur caractère civil & leur aptitude , sont estimés dignes de présider à une Loge. Voilà , Monsieur , ce que nous entendons par grand Orient , & quelles en sont en partie les fonctions.

Le F. Vous m'auriez donc cent un ans pour deviner le mot , que je ne m'en ferais jamais douté. Je conçois maintenant qu'il vous est aisé , Monsieur , de faire le voyage de l'Orient trois fois la semaine.

Le M. Et vous pensiez sérieusement que j'arivais en droite ligne de la basse-Bretagne ?

Le F. Bien d'autres que moi s'y feraient mépris.

Le M. Ha ha ! quel conte.... ! En tout cas , j'en aurais peut-être rapporté des marchandises , qui auraient mieux valu que les drogues qu'on m'apporte-là.

Le F. Est-ce un mémoire d'apoticaire ?

Le M. Non ; c'est une liste de grades que j'avais donnée à mettre au net cet après-midi.

Le F. De grades Maçoniques ?

Le M. Maçoniques & dits Maçoniques.

Le F. Quelle encyclopédie Franc-Maçone ! Mais l'on doit être archi-savant , après avoir monté cette échelle de Jacob ?

Le M. Hélas ! c'est en partie un ramassis de visions mystérieuses , que le nom de grade colore mal-à-propos d'un vernis respectable.

Le F. Cela étant , Monsieur , pourquoi avoir fait copier ces litanies avec tant d'ordre ?

Le M. Parce que je veux en faire usage ; & qu'il est bon de mettre au jour tout ce qui est faux , pour ramener à ce qui est vrai.

Le F. Mais ce ne sont que les noms de ces grades que vous avés-là ?

Le M. Les noms , purement & simplement.

Le F. Quoique profane, voudriés-vous, Monsieur, m'en permettre la lecture?

Le M. Oh ! sans le moindre scrupule.

Le F. Puisque ce n'est que le *caput mortuum* de la Maçonnerie.

Le M. Les véritables grades s'y trouvent aussi, à-peu-près; mais la connaissance des noms ne donne pas celle de la chose.

Le F. O, pour sûr, je n'en serai pas moins profane après come auparavant.... Ça donc :

CATALOGUE

DES GRADES de la FRANC-MACONNERIE, & de la plupart de ceux qu'on dit Maçonniques.

LOGE BLEUE.

Aprenti.

Compagnon.

Maitre.

Maitre parfait.

Maitre secret.

E L U S.

Petit Elu, ou *Elu des neuf.*

Elu de l'inconnu, ou de *Pérignan.*

Elu des douze.
 Elu des quinze.
 Elu parfait.
 Elu suprême.
 Chevalier du Lion.
 Chevalier de l'Ancre.
 Elu Comandeur.
 Grand Inspecteur, ou *Grand Elu*.
 Elu Dépositaire.

E C O S S A I S.

Chevalier illustre, ou *Maitre Symbolique*.
 Petit Maitre Anglais, ou *par curiosité*.
 Maitre Irlandais.
 Petit Ecoffais.
 Ecoffais des trois J.
 Ecoffais de Franville.
 Ecoffais de Montpellier.

Ecoffais de Clermont, $\left\{ \begin{array}{l} \text{Apprentif.} \\ \text{Compagnon.} \\ \text{Maitre.} \end{array} \right.$

Ecoffais Trinitaire.
 Sublime Ecoffais.
 Sublime Ecoffais d'Angleterre.
 Prévot.
 Juge.
 Ecoffais des petits apartemens.
 Ecoffais de Jâque VI.
 Chevalier de la Gerbe d'or.

Ecoffais

Ecoffais purificateur.
 Ecoffais d'Alcidoni.
 Prince de Jérusalem.
 Maçon couronné.
 Maître *ad vitam*.
 Chevalier du mont Liban.
 Lévite-Ecoffais-martir.
 Ecoffais d'Hiram.
 Ecoffais de Prusse.
 Académie d'Ecosse.
 Ecoffais des Frères aînés.
 Ecoffais des Fils aînés.
 Ecoffais de la quarantaine.
 Ecoffais d'Angers.
 Ecoffais de Messine.
 Ecoffais d'Anjou.
 Ecoffais de Paris.
 Royale Arche.
 Sublime choïx.
 Petit Architecte, ou *Architecte Prussien*.
 Grand Architecte Prussien.
 Chevalier d'onction.
 Souverain Comandeur du Temple.
 Parfait Maître Anglais.
 Ecoffais de St. André.

AUTRES GRADES.

Chevalier d'Orient, ou *de l'Épée*.
 Chevalier d'Occident.

Chevalier de l'Etoile du Nord.
Chevalier de l'Etoile de Jérusalem.
Grand-Maître de l'Ordre.
Maître de Loge.
Grand Inquisiteur.
Noachite, ou *Chevalier Prussien*.
L'Initié dans les mystères.
Chevalier de la Palestine.
Chevalier du St. Sépulcre.
Chevalier de Rose-Croix, ou *Maçon*
d'Hérédon.

GRADES FILOSOFIQUES.

Petit Philosophe.
Chevalier du Soleil.
Chevalier du Fénix ou *du Pélican*.
Chevalier de l'Aigle noir.
Sublime Philosophe.
Cosmopolite.
Vrai Maçon.

&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

&c. &c. &c. &c. &c.

&c. &c. &c.



GRADES HERMAFRODITES.

LOGE D'ADOPTION.

Apprentisse.
Compagnone.
Maitresse.
Maitresse parfaite.
La Courone.
L'Elue.

&c.

&c. &c.

&c. &c. &c.

Le F. Quelle grêle de grades, juste ciel!... En voilà-t'il, des Ecoffais de tous les cantons de la terre....!

Le M. On nous en a empestés.

Le F. Mais je suis surpris de ne pas rencontrer parmi ces noms originaux, des Parisiens de Londres, des Chinois d'Espagne, des Polonais de Turquie, des Américains de l'Afrique....; car à mon choix, cela ferait de beaux grades.

Le M. Oui, & qui ne seraient pas plus Maçoniques que tous les Ecoffais & autres grades que vous venés de

Qij

passer en revue ; car il n'y en a pas même un seul qui ait rapport à l'Ordre.

Le F. En ce cas , d'où , diable ! vous vient toute cette marchandise ? Qui est-ce qui l'a créée ?

Le M. *Auri sacra fames* , la vanité & l'ignorance. Trop de gens se mêlaient autrefois du métier ; cela le gâtait. Sans choix , sans dignité , sans génie , sans aqvis , sans mérite ; l'home qui pouvait payer la taxe , achetait tous les jours le droit arbitraire de tromper les autres : était-il colloqué , aussitot il usait du privilège. Il instruisait ceux qui se présentaient , ou d'après les notions qu'il avait conçues lui-même , lesquelles étaient presque toujours louches , fausses , absurdes , & très-gauchement exprimées ; ou bien c'était un M^{re} , fardé come un tricolor , des livrées de la prétention & de l'entousiasme , qui ne voyant rien au-delà du pectoral , du gutural , du manuel & du pédestre , n'avait d'autres inspirations que celles de son intérêt personnel ; & pour faire valoir ses rêveries & débiter ses drogues , il tâchait de démêler le gout , le genre , l'esprit , le tact des curieux.

Le F. Mais , n'était-il pas indécent

d'amuser des homes de bone-foi , par l'apas d'un mistère qui consiste à peu près dans des surfaces ? Qu'un charlatan sans principe & sans pudeur , ait assés mauvaise opinion de ceux à qui il s'adresse , pour leur proposer des absurdités insoutenables , du ton d'un home inspiré ; & qu'il ait l'effronterie , pour doner du poids à ses assertions , de présenter ses drogues come descendues du ciel dans le bec d'une colombe ; cela s'excuse : mais que des homes , amis de la droiture , de la modestie & de la décence , jouent le rôle d'un charlatan.... , que penser.... ?

Le M. C'est , en effet , déposer & déprimer à la fois le caractère d'un vrai Maçon ; mais ce n'est pas de ceux-ci que j'ai voulu parler ; & d'ailleurs aujourd'hui nous ne voyons guère ces abus.

Le F. Croyés-vous , Monsieur , qu'il n'y ait plus rien à reprocher aux Francs-Maçons ?

Le M. Je ne prétens pas afirmer qu'ils soient tous sans reproche en tout genre ; il n'y a aucun état qui ait ce glorieux privilège.

Le F. Non : il s'est trouvé un avare & un perfide dans la compa-

gnie la plus sainte ; il se rencontre , dans le temple de Témis , des juges iniques & corrompus ; dans le champ de Mars , des lâches ; & même dans le Sacerdoce , des Simons.

Le M. Mais alors , les fautes des particuliers n'efacent point l'idée atachée au corps dont ils font. On dira avec vérité que les parlemens sont les juges & les pères du peuple , que les Français sont braves & courageux , & le clergé un modèle pour la religion. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a point d'ordre ou d'état , quelque digne qu'il soit , où il ne se trouve de ses membres qui prévariquent.

Le F. Toujours faudrait-il contraindre les Maçons à borner leurs pratiques aux objets essentiels , & convaincre la plupart de la misère , ou au-moins de la superfluité d'une quantité de riens , dont le nom de grade leur en impose.

Le M. Sans-doute. Cependant il s'en trouve , parmi ces grades , qui ont quelque chose de réel , & dont les histoires ne sont pas supposées ; car il s'y rencontre beaucoup de chevaleries qui ont existé anciennement , & qui s'étant éteintes par différentes circonstances , se sont réunies aux chevaliers Maçons :

malgré cela, ces grades n'ont aucun rapport à la vraie Maçonnerie.

Le F. Les chevaliers de Rose-Croix, par exemple, leur origine n'est point fabuleuse; ils ont existé. C'est d'eux qu'on rapporte qu'ils se vantaient de tout savoir, & même de posséder la pierre philosophale.

Le M. Oui, on le prétend.

Le F. Ce grade ne serait-il pas le dénouement & le but de la F. Maçonnerie?

Le M. Oh, le but & le dénouement... Vous en êtes encore bien éloigné. Cette opinion néanmoins trouve, chés nous, une infinité de partisans, qui envisagent ce grade come le suprême degré des conaissances Maçonniques; & qui vont jusqu'à prétendre que la première Loge connue en Europe, fut installée à Edimbourg, capitale de l'Ecosse, par le Lord Stuart, au commencement du 14^e siècle. Mais je puis vous dire, Monsieur, que le Rose-Croix, tel qu'il est le plus connu aujourd'hui, n'est que le cristianisme mis en grade, & qu'en conséquence, il n'est nullement Maçonnique.

Le F. Mais si vous renvoyés ainsi les plus éminens grades dans les *pas perdus*,

vous détruisés des objets de spéculation ; c'est affaiblir le comerce.

Le M. Il ne s'agit point de spéculation ni de comerce ; il n'est question que des grades vagues & superflus.

Le F. Toujours , ceux qui les administrent , ne les administrent pas sans une certaine rétribution : car enfin , il faut que le prêtre vive de l'autel.

Le M. Quand cela serait ; quel est le rang , quelle est la dignité qu'on acquiert dans l'état civil , qui ne soit pas sujette à quelque rétribution ? D'ailleurs , ne faudrait-il pas que les Membres d'une Loge ornassent , décorassent & entretenissent à leurs dépens , leur enceinte ; qu'ils fournissent le luminaire , & qu'ils pourvussent à tous les autres faux-frais qui accompagnent une réception ; & le tout pour la bien-venue du candidat ?

Le F. Non , sans contredit , cela ne serait pas juste ; mais je ne prenais pas garde , ou pour mieux dire , j'ignorais qu'il y eut des dépenses à faire lors de l'admission d'un profane , ou lors de l'exaltation d'un Frère à un degré supérieur de science & de perfection.

Le M. Hé bien , Monsieur , vous en voilà instruit.

Le F. Oui. Mais croyés-vous, Monsieur, qu'il soit bien nécessaire d'aler se faire graduer en Loge ; & pensés-vous que plusieurs de tous ces grades & gradillons, n'ayent pas encore transpiré chés les profanes ?

Le M. Pourquoi, je vous prie, me faites-vous cette demande ?

Le F. C'est que j'ai chés moi, depuis environ 20 ans, un livre de Maçonnerie qui m'a enseigné bien des grades ; le tout, pour la sòme de quatre francs.

Le M. Ce n'est donc pas sans cause, Monsieur, que vous parlés si savamment de notre Ordre....

Le F. Il est vrai que j'ai profité des leçons de mon auteur.

Le M. Raison pourquoi vous parlés Maçonnerie, come un aveugle parle des couleurs.

Le F. Vous prétendés donc, Monsieur, que vos mystères, ni aucun des grades renfermés dans ce catalogue, n'ont jamais transpiré dans le public ?

Le M. Je le prétens avec raison ; & je dis que le peu qui en a transpiré dans quelques mauvais livres, tels que celui qui vous coute quatre francs, & plusieurs autres rapsodies aussi froides,

aussi calomnieuses ; n'est en effet que la rêverie de quelque tête folle ; l'invention de quelque auteur famélique , ou tout-au-plus la vengeance de quelque mauvais sujet disgracié : très-peu de gens raisonnables partent de ces notions suspectes.

Le F. Moi, j'en suis cependant parti.

Le M. Cela ne fait pas trop votre éloge. Et soyés persuadé, Monsieur, que les lumières Maçonniques qu'on acquiert dans les bibliothèques, sont à peu près come ces croix, ces médailles, ces chapelers & autres reliques que l'on achète pour quelques sous dans les foires en Alemagne; lesquelles préservent du tonère, de la rage, & de quantité d'accidens pareils.

Le F. Cela étant, j'en ferai provision l'année qui vient, tems auquel je compte faire un voyage dans ce pèis-là ; & par la même occasion, je demanderai à être initié dans une société qui y est très-en vogue, & que l'on dit fort-agréable.

Le M. Dans une société en Alemagne.... ?

Le F. Dite des *Mopfes*.

Le M. Les *Mopfes*.... ! Ha.... si donc, les *Mopfes* ; si donc, si donc....

Le F. Comment ! si donc.... ?

Le M. Les Mopfes... ! Ha.... si donc ;
si donc les Mopfes....

Le F. Mais encore.... ?

Le M. Oh.... si donc , ne parlons pas
des Mopfes.

Le F. si donc , tant qu'il vous plaira ;
mais encore , pourquoi ces si donc , &
tant de toises de si donc.... ?

Le M. Les Mopfes.... !

Le F. Eh , sans-doute , les Mopfes.
On m'a dit que c'était une société
charmante.

Le M. Si l'on vous avait dit , Mon-
sieur , que c'est une société bisarre , bou-
fonne , très-plate & très-indécente ; je
vous inviterais à le croire. — Les Mop-
fes.... ! un homme honête peut-il y
songer ?

Le F. Si tout cela est bien fondé , je
me désiste de la résolution que j'avais
prise de me faire admettre dans cette
société.

Le M. Monsieur , si vous avés con-
fiance en moi , je vous prie de m'en
croire sur ma parole , & de me dispenser
de vous raconter les cérémonies bur-
lesques & les policoneries qui se pas-
sent dans les assemblées des Mopfes.

Le F. Tant il est vrai de dire , qu'il

faut entendre les deux parties avant de décider.

Le M. Lorsqu'en pareil cas, les parties n'ont pas intérêt de nous tromper.

Le F. Cela posé ; la confrairie des Mopfes n'aurait donc pour but que les plaisirs sensuels & la débauche ?

Le M. Je ne dis pas cela ; & bien mieux l'on ne doit pas le présumer, si l'on en juge d'après l'origine de cette société, qui est due à un scrupule de conscience.

Le F. A un scrupule de conscience.... !

Le M. Oui, Monsieur.

Le F. Comment donc cela ?

Le M. Le voici. Beaucoup de F. Maçons Alemans & bons catholiques, épouvantés par la bulle papale, n'os.....

Le F. Par la bulle d'excommunication ?

Le M. Oui, Monsieur ; n'osèrent plus continuer leurs assemblées.

Le F. Les bones gens.....

Le M. En conséquence, ils formèrent le projet d'établir une autre société qui, sans les exposer aux censures du Vatican, leur procurat les mêmes agrémens que la Maçonnerie ; mais qui ne leur procure pas la même utilité. Ils trouvèrent un protecteur dans la per-

fone d'un des plus augustes souverains du corps germanique ; & prirent pour grand-maitre un des plus puissans seigneurs d'Alemagne.

Le F. Diable !

Le M. A l'imitation de notre Ordre , ils dressèrent des statuts , inventèrent un mot & des signes pour se reconaître , etablirent des cérémonies , & nomèrent des officiers. Cela fait....

Le F. Cela fait ?

Le M. Ils songèrent à prendre un symbole , & à se doner un nom : & comè la fidélité & l'attachement qu'ils se vouent , fait l'essentiel de leur société , ils prirent pour emblème le chien , & se donèrent le nom de Mopse , qui en Alemand signifie un doguin.

Le F. Apparemment que leur instituteur avait quelque prédilection pour cette sorte de chiens ; sans cela , il eut été pour le moins aussi naturel de choisir le barbet , qui de toute espèce canine , passe pour le plus fidèle.

Le M. D'acord ; mais ils ne l'ont point fait.

Le F. Les deux sexes y sont admis dans cette confrairie ?

Le M. Oui , Monsieur ; une raison de politique les a portés à rejeter un des

articles fondamentaux de la Maçonnerie, celui de l'exclusion des femmes. On fait les clameurs dont elles ont rempli toute l'Europe contre les Francs-Maçons ; & l'on en devine aisément les motifs. Les Mopfes ont craint, eux, de s'attirer des ennemis si formidables ; l'intérêt de leurs plaisirs s'est joint à celui de leur réputation ; ils les ont même admises à toutes les dignités, excepté celle de G. Maître.

Le F. Toujours, ces assemblées de doguins & doguines doivent être plus agréables que celles des F. Maçons ?

Le M. Cela se peut ; mais l'unique objet des Mopfes est le plaisir ; & cet objet n'est pas celui de notre Ordre : voilà pourquoi les femmes, elles qui sont l'ame de toutes les sociétés, sont exclues de la Maçonnerie.

Le F. Absolument exclues ?

Le M. Sans aucune exception ni restriction. Mais, dit notre Muse,

*Si le sexe est banni, qu'il n'en ai point
d'alarmes ;*

Ce n'est point un outrage à la fidélité ;

*Mais je crains que l'amour, entrant avec
ses charmes,*

Ne produise l'oubli de la fraternité.

*Noms de Frère & d'ami seraient de faibles
armes ,*

Pour garantir les cœurs de la rivalité.

*Dans ce Sexe charmant , trop d'amabilité
Exige des soupirs , & quelquefois des
larmes :*

Au plaisir d'être ami , nuirait la volupté.

Le F. Ces raisons poétiques me paraissent assez justes; mais je doute qu'elles puissent vous disculper auprès des dames , & qu'elles veuillent regarder leur exclusion de la Maçonnerie , comme un hommage rendu à leur pouvoir.

Le M. Pourquoi donc pas ? Il me semble que c'est les honorer infiniment, que de paraître ainsi leur manquer de déférence. D'ailleurs , il est de l'essence de notre Ordre que cela soit ainsi; comme il serait de l'essence d'une société de dames , qu'il n'y eût point d'hommes, si elle était établie sur cette idée. Est-il déshonorant pour le beau-sexe de n'être point assis sur les fleurs de lis ?

Le F. Non , ce sexe ne juge pas les procès des hommes , mais leur commande en maître.

Le M. Or , comme l'égalité est la devise de notre état , ainsi que la liberté ; & que l'amour entrant avec ses char-

mes , y porterait des coups mortels :
c'est encore là un motif pour donner aux
dames l'exclusion de notre Société. En
conséquence ,

*Pardonné , tendre Amour ,
Si dans nos assemblées ,
Les ninfes de ta cour
Ne sont point apelées.*

D'ailleurs , & il faut le redire ,

*Tu fais assés de maux ,
Sans troubler nos misères :
Tu nous rendrais rivaux ;
Nous voulons être Frères.*

Le F. Il est vrai , l'amour & l'amitié
font difficilement d'accord ; les préten-
tions de l'un nuisent aux droits de l'autre ; partout où la rivalité comence , la
bonne intelligence finit. L'amitié ne veut
que des partisans , l'amour ne cherche
que des victimes.

Le M. Oui , & la raison trop faible ,
garantit rarement des pièges qu'il fait
tendre. Ce sexe agréable , mais terrible ,
est donc écarté avec sagesse de l'en-
ceinte de nos Loges : & les equivoques
que la calomnie du profane a semées
autrefois , à ce sujet , sur la conduite des
Maçons , ne peuvent nous nuire ni nous

afecter , & la honte en retombe sur ses auteurs. Oui ,

*Nous rompons la barrière
Des préjugés trompeurs :
Le Compas & l'Equière
Dirigent nos meurs.
Mesurons nos plaisirs ,
Et réglons nos desirs.*

Le F. Je crois , Monsieur , que vous avés fait un cours de couplets Maçonniques ; car , depuis un instant , en voilà une nuée !

Le M. Une nuée..... ?

Le F. Eh ! vous nous en cités come s'il en pleuvait.

Le M. En tout cas , vous n'avez que faire de parapluie.

Le F. Ni de parasol ; car , à-moins de réciter ces vers au mois d'Aout , ils ne sont pas fort-ardens.

Le M. N'importe ; pourvu qu'ils expriment mes idées , cela suffit.

Le F. C'est cela ; mais en attendant , il est donc décidé en dernier ressort , que les dames ne sont pas propres à devenir Macones , ni à maçonner avec les homes ?

Le M. Encore une fois , Monsieur , il est de l'essence de notre Ordre que le sexe n'y soit point admis. Nous hono-

rons cependant ses vertus , nous chérifions la douceur de la société , nous le supportons dans ses faiblesses & dans ses défauts , & nous convenons avoir besoin de toute son indulgence au même egard : mais quel que soit son mérite , & quelles que soient ses prérogatives sur notre sexe , il n'est pas possible , à-moins de dénaturer les principes de la Maçonnerie , de rompre la séparation que l'Ordre a mise entre les dames & nous ; séparation qui consiste à ne point les initier à nos mystères , & à les laisser sans espérance de pouvoir jamais y participer.

Le F. Mais enfin , vous ne sauriés leur donner un témoignage de cette juste attention que vous leur devés , aussi-bien que nous tous , qu'en leur rendant de bones & de justes raisons des causes de leur exclusion.

Le M. D'accord ; & si je n'en avais pas encore suffisamment donné , des raisons , il serait facile d'en ajouter nombre d'autres.

Le F. Je crois que la meilleure de toutes , c'est la crainte que , par faiblesse , les femmes ne vinssent un jour à divulguer votre secret.

Le M. Pauvreté. Nous reconaissions

avec franchise que la discrétion & l'indiscrétion , sont une vertu & un vice de l'humanité en général , par conséquent , également commun aux deux sexes ; & qu'à cet égard , come en tout autre , on ne pourrait , sans faire tort à l'un ou à l'autre sexe , doner un poids à la balance. Non , Monsieur , nous rendons justice aux dames sur cet article ; nous savons qu'elles sont très-capables de discrétion ; & de plus , nous affirmerons , ainsi que bien des docteurs , qu'elles ne disent que ce qu'elles veulent bien , même à confesse.

Le F. O. , pour cela , oui , elles n'y déclarent que ce qu'elles veulent bien.

Le M. Je conviens pourtant qu'une foule de Maçons se figurent que c'est l'indiscrétion commune à ce sexe , pour lequel , disent-ils , un secret est un fardeau pesant , qui lui a occasioné l'exclusion de notre Ordre :

*Amour , ton caractère
N'est pas d'être discret ;
Enfant , pourrais-tu taire
Notre fameux secret ?*

Ils etayent même encore ce quatrain , d'un passage de l'ancien Testament ,

come s'il etait permis de conclure du particulier au général.

Le F. Voilà qui est comique ! etayer l'exclusion du beau - sexe d'un passage de l'Ecriture.....

Le M. Vraiment oui :

*Samson à peine à sa maitresse
Eut dit son secret ;
Qu'il éprouva de sa faiblesse
Le funeste effet.*

Le F. Je ne savais, parbleu ! pas encore, que les Hébreux avaient fait des vers, & des vers français.

Le M. Tous les jours l'on apprend.

Le F. Il y paraît. Mais trouvons, je vous prie, Monsieur, d'autres causes, puisque l'indiscrétion n'en est pas une, pour justifier la conduite de votre Ordre à l'égard de cette exclusion ?

Le M. Volontiers..... Je dis donc en premier lieu, que si l'Ordre, malgré ses précautions & sa conduite, n'a pu toujours être à l'abri de la calomnie ; & si les raisons qui auraient dû le disculper, dans le public, de tout soupçon de débauche, par cela même qu'il ne se trouvait jamais aucune femme dans ses assemblées, n'ont quelquefois servi qu'à

le rendre suspect de tout ce qu'il y a de plus outré en fait de dérèglement ; non sans doute , que l'on ait eu de telles idées de ses mystères , mais parce que la malice y a trouvé son compte : si , dis-je , l'Ordre , nonobstant.....

Le F. Voilà un membre de votre période qui est de longue haleine....

Le M. Si , dis-je , l'Ordre , nonobstant la pureté de ses principes & l'intégrité de ses vues , n'a pu parer les coups de la médifance ; que serait-ce s'il avait admis les dames à ses assemblées & à ses initiations ? C'est bien alors que la calomnie aurait pu s'exercer tout à son aise , & que la malice aurait eu beau champ.

Le F. Cela ne me paraît pas de la dernière conséquence.

Le M. Monsieur , vous alés tomber d'accord avec moi. Je veux supposer , pour un moment , une Loge composée de personnes des deux sexes , en nombre égal , & dont les femmes qui en feraient partie , seraient autant d'épouses des homes qui en composeraient l'autre moitié.....

Le F. P'entens.

Le M. On ne pourrait rien imaginer de plus régulier ni de plus décent , en

fait d'assemblée formée d'hommes & de femmes en nombre égal....

Le F. Jusques-là, non sans contredire.

Le M. Mais le mystère de l'Ordre subsistant toujours, & par cela même, se tenant à huis clos nécessairement, échapperait-on à la médisance ?

Le F. J'en doute.

Le M. Nous aurions beau aléguer, que la Loge n'étant composée que d'époux en compagnie de leurs épouses, ils devaient naturellement être les gardiens & les espions les uns des autres : cette raison, toute solide qu'elle serait, n'empêcherait pas les petits esprits de supposer, dans de telles Loges, une communauté de faveurs, dont l'idée seule révolterait ; & combien de gens qui, dans la seule vue de plaisanter, entreprendraient cette opinion parmi le peuple ?

Le F. J'en conviens ; mais ces raisons me paraissent bien indirectes, pour justifier des causes de l'exclusion des dames de la F. Maçonnerie.

Le M. En souhaitez-vous, Monsieur, de plus directes ?

Le F. Si cela ne vous fait point de tort à la poitrine.

Le M. N'appréhendez rien, Monsieur,

vous êtes d'une complaisance achevée... Je dis encore , que par cela même que l'Ordre déclare & convient renfermer un mystère inaccessible à tous les non-initiés ; il faut absolument un être libre & indépendant , pour être en état de remplir les devoirs auxquels on s'engage , come est celui de ne jamais révéler le secret.

Le F. Hé bien , Monsieur , que conclure delà ?

Le M. Que conclure ? Que l'homme & l'homme seul , est cet être libre & indépendant ; la femme , au-contraire , passe sous les lois d'un mari ; la dépendance & la sujétion où elle se trouve de sa nature , lui ferment les chemins à cette liberté & à cette égalité , qui ne lui furent jamais des dons propres come à l'homme.

Le F. Mais pensés-vous , Monsieur , que c'est à bon droit que l'homme s'est arrogé un tel pouvoir sur la femme ; ou si ce droit ne lui a été aquis que come par voie d'usurpation , ou s'il l'a obtenu des mains de la nature ?

Le M. Ce n'est pas le moment d'examiner cette tèse ; il suffit que le pouvoir que l'homme exerce sur elle , soit un pouvoir réel & soutenu , & que même les

lois soient absolument pour lui à cet égard : au-moins conviendrés-vous , Monsieur , que les religions accordent à l'homme une primauté dans le mariage , & donent celui-ci pour chef de sa famille , & en y comprenant la femme , tout aussi-bien que les enfans : *Sub viri potestate eris*, dit Dieu à Eve , & *ipse dominabitur tui*. De cette subordination naissent maintes conséquences.

Le F. Qui sont ?

Le M. C'est qu'une femme ne peut jamais répondre de sa liberté , au-moins pour tout le tems de sa vie.

Le F. C'est s'avancer bien hardiment.

Le M. Non. Car une fille , depuis sa naissance jusqu'au jour de son mariage , vit sous la dépendance de son père & de sa mère , ou , après leur mort , sous les loix d'un tuteur , jusqu'au tems de sa majorité.

Le F. Mais après sa majorité ?

Le M. Hé bien , même alors , quoique devenue sa maitresse , elle ne peut répondre de son cœur ; & cette liberté que son âge vient de lui acquérir , peut & doit bientôt s'anéantir , par les engagements qu'elle ne manquera pas de contracter avec un mari. Devenue mère de famille , elle n'est plus en état de

de disposer d'elle-même , & doit à son époux quelque compte de ses démarches , pour peu qu'elles lui parussent suspectes ou cachées ; détail qu'elle ne peut lui refuser , sur-tout s'il l'exige modestement , & qu'elle ait dessein de se conserver l'affection & la confiance de son mari.

Le F. Cependant , une fille pourrait promettre de ne s'engager jamais , & même le promettre de très-bonne foi ?

Le M. A la vérité , elle le pourrait ; mais l'Ordre serait-il obligé de se flatter qu'elle fut toujours dans le cas de remplir ses engagemens à cet égard ? Et ne serait-il pas très-possible qu'elle se fit elle-même illusion ?

Le F. A la bonne heure ; mais je veux que cette fille , pour plus de sûreté , entrât en religion , prit le voile , & parlât s'engageant dans un éternel célibat , sous les indissolubles liens d'un vœu sacré & solennel.

Le M. Eh bien , en serait-elle plus avancée ? Son vœu primitif qui l'aurait engagée à une soumission sans bornes envers ses supérieurs spirituels , lui permettrait-il bien d'entrer dans de nouvelles obligations , sur-tout , ne sachant absolument pas en quoi elles pourraient

consister ? Ses supérieurs spirituels lui permettraient-ils de telles obligations ?

Le F. Non, sans contredit.

Le M. Et si elle avait pu les contracter à leur insçu, à quels soupçons ne se verrait-elle pas toujours livrée, soit du côté de la foi, soit à l'égard des bonnes mœurs ? Et puis sa condition de cloîtrée lui permettrait-elle pour lors d'user du droit que lui aurait acquis sa réception, de se trouver aux assemblées de l'Ordre ?

Le F. Mais une veuve, devenue libre par son veuvage, pourrait bien se promettre de ne jamais penser à un nouvel engagement ?

Le M. Si elle était jeune, n'aurait-on pas tout sujet de se défier de sa prétendue résolution ? Et si elle se trouvait dans un âge déjà avancé, serait-ce une raison pour la croire à l'abri de toute idée de s'unir à un second mari ? L'exemple de mille veuves de cinquante ans & plus, ne mettrait-il pas l'Ordre en droit d'être dans une perpétuelle défiance à bien des égards ?

Le F. C'est vrai.

Le M. Toutes ces raisons bien examinées, en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour exclure les dames de nos mystères ; tant par ce que nous venons de dire, que par d'autres con-

séquences qui résultent des suites de leur condition.

Le F. Encore d'autres conséquences?

Le M. Et qui sont prépondérantes. Car à quels chagrins , à quelles persécutions une fille ou une femme dont le père ou le mari , non-seulement ne seraient point membres de l'Ordre, mais en auraient une idée plus ou moins avantageuse; à quelles persécutions , dis-je , ne se trouverait pas exposée cette fille ou cette femme en pareil cas ?

Le F. C'est clair.

Le M. Sur-tout si elle allait aux assemblées. La défiance d'un père, la jalousie d'un mari n'auraient-elles pas alors beau jeu ; & la malice de quelques femmes non-initiées , sur-tout celles qui auraient été refusées ou renvoyées , refuserait-elle sans exercice ?

Le F. Oh , je vous jure que non.

Le M. Et même , quand les dames qui se trouveraient dans le cas dont je parle , voudraient éviter , par des raisons de prudence , de se rendre aux Loges ; ne suffirait-il pas à un père ou à un mari soupçonneux de savoir leur initiation dans l'Ordre , ou qu'elles eussent fréquenté la Loge une ou deux fois en leur vie , pour qu'il leur restât

des scrupules capables d'effleurer l'amour paternel ou conjugal ?

Le F. Cela n'est pas douteux.

Le M. Delà un desir perpétuel de leur arracher leur secret ; desir qui par cela même qu'on s'obstinerait à ne point le remplir, les aigrirait de plus en plus, & les porterait peut-être enfin à quelque acte de violence.

Le F. Mais un mari peut se trouver également dans le cas d'avoir à souffrir de la mauvaise humeur de sa femme, s'il arrive tôt ou tard qu'elle apprenne son initiation. Il se trouve des femmes qui à un esprit de curiosité, joignent une humeur des plus indociles & des plus revêches, & qui sont come les fléaux de leurs maris.

Le M. Cependant, il n'y a aucune comparaison à faire d'un cas à l'autre.

Le F. Pourquoi donc ?

Le M. Quelque doux, quelque patient que puisse être un mari ; à quelque extrémité que sa femme prétendit se porter à son égard ; les lois ont assuré à celui-ci un droit qui le met en pleine possession de la faire rentrer dans les bornes que la bienséance, l'honnêteté & le devoir, exigent qu'ils observent l'un envers l'autre.

Le F. C'est encore bien trouvé.

Le M. Je crois, Monsieur, qu'après tout ce que nous venons de dire, les dames conviendront sans peine, que nous leur rendons justice à tous égards, & que leur exclusion de notre Ordre vient, non de ce que l'Ordre les aurait jugées indignes de nos mystères; mais uniquement de la dépendance à laquelle elles se trouvent assujetties à tous égards.

Le F. Après toutes ces raisons, il n'est pas probable qu'elles aient à se plaindre, davantage de leur exclusion de la Maçonnerie.

Le M. Nous nous flatons, bien mieux, que si elles étaient instruites des différens motifs qui les excluent de notre Ordre, elles voudraient bien, en général, modérer leurs discours sur notre compte, & nous accorder la même estime que toutes celles qui ont le plus de lumière & de pénétration, ne nous ont point refusée jusqu'ici. A notre tour, nous ne saurions leur faire assez d'excuses, ni répéter trop souvent :

*Pardons, Amour, si dans nos fêtes,
Nous nous mettons à l'abri de tes coups.*

*Nous respectons tes droits ; mais on craint
tes conquêtes :*

*Nous cherchons des amis ; & tu fais des
jaloux.*

Ce Sexe aimable , objet de notre hommage ,

Entrant dans ces paisibles lieux ,

Aporterait avec tes feux ,

Le trouble & l'esclavage.

*Qui d'entre nous , hélas ! séduit par ta
beauté ,*

N'oublierait les devoirs de la fraternité ?

Le F. Cela lui donnerait , en effet ,
une furieuse secouffe , à la fraternité.

Le M. Mais au bout du compte ,
pourquoi tant de raisons ? Les dames
n'ont-elles pas leur Maçonnerie parti-
culière , qu'on imagina en leur faveur
sous le règne dernier ?

Le F. Je fais qu'il y a des dames qui
sont Franch-Maçones ; & la déférence
féminine des derniers grades de votre
catalogue , me l'a encore donné à co-
naître : mais cette Maçonnerie n'est pas ,
sans-doute , celle des homes ?

Le M. Elle n'y a pas même de ra-
port.

Le F. Toujours , les deux sexes ma-
çonent ensemble dans les Loges des
dames ?

Le M. Oui, Monsieur; ce sont même les Maçons qui les initient aux mystères de leur société.

Le F. Vient ensuite probablement le quart-d'heure de Rabelais ?

Le M. Comment ? le quart-d'heure de Rabelais....

Le F. On se met à table, on s'amuse, on se divertit.

Le M. Pourquoi ne s'y mettrait-on pas comme ailleurs ? mais avec cette différence, qu'

*Exemés de soucis, de regrets,
Sur nos devoirs austères;
De la vertu, dans nos banquets,
On fuit les lois sévères.*

Le F. C'est-à-dire, que dans vos festins comme dans vos travaux sérieux, on est libre sans licence, vertueux sans férocité, voluptueux sans indécence ?

Le M. Oui, Monsieur,

*Chés nous règne une liberté
Toujours soumise à la décence:
Nous y goûtons la volupté,
Mais sans que le ciel s'en offense.*

Le F. Je veux bien le croire ; mais

vous y goutez aussi, à ce que l'histoire rapporte, des repas sensuels.

Le M. Gouter des repas sensuels ; je ne sais si cette expression est d'un gout bien exquis ; mais je sais que nous aimons que tout soit bon , cela est plus décent & plus majestueux.

Le F. C'est bien trouvé.

Le M. Mais on fuit l'excès ; tout ivrogne ou gourmand est exclus de nos Sociétés. Si l'on se permet quelque chose, c'est de l'aveu de la tempérance ; & la joie ne circule chés nous qu'avec la couronne de la modestie sur le front. D'ailleurs, donons-nous quelque liberté sur les choses indifférentes ; la chaîne du devoir nous retient assés dans la contrainte.

Le F. Malgré ces métaphores, j'ai vu beaucoup de gens se récrier sur les repas des F. Maçons, & même affirmer que ces repas etaient leur seul but.

Le M. Absurdité. Leurs objections ne valent pas seulement qu'on y réponde. L'usage général des meilleures sociétés autorise celui d'une société particulière. Les Maçons savent, ainsi que tous les autres homes, que rien ne lie come l'agrément de la table. D'ailleurs la

table est un plaisir de tolérance ; en soi il n'est point un crime.

Le F. Il en est bien éloigné.

Le M.... La morale n'en interdit pas l'usage.

Le F. Non , elle n'en défend que l'abus.

Le M. C'est une sagesse de la providence qu'on ne remarque pas assez, d'avoir répandu une sensation agréable sur une fonction qui examinée sérieusement , semble avoir quelque chose de très-ridicule.

Le F. C'est vrai.

Le M. Il est heureux qu'un besoin ait pu devenir un plaisir ; le premier humilie toujours , l'autre récrée.

Le F. Et quand il est décent , c'est le plus honête & le plus délicat de tous.

Le M. C'est l'instant où l'esprit , le cœur & l'ame , sont le plus communicatifs , où les caractères se dévelopent le mieux , où la gêne cesse , où la liberté règne , où tous les états se rapprochent.

Le F. Sans doute ; parce que c'est une sujétion & une jouissance pareille pour tous.

Le M. C'est ainsi , Monsieur , que les anciens chevaliers vivaient entre eux

à portion frugale, à la même heure, au même service, au même lieu. Si même aujourd'hui l'on pénètre dans les cloîtres, ces congrégations modernes, entées sur les anciens solitaires, dont l'asublement est presque tout ce qui leur reste, vivent-ils autrement que dans un réfectoire commun ? Non, Monsieur, non ; les banquets ne sont pas, comme la malignité le suppose, le but des F. Maçons.

Le F. Une société d'estomacs serait, à la vérité, bien méprisable & bien grossière.

Le M. Les banquets sont, entre nous, le symbole de l'union première, du désintéressement, du dépouillement personnel qui, n'ayant rien en propre, ne doit sa substance qu'à la masse commune. Je voudrais, Monsieur, que vous fussiez témoin, pour un moment, lors de la célébration de nos banquets Maçonniques ; vous seriez surpris de voir l'ordre, l'harmonie, l'accord qui y règnent.

Le F. Cela doit former un beau spectacle.

Le M. L'air de franchise qui entrelace tous les rangs, le ton cordial qu'on prend volontiers pour l'interprète d'un sentiment véritable, met chacun à l'aise,

& l'on n'entend que le nom de Frère qui fait echo de toutes parts : tout enfin contribue à rendre ces petites fêtes délicieuses dans leur simplicité. L'ordre des fantés sur-tout ; celui de la cérémonie , malgré son singulier appareil , tout étranger qu'il paraisse au surplus des usages Maçonniques , forme néanmoins un coup-d'œil , un concert qui a quelque chose d'agréable & de séduisant :

*Dans le silence des armes ,
Que de braves Généraux
Se délassent par les charmes
De nos augustes travaux !*

Le F. Dans le silence des armes ?

Le M. Oui , Monsieur.

Le F. Vous faites peut-être usage d'arquebuses à vent , d'arbalètes , de sarbacanes..... ?

*Le M. S'il PLEUT , alors tout est misère ,
Jusqu'à la poudre & jusqu'au feu ;
Et nos armes sont de l'Hébreu ,
Pour tout autre qu'un de nos Frères.*

Le F. S'il pleut.... ?

Le M. Oui , Monsieur.

R vj

Le F. Or , il fait le plus beau tems du monde.....

Le M. Il pleut par-tout où il y a des profanes.

Le F. J'entens; c'est une pluie métastafique.

Le M. Come il vous plaira.

Le F. Ou une pluie vineuse ?

Le M. Choissifiés.

Le F. Cependant , les Frangs-Maçons ne conaissent pas l'intempérance.....

Le M. Pourquoi ? Ils sont sujets aux faiblesses , come le reste des homes : le caractère de F. Maçon ne détruit point les passions humaines , come le batême eface le péché originel ; il a seulement la vertu de les amortir.

Le F. Au surplus , l'exception ne ferait pas la règle.

Le M. D'ailleurs , que l'on me cite un principe qui ne soit point avilie , ou qui , depuis un laps de tems , n'ait tourné en abus ? Je ne suis pas l'apologifte de ceux qui ocaasionent quelquefois nos fréquentes libations : est-ce le tort de la chose ou des homes , du tems & des circonstances ?

Le F. On a la fureur , dans le monde , de conclure toujours du particulier au général , & de juger de la bonté des

choses, par l'abus qu'on en fait quelquefois.

Le M. Sans doute; parce que la malice y trouve son compte. Mais quand l'Ordre resterait au point où il est, en nourrissant dans son sein des membres défectueux, il faudrait encore applaudir à sa constitution actuelle, honorer ceux qui en sont, & se réjouir de son accroissement. Les plaisirs simples auxquels il invite, à ne le considérer qu'à cet égard, sont préférables, sans doute, aux scandaleuses orgies dans lesquelles le père de famille absorbe son patrimoine; tandis que la jeunesse s'y débauche.

Le F. Il n'y a point de comparaison à faire.

Le M. Et quand une joie sage préside à nos banquets, à ces quarts-d'heure de délassement; est-il une satisfaction plus grande? A tout cela se mêlent quelquefois des couplets ingénieux, dont les accords semblent unir davantage les âmes, & faire mieux sortir l'harmonie de l'ensemble :

*Dans ces banquets délicieux,
Une suprême intelligence,
Réunit, au gré de nos vœux,
Les plaisirs avec l'innocence.*

*Chantés, bénissés mille fois ;
Des Maçons les heureuses lois.*

Le F. Je ne pense pas que l'on puisse contester à la Maçonerie la sagesse & la douceur de ses lois ; mais je dis que des personnes incontinentes, que des personnes qui ne sont pas partisans de votre Ordre, & qui se plaisent à observer les défauts d'autrui par un verre à facettes, prêteront toujours à la Maçonerie des ridicules & même des vices, sous prétexte qu'il s'y trouve des Membres qui mènent une mauvaise conduite, ou qui ne se comportent pas plus régulièrement que le reste des hommes.

Le M. Oui, lorsqu'on a pour but de décrier un Corps, on fait ordinairement peu d'attention au grand nombre d'honnêtes gens qui le composent, on ne veut pas s'y arrêter ; pendant qu'on affecte de relever avec soin la défecuosité vraie ou prétendue telle, d'un petit nombre de ses membres.

Le F. Rien de plus ordinaire.

Le M. Encore en agit on injustement à l'égard de ces derniers. Ils ont des défauts, des passions, des vices ; je le veux :

mais n'est-il pas très-possible de rencontrer aussi en eux quelques bones qualités qui contrebalancent les mauvaises ? Une passion dominante sous laquelle on peut être asservi , même durant un assez long-tems , n'empêche pas toujours de laisser transpirer l'honnête homme.

Le F. Assurément non.

Le M. D'ailleurs , on ne peut exiger justement de l'Ordre , ce qu'on n'exige pas de la religion même : que ne résulterait-il pas de cette proposition ; on trouve parmi les Franes - Maçons , des gens vicieux , corrompus , fourbes , avarés : donc l'Ordre des F. Maçons est un établissement mauvais en soi ?

Le F. La religion , tout divine qu'elle est , se trouve sujette au même accident ; tous les crétiens ne sont pas bons crétiens.

Le M. Pourquoi donc un Ordre qui lui est si inférieur , devrait-il être condané , parce qu'il ne s'en trouve pas exempt ? Et si la religion , malgré toute son excellence , ne fait pas de ses partisans autant de saints ; peut-on bien raisonablement reprocher à la Maçonnerie un tel défaut ?

Le F. On le peut ; mais en renonçant au bon-sens.

Le M. Je le répète , & ne saurais trop le répéter de fois : je ne me rends pas caution des actions de tous mes Frères , ni anatème pour chacun d'eux ; mais je suis garant de l'institution de l'Ordre & de ses bons principes. Quand bien même quelqu'un ferait dans le cas d'abjurer la régularité de nos maximes , à quoi aboutiraient les médifances ?

Le F. A faire connaître les défauts des Maçons égarés.

Le M. Et rien de plus : mais j'en conviens sans peine ; il peut y avoir , dans la Maçonerie , de faux Frères come il s'en trouve ailleurs , qui ayant oublié , au mépris de leur honneur , leurs engagements , reprennent l'esprit qu'ils avaient su masquer , lorsqu'ils ont cherché les moyens d'entrer dans la Société.

Le F. Hélas ! combien n'en trouverait-on pas de pareils dans l'état de prêtre tant séculiers que réguliers ?

Le M. Mais leur mauvaise conduite doit-elle faire blâmer le dogme du christianisme ?

Le F. Quelle sottise !

Le M. Des plus insignes. Un ordre,

un corps, une société doit être jugée sur sa morale. Qu'on observe, sans prévention & sans partialité, la conduite d'un bon Maçon ; on sera forcé de convenir que ce mot peint à la fois le sujet fidèle, le citoyen honête, l'ami zélé, l'homme vertueux ; & tel est, Monsieur, l'abrégé de notre morale. A la noblesse de ces procédés pourait-on méconnaître celle de notre institution ? A la beauté de nos pratiques, à leur utilité, n'aperçoit-on pas le prix de l'union & de l'ensemble ? Aux charmes de notre doctrine, au sérieux de nos travaux, ne devine-t-on pas facilement le but de notre association ?

Le F. Pour ma part, je n'en devine pas grand'chose ; à-moins que je ne devine juste, en devinant que la F. Maçonnerie a pour but de délasser & de récréer honêtement tous ses Membres ; mais qu'en même tems elle les constitue en frais, & qu'elle est pour eux un objet de dépense habituelle.

Le M. Un objet de dépense.... ?

Le F. Je veux dire qu'on y dépense son argent.

Le M. J'entens parfaitement bien ; mais d'où tirés-vous cette conjecture ?

Le F. Eh ! Monsieur, ne voudriés-

vous pas me faire penser qu'il n'en coute rien dans les assemblées de Loge ?

Le M. Avant de répondre à cette interrogation , je serais curieux de savoir si dans la vie on se procure beaucoup d'objets d'utilité & d'agrément , sans dénouer les cordons de sa bourse ? & si l'agréable & l'utile ne sont pas des choses nécessaires à l'homme ?

Le F. Nous aurions pu nous passer de ce préambule,

Le M. Oui , & dire tout-de-suite que l'exercice de la F. Maçonnerie ne coute pas une obole.

Le F. Oh , c'est trop prompt , pas une obole.

Le M. Pas la maille.

Le F. Mais vous avés des repas ?

Le M. Où n'y en a-t'il point ?

Le F. Mais ces repas coutent.

Le M. Qui dépense , paye , en Loge come ailleurs.

Le F. Bien entendu.

Le M. Mais ils ne tient qu'à vous , Monsieur , de n'assister qu'aux travaux Maçoniques , sans rester aux banquets : alors point de dépense.

Le F. Ha , cela devient différent.

Le M. D'ailleurs , c'est le préjugé le plus insigne de s'imaginer que l'on ne

s'assemble jamais en Loge , sans terminer les opérations par un repas ; puisque les trois-quarts du tems il n'y a point de piquenique. Donc la Maçonnerie ne constitue pas en frais ; donc on s'y procure l'utile & l'agréable , sans la moindre dépense.

Le F. Si ce n'est celle du tems qui est inappréciable , & que l'on pourrait dire que l'on consomme dans ces sortes d'assemblées, sans aucun objet d'utilité bien évident.

Le M. Si quelqu'un était assés déraisonnable pour faire cette réflexion , je répondrais que les assemblées F. Maçonniques , à ne les considérer que du côté de l'agrément , ne sont pas plus inutiles que la chasse , la comédie , le jeu , &c. Au-lieu de chasser , d'aller au spectacle , de jouer ; l'homme en place vient faire trêve aux soucis importans qui l'accablent ; le marchand , se délasser des fatigues & des soins de son négoce ; l'ecclésiastique , s'égayer avec décence & modestie , dans un cercle où l'on ne parle ni d'affaires d'état , ni d'affaires de commerce , ni d'affaires de religion. Eh , ne faut-il pas que le plaisir marche sur les pas du travail ?

Le F. C'est même absolument nécessaire.

Le M. Mais je dis plus ; je dis que les assemblées de Loge , loin d'être inutiles ou infructueuses , ont au-contraire des avantages réels sur toutes les sociétés qui existent , & ne cèdent le pas à aucune.

Le F. Quelle présomption..... !

Le M. Point-du-tout. On peut dire avec assurance, que l'objet le plus digne d'un Ordre quelconque, étant de faire des heureux ; celui qui paraît remplir le mieux ce but , & s'élever au-dessus de toutes les sociétés qui , dans l'enchaînement des liaisons civiles , n'ont pour bête que le déseuvrement , l'ennui de la solitude , & le besoin de se faire des connaissances , est celui de la Maçonnerie. Mais elle étend ses soins bien au-delà ; sa gloire , sa récompense est dans la satisfaction de ceux qui adoptent ses règles : elles ont la justice pour mobile, la vertu pour point de vue ; la paix , l'innocence & le plaisir , en aplanissent toutes les difficultés. Point de remors , point de crainte , de complots , de séditions. Les Maçons ignorent tout ce qui peut déranger l'harmonie ; l'amour de l'ordre

lui soumet tous les cœurs, & cimente sa puissance.

Le F. On ne saurait mieux dire.

Le M. Cependant, Monsieur, telle est exactement la noble prérogative du lien qui nous unit : l'intérêt qui divise le reste des hommes, n'a point de prise sur des cœurs qui, par état, se vouent à l'amitié la plus sincère, à la charité la plus active.

Le F. Il me tarde d'être Maçon moi-même, pour être convaincu de toutes ces belles maximes.

Le M. Quand vous le ferez, Monsieur, vous verrez que je n'avance rien de trop.

Le F. J'en suis persuadé ; mais il n'y a que le fait, que l'évidence qui mène à la conviction ; & je le dis avec sincérité, vos lois m'invitent à me faire recevoir Maçon incessamment.

Le M. Si vous desirés, Monsieur :

*Pour jouir d'un sort aussi doux ,
Je veux devenir des vôtres ;
Pour jouir d'un sort aussi doux ,
Je veux vivre parmi vous.*

Moi, je répondrais :

*Dans notre Ordre soyés reçu ,
Vos desirs seront les nôtres ;
Dans notre Ordre soyés reçu ,
Si vous aimés la vertu.*

Le F. Parbleu , il faut convenir ,
Monsieur, que vous êtes bien assorti en
rimes.

Le M. Pas mal.

Le F. C'est en avoir pour tous les
sujets.

Le M. Je ne laisse pas que d'en av....

Le F. Mais....

Le M. Mais?

Le F. Je viens d'acoucher d'une ré-
flexion.....

Le M. Qui est?

Le F. Je demanderais si raisonnable-
ment on peut desirer une chose que
l'on ne connaît pas , & se résoudre à s'en-
gager dans une société, ne sachant pas
ce qu'elle est, ni ce qu'on y fait?

Le M. La réflexion est profonde &
judicieuse.

Le F. Elle n'est pas tout-à-fait si
futile.

Le M. Non ; mais c'est demander si
l'on peut raisonnablement chercher à

apprendre une chose que l'on ne connaît pas : & que répondriez-vous , Monsieur , à cette demande ?

Le F. Je répondrais que si la chose dont on cherche à s'instruire , peut être de quelque utilité ; rien de plus raisonnable que de faire en sorte de l'apprendre & de la connaître. Mais comme une infinité de personnes disent que la Franc-Maçonnerie n'est rien ou pas grand'chose ; je pense qu'à la rigueur , il est plus raisonnable de rester profane , que de se faire sacrer dans votre Ordre.

Le M. Faussé conséquence. Et d'ailleurs , comment concevoir que rien ou pas grand'chose occupe peut-être vingt millions d'âmes sur le globe terrestre , & les réunisse sous un seul point géométrique ? Au-moins faudra-t'il accorder que ce rien a quelque propriété , puisqu'il opère de si grands effets. De plus , vous ne faites point de vœu en entrant chés nous , vous ne passez point de bail , vous demeurez aussi libre après comme auparavant ; pourquoi donc tant de précautions , & où trouve-t'on du déraisonnable ?

Le F. Quoiqu'il en puisse être , je veux devenir des vôtres , afin de pouvoir juger par moi-même de la solidité des

objets qui vous occupent ; car *videmus nunc per speculum & in enigmate.*

Le M. Tunc autem vous verrez facie ad faciem.

Le F. Et j'apprendrai l'Art-royal dans toute son étendue ?

Le M. Cela dépendra des circonstances & des dispositions.

Le F. Quant aux dispositions, Monsieur, vous connaissez les miennes, & vous avez déjà pu remarquer qu'elle était mon envie & mon empressement d'être initié dans les secrets de la Maçonnerie.

Le M. Aussi, Monsieur, ai-je répondu à votre zèle, par les différens éclaircissemens que je vous ai donés relativement à notre Ordre.

Le F. Je n'ai qu'à me louer, Monsieur de votre complaisance. Vous avez bien voulu satisfaire en tout ma curiosité ; hors pourtant, car il faut être véridique ; hors, dis-je, pour ce qui concerne une seule chose, & que j'aurais été le plus curieux de savoir.

Le M. Le secret ?

Le F. Non ; rien que l'origine de la F. Maçonnerie.

Le M. Rien que cela ? Nous nous en sommes

somes entretenus pendant une grande mortelle foirée.

Le F. Oui ; mais sans avoir touché la véritable source.

Le M. Toujours avés - vous appris qu'elle ne vient ni d'Adam, ni de Noé, ni de Salomon, ni de Cromwel, ni de la chute des Templiers, ni de.....

Le F. Comment.... de la chute des Templiers ?

Le M. Oui, de l'abolition de l'Ordre des Chevaliers du Temple.

Le F. Mais il n'a jamais été question de cela entre nous.

Le M. Vous avés donc la mémoire bien courte ?

Le F. Je vous proteste, Monsieur, que nous n'avons jamais parlé de ces anciens militaires.

Le M. Ha, ha. Je croyais cependant....

Le F. Je suis très-sûr du contraire.... Eh ! c'est donc encore une origine d'une nouvelle fabrique ?

Le M. Elle n'est pas si nouvelle.

Le F. C'est donc à dire qu'il y a encore des F. Maçons qui croient que les Templiers sont les instituteurs de l'Art-Royal ?

Le M. Pignore s'il y en a qui le prétendent ; mais je sais qu'un auteur ano-

ninte, prêchant beaucoup contre la F. Maçonnerie, publia en 1752, qu'à considérer les Templiers dans leur dernier état, il semble qu'il revivent tout entiers dans les Maçons.

Le F. Parbleu! voilà qui est étrange....
A considérer les Templiers dans leur dernier état.....

Le M. C'est-à-dire, que les F. Maçons sont les restaurateurs de l'Ordre des Chevaliers du Temple, leurs fils mineurs; qu'ils sont adonnés au vol, au meurtre, à l'idolâtrie, à la sodomie, & enfin à tous les crimes les plus abominables dont on accusa les Templiers.

Le F. L'auteur de cette invention est anonyme?

Le M. Il n'a eu garde de se déclarer: il a craint qu'on ne lui prit mesure d'habit avec un roseau des Indes.

Le F. Ou avec de l'épine blanche; cela chatouille encore mieux. Mais toujours.... sur quoi a-t'il pu fonder cette conjecture?

Le M. Il a oublié de nous en faire part: il demande seulement ce que l'on peut penser de favorable sur la Maçonnerie, vu le rapport *infini & sensible* qu'elle a dans ses statuts, avec

ceux de ces Chevaliers , considérés dans leur dernier etat.

Le F. Et démontre-t'il ce raport infini & sensible ?

Le M. Il l'a encore oublié.

Le F. Mais qu'entend-il toujours par leur dernier etat ?

Le M. Ceci , par exemple , est sensible. Il distingue deux etats dans les Templiers ; leur etat florissant & de splendeur , où leur rare vertu & leur valeur insigne , les rendirent l'admiration & la gloire de toute la chrétienté ; ensuite leur dernier etat , où l'on prétendit qu'ils étaient abandonnés à toutes les horreurs du vice , du crime , & de la débauche la plus infâme.

Le F. Il paraît que l'anonyme était bien persuadé de la vérité de toutes les accusations portées contre les Chevaliers du Temple.

Le M. Il y a apparence qu'il l'était plus que moi ; car je n'ai jamais pu concevoir comment tous les membres d'un Ordre aussi considérable que l'était celui des Templiers , avaient pu être coupables de tant d'abominations ; ainsi pourtant que cela aurait dû être , pour causer la perte générale de leur Ordre. Il ne tombe pas non plus dans l'ima-

gination qu'il ne se soit pas rencontré de tems-en-tems, parmi eux, des Chevaliers honêtes & vertueux, qui n'ayant pas voulu tremper dans la corruption, ayent trahi leurs confrères & publié leur dérèglement. D'ailleurs, si chés les Templiers, le vice avait pu être erigé en principe, il n'y aurait plus eu d'ordre, de règles, de lois, de subordination : c'est-il probable ?

Le F. Cependant l'on ne peut guère s'empêcher de convenir que leurs grans biens les rendirent arrogans, & les plongèrent dans la mollesse, le faste & les plaisirs.

Le M. Cela se peut ; mais ce n'était point là une raison pour les faire brûler vifs.

Le F. Non, sans doute : aussi usa-t-on d'autres moyens pour procéder à leur condamnation.

Le M. Oui, de moyens suggérés par l'envie, l'avarice & la calomnie.

Le F. Nous avons pourtant bien des personnes qui afirment que la condamnation de ces Chevaliers était juste, & qu'ils vécurent dans un dérèglement horrible.

Le M. Ces sortes de personnes sont du nombre de celles qui sont mal instrui-

tes, qui se décident sur les apparences, d'après le premier livre qui leur tombe sous la main, & qui ne prennent pas la peine de comparer, de confronter, de vérifier. Moi, je dis qu'un homme sensible & juste ne saurait penser au supplice affreux qu'ont souffert ces infortunés, ni les voir attachés à des poteaux au milieu des flammes, & protester de leur innocence jusqu'au dernier soupir, sans qu'il soit ému par des sentimens de pitié, de compassion & d'horreur. Oui, ce tragique événement, cet événement inoui & sans pareil, sera à jamais la honte du quatorzième siècle; car l'obscurité impénétrable que l'ignorance ou la malice des auteurs contemporains a répandue sur l'histoire des Chevaliers du Temple, laisse à la postérité des doutes odieux.

Le F. Il est vrai que pour pouvoir justifier les auteurs de la destruction des Templiers, tout ce qui a rapport à un procès de cette importance, devrait être clair comme le jour.

Le M. Il s'en faut de beaucoup que cela soit ainsi. J'ai lu l'histoire de ces Chevaliers dans douze à quinze historiens différens, qui tous ne s'accordent point sur les faits les plus essentiels.

Le F. D'où l'on peut dire : *Si claudicat principium , claudicat & consequentia.*

Le M. Oui. Mais j'ai là une compilation historique des anciens Ordres militaires, qui donne un précis fort-satisfaisant de l'histoire des Chevaliers du Temple, & qui lève presque tous les doutes que l'on peut avoir sur leur compte. L'auteur paraît avoir rassemblé en un seul corps, ce que nous avons de plus intéressant & de plus indubitable au sujet de ces Religieux.

Le F. Je serais curieux de lire ce précis. C'est-il long ?

Le M. Fort-court, au-contraindre : d'ailleurs, Monsieur, vous alés en juger par vous-même.... Tenés, dans ce petit volume, il y a l'histoire succinte de trente-deux Ordres tant religieux que militaires. Voici.... celle des Templiers, qui renferme leur établissement, leur procès & leur abolition.

Le F. Il n'y a guère là-dedans que pour un quart-d'heure de lecture.

Le M. Tout-au-plus ; & nous pouvons la faire tout-de-suite.

Le F. Très-volontiers, Monsieur ; à condition que vous n'en aures pas la peine.

Le M. Comment ! la peine..... Cela va être fait sur le champ.

Le F. D'honneur, je ne le souffrirai point.

Le M. Puisque vous le voulés à toute force, cape, lege.

ABRÈGÉ HISTORIQUE

De l'ancien Ordre Religieux & Militaire des Chevaliers du Temple.

NEUf gentils-hommes Français, du nombre & à la tête desquels etait Hugues de Payens, touchés des périls auxquels les pèlerins, dans leur voyage de Jérusalem, étaient exposés, formèrent entre eux, l'an 1118, une petite société pour leur servir d'escorte, & les défendre contre la cruauté des infidèles. Ces neuf Chevaliers se dédièrent au service de Dieu à la manière des chanoines du S. Sépulcre; & le patriarche de Jérusalem ayant approuvé leur dessein, reçut les trois vœux qu'ils firent entre ses mains. Baudouin II, roi de Jérusalem, leur donna une maison proche de l'em-

placement du temple de Salomon ; & delà ils furent apelés Chevaliers du Temple. En 1128 , Baudouin ayant fait choix de Hugues pour l'envoyer à Rome solliciter du secours ; ce gentil-homme profita de cette circonstance pour demander au pape Honoré II la permission d'ériger un Ordre religieux & militaire, qui se devoit à la défense de la Terre Sainte. Le souverain pontife le renvoya aux pères du concile qui étoit alors assemblé à Troyes. Hugues & ses compagnons s'y rendirent : là ils exposèrent leur vocation , & le projet qu'ils avoient formé de prendre l'habit religieux , & de fonder un Ordre pour la défense des lieux saints. Les pères approuvèrent cette entreprise , & remirent à S. Bernard qui se trouva à ce concile , le soin de prescrire une règle & une forme d'habit régulier à cet Ordre naissant. Il ordonna qu'ils porteraient un habit blanc ; & pour marque de leur profession , l'an 1146 , le pape Eugène III y ajouta une croix rouge à

l'endroit du cœur ; pour mieux désigner le vœu qu'ils faisaient d'être toujours prêts à répandre leur sang pour la défense de la foi & de la religion. Ces Chevaliers ayant obtenu l'approbation de leur Institut, une foule de gentils-hommes des meilleures maisons de France , d'Allemagne & d'Italie, se présentèrent pour entrer dans leur Ordre. Cette nouvelle milice s'accrut considérablement en peu de tems : des princes de maison souveraine, des seigneurs des plus illustres familles de la chrétienté, voulurent combattre sous l'habit & l'enseigne des Templiers. Ces princes & ces seigneurs, en entrant dans l'Ordre, y apportèrent des richesses immenses : au bruit même de leurs exploits, on leur fit de magnifiques donations ; le roi de Jérusalem, le patriarche, les prélats & les grands, leur donnèrent des biens considérables pour leur établissement & le soutien de leur Ordre; Alfonse, roi de Navarre & d'Aragon, les fit même ses héritiers. Enfin

cet Ordre fut le plus ferme appui de Jérusalem ; Baudouin & les rois ses successeurs , n'entreprirent rien de considérable sans le secours de leurs armes ; ils sont préférés aux fameux Chevaliers de S. Jean ; leur nom porte la terreur & l'effroi dans le camp ennemi ; la religion est victorieuse & triomphante à l'approche de leurs étendards ; leur sang coule de toutes parts pour le soutien de la foi ; ils l'exposent magnaniment & sans réserve pour la défense des princes chrétiens ; leur prudence & leur valeur , leur courage & leur gloire volent aux quatre coins du monde : aussi disait-on des Chevaliers du Temple qu'ils avaient la douceur des agneaux & la patience des hermites ; & qu'ils montraient à la guerre le courage des héros & la force des lions.

Par les présents que les Templiers reçurent de toutes les parties du monde , ils amassèrent des trésors considérables. Leurs biens , tant de-çà que de-là la

mer, etaient immenses ; il n'y avait aucun lieu dans la chrétienté où ils n'en eussent ; ils possédaient plus de 9000 maisons, sans compter les forteresses & des villes entières ; en - un - mot , ils etaient comparables aux rois pour les richesses. Mais hélas ! ce sont ces richesses , dont l'avarice voulant se rassasier , qui causèrent la ruine de cet Ordre aussi illustre que respectable ; & qui pour la gloire de la religion , aurait dû subsister jusqu'à la consommation des siècles. Voici de quelle manière commença le désastre de ces Chevaliers.

Clément V , home vain , attaché à ses plaisirs , & dévoré d'ambition , étant encore archevêque de Bordeaux , eut une entrevue secrète avec Filipe-le-Bel , alors roi de France , dans la chapelle d'une abbéie située au milieu d'une forêt , près de St. Jean d'Angéli , où ils s'étaient donné rendez-vous. Là , après avoir entendu ensemble la messe , Filipe exigea de l'archevêque un serment

qu'il fit en mettant la main sur l'autel , de garder inviolablement le secret qu'il avait lui confier. Le roi comença par lui déclarer qu'il était le maître de le faire pape ; & il le lui prouva , en lui montrant le traité fait à Pérouse entre les cardinaux.

L'archevêque ayant lu avec étonnement ces actes , se jeta aux pieds du roi ; & les embrassant avec transport , il lui demanda pardon de sa conduite passée ; & le conjura d'être persuadé que s'il était assez heureux pour parvenir à la papauté , il en partagerait toute l'autorité , & qu'il était prêt à lui en donner toutes les assurances qu'il exigerait pour un si grand bienfait. Philippe lui dit que quand il serait sur la chaire de St. Pierre , il souhaitait qu'il consentit à six demandes ; mais qu'il voulait en être sûr , avant de prendre avec lui des arrangemens plus particuliers. Le roi , en conséquence , fit part à l'archevêque des cinq premières

conditions, se réservant de ne lui déclarer la sixième, qu'après la cérémonie de son exaltation. « Mais, lui dit » Filipe-le-Bel, je veux que pour sû- » reté de vos promesses, vous en fassiez » des sermens solennels sur le St. Sa- » crement ; & de plus, que vous me » doniez en otage votre frère & vos » deux neveux, que je conduirai à » Paris, & je les y retiendrai jusqu'à » l'entière exécution de votre parole ».

L'ambitieux prélat, ivre de joie & d'espérance, consentir à tout, & jura sur le St. Sacrement d'accorder au roi ce qu'il exigeait de lui..... Il fut donc élu pape avec acclamation du sacré collège ; & cette cérémonie finie, le roi déclara au pape la sixième condition, par laquelle il exigeait l'abolition de l'Ordre des Chevaliers du Temple..... Clément fut bien étonné d'entendre ces paroles ; mais il le promit & obéit.

Des historiens rapportent que pendant le tems que Filipe-le-Bel s'ocu-

paît avec chaleur à la destruction des Templiers , on vint lui rendre compte des acufations etranges qu'on avoit portées contre eux. Un Templier , dit-on , qui etoit grand prieur de Monfaucon , dans la province de Touloufe , & un autre religieux du même Ordre , furent condânés par le Grand-Maitre & par le confeil de fon Ordre , pour leurs impiétés & pour avoir mené une vie infâme , à finir leurs jours entre quatre murailles. Ces malheureux , pour fe venger de leur condanation , firent le complot d'acufier leur Ordre des crimes les plus abominables : en conféquence , ils chargèrent tout le corps des Templiers de vol , d'homicide , de trahifon , d'hérésie , d'idolatrie & de sodomie.

Le roi inftruit de ces acufations , en fit part au pape dans leur entrevue à Lion ; & il lui en parla encore plus preffamment l'année fuivante à Poitiers , où ils s'étoient rendus de concert pour traiter de cette grande affaire. Filipe le

pressa vivement de condanner cet Ordre ; & après l'avoir beaucoup engagé à procéder avec diligence contre les Templiers, il revint à Paris, ayant laissé auprès du souverain pontife, des ambassadeurs pour solliciter une prompte extinction de cet Ordre. Cette conduite nous apprend avec quelle impatience le roi supportait le moindre retardement dans cette affaire.

Clément, tourmenté pour l'exécution de sa promesse, écrivit à Filipe-le-Bel, que si ce que l'on disait des Templiers était vrai, il consentait de les abolir ; mais qu'il ne souffrirait pas que la moindre partie de leurs biens fut employée à un autre usage, qu'au recouvrement de la Terre-sainte.

Filipe qui était vif, ambitieux & impatient, & qui ne s'acomodait pas des lenteurs du pape ; par un ordre secret, & qui fut exécuté un vendredi 13 d'Octobre de l'an 1307, fit arrêter le Grand-Maître & tous les Tem-

pliers qui se trouvèrent à Paris & dans les différentes provinces du royaume : on saisit en même tems tous leurs biens , qui furent mis à la main du roi.

Une conduite si extraordinaire causa une surprise générale dans toute la chrétienté. Les uns l'attribuaient au ressentiment secret que ce prince , naturellement vindicatif , conservait , disait-on , contre les Templiers , qui pendant ses différens avec le pape Boniface VIII , s'étaient déclarés en faveur de ce pontife. D'autres historiens ont prétendu que ce prince ayant affaibli la monnaie , sans en réduire la valeur ; les Templiers , qui s'y trouvaient intéressés , avaient été les auteurs secrets d'une sédition qui s'était élevée à ce sujet à Paris , ou du-moins , qu'ils l'avaient fomentée par des discours trop libres contre la personne du roi. Le peuple soutenait qu'il ne fallait point chercher d'autre motif de l'arrest des Tem-

pliers, que l'avarice de ce prince & de ses ministres, & l'avidité qu'ils avaient d'envahir les biens immenses de cet Ordre. Là-dessus on citait l'exemple récent des Juifs tolérés dans le royaume; mais que Filipe, l'année précédente, avait fait arrêter en un seul jour, comme il venait d'en user à l'égard des Templiers; & qu'après les avoir dépouillés de tous leurs biens, on les avait obligés de sortir du royaume avec leurs familles, demi-nus & seulement avec un médiocre viatique, pour leur subsistance pendant le chemin.

Edouard II, roi d'Angleterre, n'eut pas plutôt appris la détention des Chevaliers du Temple, qu'il écrivit aussitôt au pape & à la plupart des souverains de l'Europe, pour les prier de fermer l'oreille aux calomnies qu'on répandait contre ces Chevaliers, dont toute l'Angleterre, dit-il, révère la pureté de la foi, les bonnes mœurs, &

le zèle pour la défense de la religion.

Le pape n'aprit la prison du Grand-Maitre & de tous les Templiers, qu'avec la dernière surprise ; & il regarda surtout la procédure des évêques & de l'inquisiteur, come une entreprise sur son autorité. Dans la première chaleur de son ressentiment, il écrivit au roi une lettre assez vive, pour se plaindre qu'il eut fait emprisonner des religieux qui ne relevaient, dit-il, que du St. Siège : il lui marquait qu'il lui envoyait deux cardinaux, auxquels il souhaitait qu'il remit incessamment, ou à son nonce, les personnes & les biens des Templiers.

Filipe répondit au pape par une lettre encore plus vive, & remplie de maximes & d'expressions très-dures ; dans laquelle il se plaignit de son retard à exécuter sa promesse, disant qu'il ne détestait rien tant que les tièdes.

La conduite que le roi avait tenue contre le pape Boniface, faisant apré-

hender à son successeur d'avoir pour ennemi un prince ferme & incapable de se défaire de ses entreprises ; Clément vit bien qu'il serait obligé de relâcher, en sa faveur, quelque chose des formalités de la justice. L'affaire s'acomoda par les soins des deux cardinaux, & la bonne intelligence se rétablit entre le sacerdoce & l'empire. On convint que le roi remettrait au nonce du pape la personne & les biens des Templiers : ce qui fut aussitôt exécuté, quoiqu'ils fussent toujours gardés par des sujets du roi. Mais pour sauver les apparences & apaiser le pape, il fut dit qu'ils étaient gardés en son nom & au nom de l'Eglise. On en usa de la même manière à l'égard de leurs biens & des gardiens qu'on y préposa. Tout était, à la vérité, administré au nom du pape ; mais parmi ces administrateurs, on compte deux valets-de-chambre du roi : ce qui fait voir qu'en tout cela, il n'y eut que le style & la forme du dépôt de changés.

Le roi & le pape étant d'accord, on comença à travailler de concert à l'infirmité du procès des Templiers. Les prisons étaient remplies de ces Chevaliers, qui tous furent exposés à la question la plus rude & la plus cruelle. On n'entendait que cris, que gémissemens de ceux qu'on tenaillait, qu'on brisait, qu'on démembrait dans la torture. Beaucoup de ces infortunés, pour éviter ou diminuer des tourmens si affreux, passèrent d'abord toutes les déclarations qu'on exigea d'eux : mais la plupart, au milieu des plus cruels supplices, soutinrent avec une fermeté invincible, qu'ils étaient innocens : ce qui laisse un doute odieux à la postérité ; car l'on ne doit point se prévaloir de la confession de ceux qui s'avouèrent coupables : d'un côté on leur présentait une amnistie avec la promesse de la vie, de la liberté & d'une bonne pension ; & de l'autre, ils voyaient des feux allumés pour les brûler : il

n'est pas surprenant que des homes faibles se soient laissés intimider par la crainte d'un si horrible suplice. D'ailleurs, il faut remarquer que c'était un tribunal d'inquisition qui procédait contre ces Chevaliers, tribunal où il n'a jamais été permis de s'excuser ni de nier les crimes dont on est chargé ; & où l'on ne peut être absous, qu'en avouant tout ce que l'inquisiteur objecte, & en demandant pardon.

Le pape voulant prendre conaissance de cette affaire, ordona qu'on lui amenât le Grand-Maitre, les Grans Prieurs, & les principaux Comandeurs de l'Ordre, & qu'on les traduisit à Poitiers : mais quelques-uns d'eux, qui avaient été brisés à la torture, furent obligés de demeurer à Chinon, ne pouvant supporter le cheval ni aucune voiture. On prétend que le Grand-Maitre, dans l'honneur des souffrances, convint de la plupart des crimes qui étaient imputés à son Ordre. Le roi, pour pres-

fer la condanation de tout le corps des Templiers, & obtenir de Clément l'extinction de cet Ordre, etait revenu à Poitiers auprès de ce pontife. Mais dans le tems qu'on prenait pour cela des mesures, fondées uniquement sur les confessions des Templiers qui, dans les tourmens de la question, s'étaient avoués coupables; on fut bien surpris d'apprendre que la plupart de ces Chevaliers avaient révoqué ces confessions; qu'ils soutenaient qu'on les avait arrachées à force de tourmens; qu'ils détestaient hautement l'amnistie que les officiers du roi leur avaient offerte, & qu'ils la regardaient comme le prix de l'infidélité, & la honteuse récompense d'une prévarication aussi préjudiciable à leur honneur qu'à leur conscience.

Sur ces entrefaites, la plupart des princes chrétiens, sur les instances que leur faisait le pape, & par des vues d'intérêt particulier, avaient fait arrêter

tous les Chevaliers du Temple qui se trouvaient dans leurs états , & fait saisir tous leurs biens. Les Templiers d'Aragon se réfugièrent d'abord dans des forteresses qu'ils avaient fait construire à leurs dépens ; pour défendre le pays de l'incurfion des Maures , d'où ils écrivirent au pape pour leur justification. Ils lui remontrèrent que leur foi était pure , & n'avait jamais été soupçonnée ; qu'ils en avaient souvent scellé la confession de leur propre sang ; qu'un grand nombre de leurs frères , dans le tems même qu'on persécutait leur Ordre le plus cruellement , gémissaient dans une dure servitude dans les prisons des Maures , dont on leur offrait tous les jours de leur ouvrir les portes , s'ils voulaient changer de religion : que si quelques-uns de leur Ordre s'étaient déclarés coupables de grans crimes , soit qu'ils eussent commis ces excès , ou seulement pour se délivrer des tourmens de la question , il

etait juste de les punir , ou come criminels , ou come des homes assés lâches pour avoir trahi leur conscience , l'honneur de leur religion & la vérité ; mais qu'un grand Ordre , & qui depuis deux siècles avait si bien mérité de l'Eglise , ne devait pas souffrir des crimes de quelques particuliers , & de la faiblesse ou de la prévarication des autres. Ils ajoutaient que leurs grans biens etaient la véritable cause de la persécution qu'ils souffraient ; & ils demandaient au pape , qu'à l'exemple de ses prédécesseurs , il daignat les honorer de sa protection , ou qu'il leur fut permis de défendre eux-mêmes leur innocence les armes à la main , suivant l'usage de ce tems-là , contre des méchans & des calomnieurs.

On traduifit à Paris la plupart des prisonniers ; mais la révocation qu'ils avaient faite de leur première confession qu'ils attribuaient à la rigueur de la torture , ou à la crainte de ces tourmens ,

tourmens , embarrassait les juges. On délibéra si l'on devait avoir egard à leurs protestations. Enfin il fut arrêté qu'on traiterait come relaps, ceux qui révoqueraient leur première confession. En conséquence , on fit comparaître de nouveau le Grand-Maitre , & on lui demanda s'il avait quelque chose à dire pour la défense de ses Religieux. Il répondit qu'il l'entreprendrait volontiers, & qu'il serait ravi de faire connaître , à la face de l'univers , l'innocence de son Ordre ; mais qu'étant chevalier non lettré , il avait besoin de prendre un conseil..... Les commissaires apostoliques lui répartirent qu'en matière d'hérésie , on n'accordait aux prévenus ni conseil ni secours d'avocat ; qu'avant même de s'engager dans une pareille entreprise , il se souvint de l'aveu qu'il avait fait lui-même à Chignon de ses propres crimes & de ceux de son Ordre : & sur le champ on lui lut cette déposition.

Jamais etonnement ne fut pareil à celui du Grand-Maitre. Lorsqu'il entendit la lecture, il fit le signe de la croix, & s'écria que si les trois cardinaux devant lesquels il avait comparu à Chinon, & qui avaient souscrit à son interrogatoire, étaient d'une autre qualité, il saurait bien ce qu'il aurait à dire. Pressé par les commissaires de s'expliquer plus ouvertement, il ajouta, n'étant pas maître de son ressentiment, qu'ils méritaient le même supplice dont les Sarasins & les Tartares punissent les menteurs & les faussaires, *auxquels, dit-il, ils font fendre le ventre & trancher la tête....* Sans doute que le greffier qui avait rédigé sa confession à Chinon, pour le charger davantage & le rendre plus criminel, y avait ajouté des circonstances aggravantes : peut-être même qu'il avait augmenté sa confession de tous les crimes que l'on imputait en général à tout l'Ordre, & que pour lui cacher sa supercherie,

il ne lui en avait point fait de lecture. Quoiqu'il en soit, le Grand-Maitre représenta plusieurs choses aux commissaires en faveur de son Ordre ; entre autres, qu'il n'y avait aucun ordre ni aucune nation, où les chevaliers & les gentils-homes exposassent plus généreusement leur vie pour la défense de la religion chrétienne, que l'avaient fait jusques-là les Templiers. Les commissaires lui dirent que tout cela était inutile sans la foi. Mais il leur répliqua que les Templiers croyaient fermement tout ce que croyait l'Eglise catholique ; & que c'était pour maintenir une si sainte croyance, qu'un si grand nombre de ces Chevaliers avaient répandu leur sang contre les Sarasins, les Turcs & les Maures.

Le Procureur général de l'Ordre représenta, de son côté, aux commissaires, que pour tirer l'aveu des crimes qu'on imputait à ses confrères, on avait également employé la promesse de l'im-

punité, & les menaces des suplices ; qu'on avait montré à plusieurs prisonniers des lettres-patentes où était le sceau du roi, par lesquelles, moyennant leur confession, on leur promettait la vie, la liberté, & une pension viagère ; & que pour ceux qu'on n'avait pu séduire par ces promesses, on les avait pressés par de violentes tortures : qu'il était bien moins surprenant que des hommes faibles, pour se délivrer des suplices, eussent parlé conformément à l'intention de ceux qui les tourmentaient ; que de voir un si grand nombre de Templiers supporter avec courage les plus affreux tourmens, plutôt que de trahir la vérité : que plusieurs de ces Chevaliers étaient morts dans le fond des cachots, des douleurs qu'ils avaient souffertes à la gêne ; & qu'il demandait que leurs bourreaux & leurs geoliers fussent interrogés, pour savoir dans quels sentimens ils étaient morts ; & s'il n'e-

taut pas vrai que , dans ces derniers momens où les homes n'ont plus rien à espérer ni à craindre , ils avaient persisté jusqu'au dernier soupir , à soutenir leur innocence & celle de leur Ordre en général.

Nonobstant toutes ces défenses , on procéda à leur jugement , & les Templiers furent traités avec toute sorte de rigueur. Cinquante-neuf , parmi lesquels il y avait un aumonier du roi ; furent conduits hors de la porte St. Antoine , où ils furent brûlés tout vifs & à petit feu. Au milieu des flames , ces nobles & généreux Chevaliers invoquaient tous le nom de Dieu ; & aucun des cinquante-neuf , pour se délivrer d'un si affreux supplice , ne voulut profiter de l'amnistie que leurs parens & leurs amis leur ofraient de la part du roi , pourvu qu'ils renonçassent à leurs protestations. Un grand nombre de ces illustres victimes , en différens endroits de la France , subirent en même tems

le même suplice ; & firent paraître ,
 au milieu des flammes , la même fermeté
 sans que jamais on put leur arracher
 l'aveu des crimes qu'on leur imputait.
 » Chose étonnante ! dit l'évêque de Lo-
 » déve , historien contemporain , que
 » ces infortunés qu'on livrait aux plus
 » cruels supplices , ne rendaient point
 » d'autre raison de leur rétractation ,
 » que la honte & le remors d'avoir ,
 » par la violence de la question , avoué
 » des crimes dont ils se prétendaient
 » très-inocens ».

Le roi qui avait extrêmement à cœur
 l'affaire des Templiers , comme s'en ex-
 plique le pape & les historiens du tems ,
 se rendit au concile de Vienne en Dau-
 phiné , au terme marqué par la bulle du
 pontife , & il y vint accompagné de
 Louis son fils aîné , roi de Navarre ; de
 Philippe & de Charles , frères de ce jeune
 prince ; de Charles de Valois , & de
 Louis comte d'Eu , leurs oncles &
 frères du roi. Ce prince parut dans

cette auguste assemblée avec une nombreuse milice, qui faisait connaître sa puissance, & qui servait à la faire respecter. Dans la première session du 16 Octobre 1311, le pape proposa les trois causes de la convocation du concile, dont la première était l'affaire des Templiers. Il fit lire ensuite les procès qu'on avait faits contre différens Chevaliers du Temple en plusieurs provinces; puis il demanda à chacun des pères, s'ils ne trouvaient pas à propos de supprimer un Ordre où il s'était découvert de si grands abus, & des crimes si énormes.

Tous les évêques & archevêques du concile & les plus célèbres docteurs, représentèrent unanimement au pape, qu'avant d'éteindre un Ordre si illustre, & qui depuis son institution avait rendu des services importants à la chrétienté, ils étaient d'avis qu'on devait entendre, en leurs défenses, le Grand-Maître & les principaux de cet Ordre;

comme la justice le requerrait , & suivant qu'ils l'avaient demandé eux-mêmes avec tant d'instance , par différentes requêtes. Tous les évêques , hors un seul , & tous les prélats de France , à l'exception de trois archevêques , furent de ce sentiment. En sorte que dans un concile général , composé de plus de 300 prélats , sans compter les abbés , les prieurs , & les plus célèbres docteurs de la chrétienté , il n'y en eut que quatre qui opinèrent différemment.

L'audience qu'on demandait hautement en faveur des prévenus , ne laissa pas que d'embarrasser le pape , par les suites qu'il en prévoyait . De quelle autorité dont il fut revêtu , il sentait bien qu'il serait difficile de se dispenser de les entendre sur les différentes causes de récusation , ni de refuser aux prévenus la confrontation contre leurs accusateurs & les témoins. L'affaire traîna près de six mois , qui furent employés en conférences & négociations secrètes ,

pour obtenir des prélats qu'on passât par-dessus les formes ordinaires. Sur ce que les pères du concile soutenaient qu'on ne pouvait jamais condamner les accusés sans les avoir entendus ; le pape s'écria que si l'on ne pouvait pas prononcer judiciairement contre les Templiers, la plénitude de la puissance pontificale suppléerait à tout ; & qu'il les condamnerait par voie d'expédient, plutôt que de chagriner son cher fils le roi de France.

En effet, ce pontife, le 22 du mois de Mai de l'année suivante, après s'être assuré auparavant, dans un consistoire secret, des cardinaux & de plusieurs évêques que la complaisance ramena à son avis, tint la seconde session du concile où le roi était présent, étant à côté du pape, & assisté de Charles de Valois son frère & ses trois enfans. En cette assemblée, Clément cassa & annula l'Ordre des Chevaliers du Temple : « Et quoi que nous n'ayons pu,

» dit-il dans sa sentence , prononcer
 » selon les formes du droit ; nous les
 » condâmons par provision & par l'au-
 » torité apostolique ».

Enfin , l'année d'ensuite , après la dissolution du concile , il fut question du dernier acte de cette tragédie , & de décider du sort du Grand-Maitre & des hauts Officiers de l'Ordre , apelés les grans Précepteurs ou les grans Commandeurs. Le pape s'en etait réservé la conaissance ; mais à son retour du concile , soit qu'il eut changé de sentiment , ou qu'il ne voulut pas les condâner lui-même , il en remit le jugement à deux cardinaux qui , par son ordre , se transportèrent à Paris , & y prirent pour adjoints quelques prélats de l'Eglise Galicane. Ces commissaires apostoliques se firent amener les quatre principaux prisonniers : le premier etait Jaques de Molay , d'une maison illustre dans le Comté de Bourgogne , Grand-Maitre de l'Ordre des Templiers ; di-

gnité qui l'égalait aux princes , ayant même , en cette qualité , eu l'honneur de tenir sur les fonts de baptême , un des enfans du roi Filipe-le-Bel : le second était frère du dauphin de Viennois , prince souverain du Dauphiné : le troisième était le grand Prieur ou Visiteur du prieuré de France : & le quatrième était le grand Prieur d'Aquitaine , qui , avant sa détention , avait la direction des finances du roi.

Il ne paraît point , par les actes de ce fameux procès , que ces prélats les eussent de nouveau interrogés , ni qu'on les eut confrontés contre des témoins. Apparemment que ces commissaires voulurent se conformer à la conduite qu'avaient tenue le pape & le concile ; & ce fut suivant les intentions du souverain pontife , que ces juges condamnèrent ces illustres Chefs à être aussi brûlés vifs & à petit feu. Mais comme il était important de calmer les esprits , effrayés de tant de feux qu'on avait allumés en

différentes provinces du royaume , & qu'il falait sur-tout convaincre le peuple de Paris que c'était avec justice qu'on avait fait brûler tout vifs un si grand nombre de Templiers ; on exigea de ces derniers qui en étaient les Chefs , que s'ils voulaient qu'on leur sauvât la vie , & qu'on leur tint la parole que le roi & le pape leur avaient donnée , ils fissent , en public , une déclaration sincère des abus & des crimes qui se commettaient dans leur Ordre. Pour cet effet , on dressa , dans le parvis de l'église cathédrale , un échafaut , sur lequel des archers & des soldats amenèrent les accusés. Un des légats monta en chaire , & ouvrit cette triste cérémonie par un discours , où il exposa fort au long toutes les impiétés dont les Templiers , disait-il , avaient été convaincus : & pour n'en laisser aucun doute à l'assemblée , il somma le Grand-Maitre & ses Compagnons , d'avouer à haute voix , devant le peuple , leurs crimes & leurs erreurs. Pour

les déterminer à faire cette déclaration, d'un coté il les assura d'une pleine amnistie ; & de l'autre, pour les intimider, des boureaux dressaient un bucher, come si l'on eut dû les y brûler sur le champ , en cas qu'ils ne convinssent point d'être coupables.

Mais l'on fut bien surpris lorsque le Grand-Maitre, secouant les chaînes dont il etait chargé, d'une constance assurée s'avança jusqu'au bord de l'échafaut ; puis elevant la voix pour être mieux entendu : « Il est bien juste , s'ecria-t-il, » que dans un si terrible jour , & dans » les derniers momens de ma vie , je » découvre toute l'iniquité du men- » songe, & que je fasse triomfer la vé- » rité. Je déclare donc à la face du ciel » & de la terre , & j'avoue, quoiqu'à » ma honte eternelle , que j'ai comis » le plus grand de tous les crimes ; mais » ce n'a été qu'en convenant de ceux » qu'on impute , avec tant de noir- » ceur, à un Ordre que la vérité m'obli-

» ge de reconaître aujourd'hui pour ino-
 » cent. Je n'ai même passé la déclara-
 » tion qu'on exigeait de moi , que pour
 » suspendre les douleurs excessives de
 » la torture , & pour fléchir ceux qui
 » me les faisaient souffrir. Je sais les
 » supplices qu'on a fait subir à tous ceux
 » qui ont eu le courage de révoquer
 » une pareille confession ; mais l'afreux
 » spectacle qu'on me présente , n'est
 » pas capable de me faire confirmer
 » un premier mensonge par un second.
 » A une condition si infâme, je renonce
 » de bon cœur à la vie , qui ne m'est
 » déjà que trop odieuse. Et que me
 » servirait de prolonger de tristes jours,
 » que je ne devrais qu'à la calomnie ! »

Ce Seigneur en eut dit davantage ;
 mais on l'obligea de se taire. Ceux qui
 vinrent ensuite , tinrent à peu près le
 même langage , & protestèrent haute-
 ment de l'innocence de leur Ordre. Il
 n'y eut qu'un des deux grans Prieurs ,
 que la crainte d'un si rigoureux supplice

obligea de s'avouer coupable , & qui termina ses jours en prison.

Le légat ne fut pas celui qui , dans cette scène , remporta l'applaudissement du peuple ; mais il eut bientôt sa revanche. On fit descendre le Grand-Maitre & ses Compagnons de dessus l'échafaut , & le prevot de Paris les ramena en prison.

Le roi , naturellement vindicatif , & qui regardait la destruction des Templiers come son ouvrage ; irrité de la rétraction des Chefs de cet Ordre , le même jour au soir , le 11 Mars 1313 , les fit brûler tout vifs & à petit feu. Le Grand-Maitre , au milieu de ce cruel supplice , montra la même fermeté qu'il avait fait paraître dans le parvis de Notre-Dame. Il protesta de nouveau de l'innocence de son Ordre ; mais que pour lui , dit-il , il méritait la mort , pour être convenu du contraire en présence du roi & du pape , par la crainte d'être appliqué de nouveau à la torture.

On raporte que ce vénérable vieillard, n'ayant plus que la langue de libre , & presque étouffé de fumée, s'écria à haute voix : « Clément , juge inique & cruel » boureau ! je te cite à comparaitre , » dans quarante jours , devant le tribunal du souverain juge ; » & qu'il y ajourna pareillement le roi pour dans un an. Le fait est que la mort de Filipe & celle du pape arrivèrent précisément dans ces tems-là.

Tout le peuple dona des larmes à un si tragique spectacle. De saints religieux & plusieurs personnes dévotes , recueillirent la cendre de ces infortunés , & la conservèrent come de précieuses reliques.

Telle fut la fin tragique & funeste de ce glorieux & respectable Ordre de Chevaliers ; après que , par tant d'illustres exploits , ils eurent rendu , aux dépens de leur propre sang , tant de signalés services à la chrétienté , en considération desquels on ne peut s'empêcher

de dire qu'ils méritaient une autre destinée ; d'autant plus que la plupart des historiens marquent qu'ils moururent innocens. En effet , il y a toute apparence que les crimes dont on les chargeait , n'étaient qu'un artifice des puissances qui voulaient envahir leurs biens. Aussi voit-on que ces biens devinrent la proie des uns & des autres. Filipe-le-Bel exigea d'abord deux cent mille livres, ce qui était une somme immense dans ce tems-là , pour les frais que lui avait occasionés , dit-il , la poursuite d'un si grand procès. Louis-le-Hutin , son fils & son successeur , demanda soixante mille livres de plus que n'avait fait son prédécesseur. Il retint par ses mains les deux tiers de l'argent des Templiers , les ornemens de leurs églises , les meubles des maisons , tous les fruits & revenus, en un mot, tous les effets mobiliers, jusqu'au jour que les hospitaliers en avaient pris possession en France. Mais ni ce prince ni le roi son père , ne profi-

tèrent pas seuls d'une si riche dépouille; & il y a des historiens qui raportent que le pape en eut sa bone part. Les hospitaliers ne profitèrent non plus que d'une grande partie des maisons, commanderies, terres; en-un-mot, que de la plupart des immeubles des Chevaliers du Temple; les rois & les princes, dans diférens péis de la crétienté, s'étant emparés de leurs chateaux, terres, forteresses, & d'une bone partie des meubles que les Templiers possédaient dans leurs etats: le roi de Castille, entre autres, quoique dans un concile tenu à Salamanque, les Templiers eussent été déclarés inocens, ne se fit point de scrupule de s'emparer de leurs biens, & d'apliquer à son domaine des viles considérables qui leur avaient appartenu.

Les Chevaliers du Temple furent déclarés inocens, par-tout où l'on procéda à leur jugement avec equité & dans les formes de la justice. L'évêque de Pise, entre autres, ne put découvrir la moin-

dre chose qui fut à leur charge, ni dans la Lombardie, ni dans la Toscane, ni dans l'Istrie, ni dans la Dalmatie. On ne fit pas de plus grandes découvertes à Bologne, non plus qu'à Magdebourg & à Mayence, où ces Chevaliers furent reconus & déclarés innocens, dans un synode tenu à ce sujet dans cette métropole.

Quoiqu'il en soit, & quoique toutes les apparences fussent en faveur de ces malheureux Chevaliers; come il n'y a point de devoir si saint & si autentique que l'avarice ne viole, leur Ordre perdit son éclat & fut anéanti.

Le M. Eh bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

Le F. L'histoire est touchante.... C'est un monument d'opprobre pour le règne de Filipe-le-Bel & de Clément V; ou jem'abuserais fort.

Le M. L'aviés-vous jamais lue de cette manière ?

Le F. Non, je ne l'avais vue nule part, écrite avec tant de clarté & de précision.

Le M. Voilà cependant, Monsieur, les homes auxquels, dans leur dernier etat, la malice s'est plue à nous comparer; c'est-à-dire, que l'auteur impudent de cette comparaison se persuade, dans son humeur atrabilaire, que nous sommes les héritiers de tous les crimes qu'on imputa aux Chevaliers du Temple.

Le F. Qu'auraient donc fait les Franks-Maçons qui put leur être imputé à crime ?

Le M. C'est ce que je demande, & je le demande une fois pour toutes, & je le demande à l'univers entier, à nos ennemis les plus déclarés, à nos ennemis les plus prévenus, les moins raisonnables; je le demande à toutes les puissances; je le demande aux magistrats; je le demande à tous les ordres sacrés, depuis la tiare jusqu'au capuchon des hermites; je le demande à MM. les commissaires de l'inquisition, aux plus profonds théologiens, aux plus subtils docteurs en Sorbone, aux plus savans casuistes, aux hypocrites, aux dévots, à mon confesseur; je le demande à.....

Le F. Ah, Monsieur, il est tems de recevoir : *demandés & vous recevés.*

Le M. Eh bien , je demande si jamais l'on a entendu les Frانس-Maçons prêcher une nouvelle doctrine ; leur a-t-on vu renverser des autels ; sont-ils les destructeurs du culte ? Gâtés par l'exemple contagieux d'un Jansénius , d'un Quésnel , d'un Escobar , d'un Molina , d'un Scot , d'un Transubstantialiste , les a-t-on vus fonder des ecoles , faire des inovations , en imposer par de faux miracles , tromper par des proféties , s'intriguer dans les affaires du ciel , vouloir distinguer sur la grâce , désespérer le pécheur par trop de sévérité , & l'éloigner de la fréquentation des mystères , sous le prétexte de la pureté qu'ils exigent ; conduire les autres dans l'abîme , par une morale trop relâchée , & les familiariser avec le sacrilège ? Quelles sont donc les propositions erronées , pour la condamnation desquelles il ait fallu assembler un concile ? De quel chisme sont-ils les auteurs ? Semblables à Calvin ou aux sectateurs de Luther , ont-ils jamais disputé sur la vertu des indulgences ? ont-ils crié contre la découverte du purgatoire ?.....

Le F. Ho , ho , ho... ! la découverte...

Le M. Ont-ils montré des doutes sur la valeur des privilèges accordés à cer-

taines eglises, à certains autels, à certaines confrairies, à certaines pratiques?

Le F. Dieu les en préserve.

Le M. Ont-ils jamais causé des ravages dans le sacré bercail? Quelle plante de vie ont-ils déracinée? quelles fines-ses, quelles ruses ont-ils tissées? quels troubles ont-ils excités? où sont leurs conspirations? Ont-ils jamais manqué de respect au scapulaire du Mont-Carmel, au cordon de S. François, à la solennité du rosaire, à celle de la Portioncule, &c à tant d'autres diminutifs de dévotion qu'ils révèrent & qu'ils professent?

Le F. Je suis persuadé qu'ils sont trop bons catholiques pour leur refuser la vénération qu'ils méritent.

Le M. Tenés-le pour certain, Monsieur; mais alons plus loin. Quant à la vie civile, les a-t'on vus manquer aux lois de l'honneur, aux devoirs de leur état, à la fidélité qu'ils doivent à leurs princes? Ont-ils donc dérangé cette heureuse harmonie qui doit lier les accords de toute la société en général? Quels rois ont-ils détrônés? Quel état ont-ils troublé? Quel tort ont-ils fait au public? A-t'on vu tel ou tel autre, pour avoir été Franc-Maçon, ravir les

biens de ses frères, comettre l'adultère ou l'inceste ? A-t'on vu le juge recevoir d'une main, pour vendre la justice de l'autre ? A-t'on vu le soldat abandonner sa patrie, pour suivre l'étendard de l'ennemi ? A-t'on vu le prêtre, l'oint du Seigneur, dégrader son caractère, abuser de ses pouvoirs, se soustraire à l'obéissance due à ses supérieurs ? L'a-t'on vu changer les vêtemens de la modestie, pour prendre les livrées du monde ? A-t'on vu.....

Le F. Grâce, grâce, Monsieur, pour ce qui reste à voir. Ce que je viens d'entendre, me suffit. Mais je dis une chose ; je dis que quoique l'on ne puisse accuser les Maçons d'aucun des crimes que vous venés de rapporter ; come il est de l'essence de leur Ordre que toute leur conduite, que toutes leurs démarches soient secretes, cachées, mystérieuses, & tout ce qu'il vous plaira, & qu'ils ont contre eux les apparences ; leur réputation souffrira toujours, & jamais ils ne pourront se mettre à l'abri des soupçons.

Le M. *Charitas non cogitat malum* : les honêtes-gens ne pensent pas mal d'autrui sur de simples apparences.

Le F. Suivant ce principe, vous au-

riés toujours à dos le plus grand nombre.

Le M. Fut-ce. Mais toujours faudra-t'il qu'on m'accorde, que de même que l'on répute pour saints ceux qui, dans le fond d'un désert, ont, ou fait pénitence ou prié, ou jeûné ou mangé, ou gémé ou ri; attendu qu'étant seuls & isolés, personne ne fait au juste s'ils étaient gais ou tristes, chastes ou voluptueux, sobres ou gourmands, paresseux ou actifs, dévots ou impies: de même l'on doit réputer pour sages ceux qui, retirés dans le sein de leurs maisons, fuient le monde & son tourbillon, vivent avec un nombre d'amis choisis, dans une liaison particulière, font le bien quand ils le doivent, évitent le mal quand ils le peuvent, se réjouissent sans indécence, s'assemblent sans tumulte, se comportent avec ordre, laissent disputer Scot, laissent distinguer S. Tomas, laissent prêcher les faiseurs d'homélies, laissent errer Calvin, laissent primer l'Eglise, laissent faire la guerre aux princes, régler l'état par les ministres, laissent crier les peuples, cabaler les grans, &c.; & qui enfin, sans se mêler de rien, obéissent
au

quelle alégresse ne chanterés-vous pas
avec nous ?

*Joignons-nous main en main ,
Tenons-nous ferme ensemble ;
Rendons grâce au destin
Du neud qui nous assemble :
Et soyons assurés
Qu'il ne se voit sur les deux hémisphères ,
Point de plus belles sociétés
Que celle de nos Frères.*

F I N

DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE SOIRÉE.



AIR DE JOCONDE.

CHANTONS le bonheur des Maçons,
Célébrons leur ouvrage ;
Mais que leurs faits plus que nos sons
Les portent d'âge en âge.
De nos propos quoique joyeux ,
Bannissons la licence ;
Il n'est de vrais plaisirs que ceux
Qu'assure l'innocence.



Bachus n'est point , dans ce séjour ,
Un Dieu que l'on révère ;
On en proscrit le fol amour
Qui règne dans Cérès :
Ce n'est qu'autant qu'ils sont soumis
A la sagesse aimable ,
Que parmi nous ils sont admis
A nos plaisirs de table.



L'un nous fait perdre la raison ,
Ce divin caractère ,
Qui seul distingue un Franc-Maçon
Du ~~prosaïque~~ vulgaire .

L'autre, près d'un objet charmant,
 Pour vouloir trop lui plaire,
 Pourrait d'un secret important
 Dévoiler le mystère.



De ce couple trop enchanteur
 Défions-nous sans cesse :
 L'esprit doit, autant que le cœur,
 Être exempt de faiblesse.
 Sur la vertu réglons nos goûts
 Qu'en tout elle préside :
 Il n'est point de plaisir plus doux
 Que de l'avoir pour guide.



Mais qu'elle se montre en ce lieu,
 Sans être trop sévère ;
 Elle déplairait à nos yeux
 Sous un maintien austère.
 De la volupté les arrais
 Peuvent toucher le sage :
 Nous n'en condanons que l'excès,
 Mais nullement l'usage.



Nous ne faisons dans l'univers,
 Qu'une même famille :
 Qu'on aille en cent climats divers,
 Par-tout elle fourmille,

Aucun péis n'est étranger
 Pour la Maçonnerie:
 Un Frère n'a qu'à voyager,
 Le monde est sa patrie.



Unis par des neuds solennels,
 Que dicte la justice,
 Nous ecartons de nos autels
 Jusqu'à l'ombre du vice.
 L'amitié nous rend tous égaux,
 Enfants de la lumière,
 Ici l'on n'a point de rivaux,
 Chacun n'y voit qu'un Frère.



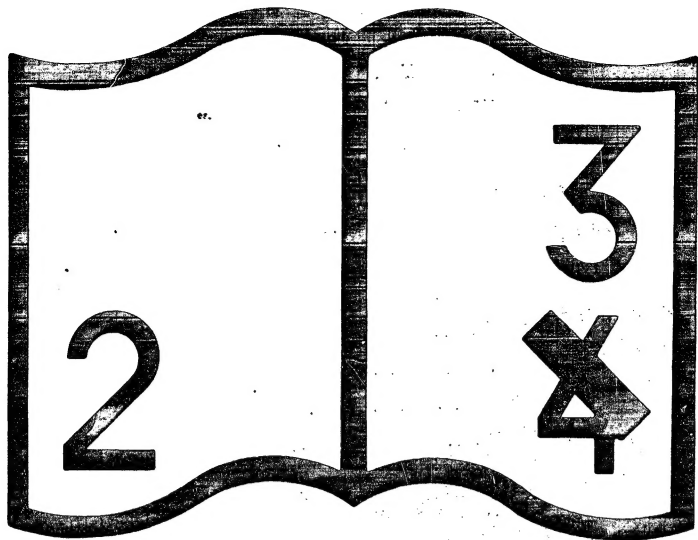
APROBATION.

LA RAISON, PAR LA GRACE DE DIEU, Impératrice de tous les animaux qui peuplent la terre ; à nos amis & frères cinq sens de nature, & à tout ce qui environne notre substance, SALUT, JOIE, SANTÉ. Notre ami le Sr. ARBAS, ancien Consul de notre Sénat, & Imprimeur du R. Ordre de la Franc-Maçonnerie, nous a fait exposer qu'il désirerait faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Considérations philosophiques sur la Franc-Maçonnerie* ; mais que pour accélérer la besogne, faciliter aux étrangers la lecture de ce livre, & éviter en partie les ridicules, les equivoques, contradictions & bisareries de l'ortographe Française la plus en usage, il souhaitait la simplifier autant que faire se pourra, sans esaroucher ni heurter de front les esprits à prévention & à préjugé ; s'il nous plaisait lui acorder nos lettres d'approbation pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant raisonablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage conformément aux lois de notre Empire ; d'y retrancher la reduplication totale des lettres oisives ; d'y condamner à un banissement perpétuel la plupart des diftongues, les doubles consonnes qui sont redondantes ou muettes dans la prononciation ; en un-mot, de faire tous les changemens convenables, pour rapprocher le plus possible la langue écrite de la langue parlée ; sans pourtant imiter en cela ceux qui, par une trop grande sévérité, ont absolument dénaturé & défiguré l'ortographe

actuelle : le tout , à charge par ledit Exposant de justifier dans la suite, des raisons irréfragables qui l'ont engagé à se révolter contre la tiranie de l'usage à moins de passer pour inovateur, & à peine d'être traité come rébelle aux lois arrêtées par la cour souveraine des Belles-Lettres, & de nullité des présentes ; dont voulons que la copie qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & que foi y soit ajoutée come à l'original. Prions toutes les perſones de notre juridiction d'admettre les présentes come bien motivées , mûrement réfléchies , & solidement établies ; nonobſtant clameur de haro , clameur d'etimologie , clameur d'usage , clameur d'inconvénient, chartre Normande , & Gramairiens à ce contraires ; car tels ſont nos droits. Donné dans la Glande Pinéale , notre ſiège Cartésien , entre les tubercules quadrijumeaux , le 4 des ides de Mars , l'an du pardon général 1776.

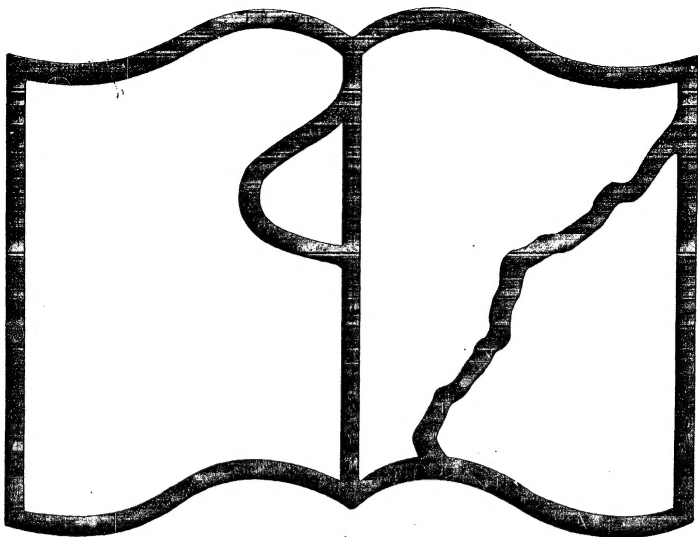
Signé LA RAISON.

Et plus bas , J. M. avec paraſe.



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11